



EX DONO
GIUSEPPE D'AYALA
MARQUIS DE VALVA
BIBLIOTHÈQUE CANTONALE ET UNIVERSITAIRE DE LAUSANNE


AVA 2123'1

MÉMOIRES CONTEMPORAINS.

PREMIÈRE LIVRAISON.

MÉMOIRES

SUR

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE,

SES CONTEMPORAINS,

LA COUR DE NAVARRE ET DE LA MALMAISON.

TOME PREMIER.

PARIS, IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.

[Georgette Ducrest.]

MÉMOIRES

SUR L'IMPÉRATRICE

JOSÉPHINE,

SES CONTEMPORAINS,

LA COUR DE NAVARRE ET DE LA MALMAISON.

TOME PREMIER.



PARIS,

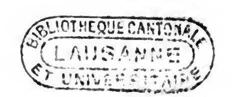
LADVOCAT, LIBRAIRE

DE S. A. R. M. LE DUC DE CHARTRES,

QUAI VOLTAIRE ET PALAIS-ROYAL.

1828.

Barbier, B.N.P.



PRÉFACE.

Ce n'est nullement le désir de la célébrité qui me fait écrire un ouvrage, dont je n'aurais pas eu l'idée, sans les demandes réitérées de quelques amis. Je ne me sens pas les moyens nécessaires pour être auteur, et mon caractère naturellement indolent m'éloignerait d'ailleurs de toutes les tracasseries réservées aux femmes qui suivent la dangereuse carrière des lettres. Ayant beaucoup vécu dans le grand monde, avec les personnages les plus marquans de notre époque, les artistes les plus distingués, et les gens de lettres les plus justement estimés, j'ai conservé mille souvenirs qui pourront peut-être intéresser.

Admise dans l'intimité de l'impéra-

trice Joséphine après son divorce, c'est surtout pour donner des détails *vrais* sur son intérieur, que je prends la plume; et c'est d'elle que je parlerai le plus; je ne dirai que ce que j'ai vu, et cette tâche sera d'autant plus douce à mon cœur, que ce sera donner de nouveaux sujets, de regrets sur la perte de cette femme remarquable. Beaucoup d'écrivains l'ont louée, lorsqu'elle était sur le trône; je raconterai ce que je sais d'elle, après qu'elle l'eut quitté; et j'ose croire que personne ne démentira ce que je citerai.

En lisant ce que je vais écrire sur l'impératrice Joséphine, ceux qui ne l'ont pas connue me trouveront exagérée; ceux qui lui ont été attachés, jugeront avec raison que je suis bien loin d'avoir tout dit. Il faudrait connaître tous les traits de bonté, qui font chérir sa mémoire, pour la faire apprécier tout ce qu'elle valait; elle ca-

chait si soigneusement les actions de ce genre, que la plupart sont encore ignorées. Plusieurs *des obligés* ont *oublié* les services reçus de *la femme de l'usurpateur!* Elle n'eut pour moi qu'une suite de procédés aimables, qui me paraissent mériter toute ma reconnaissance. C'est pour la satisfaire, et dans l'espoir d'ajouter quelques nuances de plus à son portrait, que je cède aux vœux de mes amis.

Au reste j'éviterai, malgré la manie générale, de parler beaucoup de moi; mes malheurs si grands ne pourraient intéresser qu'un petit nombre de personnes; j'aime mieux ne pas me reporter sur les jours si affreux, où je ne trouvai de consolation que dans leur affection; et ne me souvenir du passé, que pour bénir ceux qui ont partagé ce que j'ai souffert. Si je ne suis pas exact dans mes récits, ce sera bien involontairement; et je prie d'avance

ceux que je nommerai de me pardonner. Les dates pourront n'être pas toujours justes; tant de malheurs, de faits, se sont succédés pour moi depuis quinze ans, que je puis être excusable d'avoir quelquefois confondu les époques. Je suis bien sûre du moins que les traits honorables ne seront jamais altérés; enfin ce n'est qu'avec la plus extrême défiance que je prends la plume ; j'espère qu'elle m'obtiendra l'indulgence, dont j'ai un si grand besoin.

MÉMOIRES

SUR

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

ET

SES CONTEMPORAINS.

CHAPITRE PREMIER.

Les émigrés français à Londres. — Leurs moyens d'existence. — Notre société. — Cramer. — Victti. — Jarnowick. — Souscription. — Le prince de Galles. — Le duc de Berri. — Le duc d'Orléans. — Le vicomte de Marin. — Dusseck, Georges III et Louis XVIII.

Mes souvenirs les plus éloignés datent de 1794. J'étais à cette époque extrêmement enfant ; mais il est des événemens peu importans, des circonstances d'un médiocre intérêt, qui se fixent cependant d'une manière ineffaçable dans de jeunes têtes, qui reçoivent aisément toute espèce d'impressions. Née et élevée en émigration, j'ai vu de près plusieurs des person-

nages qui sont maintenant à la tête du gouvernement. Habituée à vénérer les princes pour lesquels nous avions renoncé à notre patrie, je n'entendis jamais depuis prononcer leurs noms sans une émotion bien naturelle; ils me rappelaient les longs et cruels malheurs de mes parens! J'eus toujours pour ces nobles bannis le respect qui leur était dû; et, sans me rendre compte de ce que je sentais, c'est à cette première enfance que je dois attribuer sans doute l'éloignement que j'eus depuis pour toute place dépendante de la famille qui remplaçait celle des Bourbons. Je refusai positivement celle de dame du palais de la reine de Naples (la princesse Joseph). Aussitôt que j'aurais atteint 16 ans, elle était promise pour moi à une de mes parentes qui l'avait sollicitée vivement. Je pleurai tant lorsqu'elle m'annonça la réussite de sa demande, qu'elle vit bien que je ne changerais pas d'avis; en effet, je persistai, et l'on donna cette place, désirée avec ardeur par tant d'autres personnes. Je ne parle ainsi d'une chose qui m'est entièrement personnelle, que pour prouver que ce n'est pas la partialité, qui me fera dire tant de bien de Joséphine.

Avant de parler des circonstances qui m'ont

mise à même de connaître l'Impératrice, il doit m'être permis de me transporter aux premières années de ma vie; les seules qui aient été exemptes de peines, parce que je n'étais pas encore d'âge à les sentir: un peu plus tard j'eusse gémi de la situation pénible de mes parens, dépouillés tout à coup d'une grande fortune, dont ils faisaient un digne usage; je me fusse désolée de voir ma mère se servir de son beau talent pour la musique, afin de pourvoir à la subsistance de mon père et à la mienne! Mais les artistes les plus distingués de l'Angleterre se réunissaient chez elle; on y donnait des concerts, où j'étais fort caressée, où je recevais des bonbons: que me fallait-il de plus?....

Parmi les gens remarquables qui étaient reçus chez mes parens, je vis souvent Dusseck et Cramer, fort liés quoique rivaux; ils s'écoutaient mutuellement avec plaisir, et se rendaient une justice dont voici une preuve. Dusseck arriva plus tard que de coutume, Cramer lui en demanda la raison. «—C'est que je viens de composer un nouveau rondeau, j'en étais assez content, et cependant, après un travail, dont le résultat était satisfaisant, j'ai tout brûlé. —Eh! pourquoi? — Ah! pourquoi.... pourquoi? il

y avait un passage diabolique, que j'ai étudié plusieurs heures sans pouvoir le faire. J'ai pensé que tu le jouerais tout de suite; et j'ai voulu éviter ce petit déboire à mon amour propre. » Ceci fut dit devant plus de trente personnes. Je ne sais trop si l'on peut citer souvent une telle impartialité, dans des personnes suivant la même carrière. C'est pour la singularité de ce fait, concernant deux admirables talens, que j'ai voulu les consigner.

Viotti, Jarnowick, violons célèbres, étaient de ces réunions, ainsi que M. le vicomte de Marin, assez heureux pour avoir aussi une ressource, qui l'exemptât de recourir à la charité des Anglais. Un grand nombre d'émigrés n'ayant aucun moyen d'existence, étaient forcés de tendre la main aux ennemis de leur patrie. Combien j'admire ceux qui ont préféré *gagner* ce qu'ils *mangeaient!* Accepter un asile était, suivant moi, tout ce que pouvaient faire des Français! c'était d'ailleurs une justice que de le demander à cette Angleterre, dont un roi fut chassé et recueilli en France: Georges III acquittait, au nom de la nation et de la royauté, la dette de Jacques II. Comme Louis XVIII, celui-ci trouva sûreté et protec-

tion dans le malheur; mais il ne donna pas comme le premier l'exemple d'une modération extrême et d'une simplicité parfaite; nos princes n'affichèrent pas le luxe, dans un moment où tant de leurs compatriotes manquaient de pain; ils se privèrent de toutes les superfluités des cours, pour soutenir de fidèles serviteurs, errants comme eux; et prouvèrent là comme ici, que toutes les vertus peuvent se trouver réunies sur le trône.

Plusieurs grands personnages s'illustrèrent par la manière dont ils surent ennoblir le malheur : ils en profitèrent pour développer des moyens qui eussent peut-être été ensevelis dans le tourbillon du monde. Ils sont presque tous maintenant réintégrés dans les honneurs, les dignités ; plusieurs se rappellent de nos soirées passées dans une douce intimité. Tous les rangs étaient oubliés, confondus; mais la confiance, l'amitié, n'étaient point là de vains mots. Ils doivent quelquefois regretter leur heureuse pauvreté, et cette franchise qui n'est plus pour eux qu'un souvenir.

Les Anglais, probablement par politique, reçurent bien les émigrés, et leur fournirent toutes les ressources possibles pour leur éviter

la misère qui les menaçaient. Le prince de Galles particulièrement témoignait un vif intérêt pour de grandes infortunes. Son nom était à la tête de toutes les souscriptions ouvertes en leur faveur; il fut l'ami particulier du duc de Berry et de monseigneur le duc d'Orléans. Il éprouvait avant la révolution le plus vif désir de venir passer quelque temps en France. Il ne put le satisfaire, une loi défendant à l'héritier du trône de quitter l'Angleterre sans *permission* du parlement, sous peine d'être déchu de ses droits. Le prince de Galles savait très-bien qu'elle serait refusée, il ne la demanda pas.

Jarnowick, que j'ai nommé plus haut, était cité autant par l'originalité de son esprit que par son beau talent sur le violon. En voici un exemple : il donnait un concert; la salle était pleine; il commence son concerto, et voyant que les chuchoteries continuent, que le bruit des cuillers et des tasses ne finissait pas (1), il se retourne du côté de l'orchestre, et dit tout haut : « Arrêtez-

(1) On sert du thé pendant toute la soirée, sans s'inquiéter si on fait de la musique ou non. Les *wetters* ont ordre de distribuer les rafraîchissemens, et veulent gagner leur argent en conscience.

« vous, mes amis. Ces gens-là ne comprennent « rien aux arts. Je vais leur donner quelque « chose de très-analogue à leur goût; ce sera « toujours assez bon pour *des buveurs d'eau « chaude;* » et il joue immédiatement *j'ai du bon tabac.* Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il fut couvert d'applaudissemens, que le second morceau fut fort bien écouté, et que les tasses de thé ne circulèrent que lorsqu'il eut fini.

CHAPITRE II.

Voyage à Hambourg. — Lady Fitzgerald. — Madame de Genlis et madame Récamier. — Lord Édouard Fitzgerald, le duc de Richmond. — Le prince Ferdinand Louis de Prusse. — Société française. — Rivarol. — Madame Chevalier, actrice du Théâtre-Français. — Paul Ier, empereur de Russie. — Représentation à Bénéfice. — Séjour à Altona. — La princesse de Vaudémont. — Garat et Rode.

En quittant Londres nous fûmes à Hambourg, où je vis lady Edouard Fitzgérald, dont la beauté faisait alors le même bruit, que fit plus tard à Paris celle de madame Recamier. Madame de Genlis a tant parlé de cette élève chérie dans ses mémoires, qu'il reste peu de choses à en dire; cependant je ne puis passer sous silence son admirable conduite, lors de l'arrestation de l'infortuné lord Edouard. Pour parvenir jusqu'à sa prison, elle resta trente-six heures cachée dans une tourbière; elle en sortit

épuisée de froid et de fatigue ; mais elle eut le bonheur de porter quelques consolations à son époux, condamné comme criminel de lèze-majesté à avoir la tête tranchée (1). Elle fut l'objet de l'admiration générale, et tous les marchands d'estampes vendirent son portrait de mille manières différentes. Le duc de Richmond enthousiasmé d'un courage si extraordinaire dans une jeune femme, admirant son angélique figure, et appréciant ses excellentes qualités, lui offrit de l'épouser à l'expiration de son deuil; elle le refusa, ne l'aimant pas. Elle s'est depuis mariée à M. Pitcairn consul des Etats-Unis à Hambourg.

Nous eûmes dans cette ville la plus grande intimité, avec le prince Ferdinand-Louis de Prusse (2). Il était renvoyé de Berlin par le roi, mécontent de nombreuses étourderies de jeunesse ; c'était un mauvais moyen de le corriger, que de l'éloigner ainsi d'une ville, où tous les yeux étaient fixés sur lui. Seul,

(1) Sa mémoire a été réhabilitée il y a quelques années, et ses biens rendus à ses enfans.

(2) Qui est mort depuis si courageusement à Saalfeld. Ne voulant pas se rendre à un maréchal-des-logis de hussards, il fut tué par un coup de pointe.

livré à lui-même, entouré de jeunes gens beaucoup plus dissipés encore que lui, il fut souvent hors du chemin qui convenait à un homme de son rang. Il rachetait tous les égaremens de sa mauvaise tête, par une bravoure extrême, de nobles sentimens, de l'esprit, des connaissances peu communes, et un beau talent sur le piano. L'abbé Raynal fut son précepteur. Élève de Mozart, ses compositions étaient fort agréables, et son exécution merveilleuse pour cette époque; sa figure régulière et belle; aimable et galant avec les femmes, il se grisait et se prenait de querelle avec les hommes; se battait avec la tranquille garde bourgeoise; sauvait des enfans du milieu des flammes dans les fréquens incendies qui ont lieu dans cette ville; faisait du train au spectacle, donnait tout ce qu'il possédait à une pauvre famille qui lui était recommandée; enfin il était impossible de ne pas le craindre, l'aimer et le plaindre presqu'en même temps. Il souffrait qu'on lui dît toutes ses vérités, convenait de ses torts, promettait à ses amis de ne plus y retomber; et suivant l'usage invariable, recommençait, quelques jours après, ses sottises et ses belles ac-

tions. A ce mélange de sensibilité, de frivolité, de sérieux et de folie, de bien et de mal, il était digne d'être Français. Il estimait leur caractère, et ne vivait qu'avec eux. M. de..... lui reprocha d'être trop avec les plus cités pour leurs opinions *jacobines* (ceux qui portaient la cocarde tricolore). « J'aime leurs idées, répondit-il, car enfin, quoique prince, je suis très-populaire. — Prenez garde, monseigneur, de devenir *populace*, l'un mène à l'autre. » Ce mot plein de justesse, qui malheureusement rappelait un événement bien récent, devait être une leçon pour celui auquel il s'adressait.

M. de Rivarol, *éblouissant* d'esprit, était aussi à Hambourg. Il se levait fort tard, et recevait tous les matins, pendant qu'il était couché, une foule de jeunes gens désœuvrés, contens de pouvoir se vanter d'être liés avec un homme si supérieur : c'était *un lever* dans toutes les règles; l'adulation y était poussée à l'extrême; et l'on s'estimait heureux d'obtenir une phrase bienveillante, de celui qui s'amusait beaucoup des ridicules, s'en moquait par des mots piquans, que ne comprenaient souvent pas ceux auxquels ils étaient adressés; et qu'ils allaient avec confiance répéter le soir dans les

salons où ils voulaient briller. M. de Rivarol prétendait qu'ils venaient *se frotter d'esprit chez lui.* Il est dommage que le sien l'ait presque toujours porté au genre si aisé et si dangereux de la satire. Il avait tout ce qu'il fallait pour réussir dans les ouvrages élevés : son indolence, ses passions peu honorables, l'ont arrêté dans la carrière qu'il pouvait parcourir d'une manière brillante. Il fut loué, adulé pendant quelques années; et, maintenant, à peine prononce-t-on son nom !

Madame Chevalier, actrice du Théâtre-Français, faisait alors les délices des bons Hambourgeois. Sa charmante figure, son agréable voix, son jeu modeste et gracieux lui obtinrent des succès éclatans : elle reçut de Pétersbourg des propositions tellement avantageuses, qu'elle les accepta. J'assistais à sa représentation d'adieu; elle fut si solennellement comique, que je me la rappèle parfaitement, quoique je n'eusse que six ans. La salle était comble. Madame Chevalier, à la fin de la dernière pièce, s'avança sur le bord du théâtre, essaya de chanter quelques couplets de circonstance; mais son *excessive émotion* l'empêchant d'achever, son mari se précipita pour

la soutenir, criant qu'elle allait se trouver mal. Grande rumeur dans la salle : les femmes disaient que c'était une scène étudiée ; que les attaques de nerfs ne signifiaient *plus* rien, etc. Les hommes s'attendrissaient sur ce qu'ils allaient perdre cette *adorable créature;* les vieux sénateurs, en grand costume de velours noir, ayant leurs énormes fraises et leurs perruques à marrons, s'essuyaient les yeux tout aussi bien que les merveilleux Français; voulant témoigner mieux que ceux-ci leur affection pour cette personne si affligée de les quitter, ils jetèrent à ses pieds des bourses pleines d'or. Les émigrés, moins riches, se bornèrent à une couronne; enfin, la fête fut complète. De nos jours, il y en a souvent de semblables; mais alors on n'était pas aussi savant, aussi éclairé que nous, et l'on trouvait ridicule de prodiguer à une actrice richement payée, les témoignages d'enthousiasme que l'on témoignerait au libérateur de son pays; on fut donc tout étonné de s'être laissé entraîner à une scène dont on se moquait le lendemain.

Cette dame Chevalier, *si sensible*, devint la maîtresse de Paul Ier, accorda des places

pour de l'argent; fit exiler en Sibérie pour quelque mille roubles. Haïe en Russie pour les cruautés dont elle fut l'instrument, elle se vit obligée de s'éloigner précipitamment lors de la mort de l'empereur. Elle se réfugia en Pologne, où sa douce figure tourna la tête à un riche palatin, qui la fit divorcer, et l'épousa. Je ne sais ce qu'elle est devenue, mais je pense qu'elle n'a pu être heureuse, en se rappelant tous les actes de barbarie qu'elle avait fait commettre. Ses remords durent venger ses victimes.

Altona, charmante petite ville qui n'est séparée d'Hambourg que par une longue allée d'arbres, était aussi le refuge de beaucoup de Français. On s'y amusait, madame la princesse de Vaudemont (1) y ayant une maison fort agréable. Elle avait fait arranger un joli théâtre, sur lequel on jouait des comédies et des opéras comiques. Tous les étrangers distingués s'y faisaient présenter. La princesse n'était point jolie : une superbe taille et des cheveux admirables; des manières nobles, une grande fortune, un beau nom lui attiraient

(1) Née Montmorency-Nivelle.

de nombreux hommages ; et son excellent cœur lui faisait de nombreux amis. Souvent brusque jusqu'à la rudesse (1), elle revenait promptement à son ton naturel, et ne refusait jamais de rendre un service. Elle avait recueilli des compatriotes pauvres, qui pouvaient oublier qu'ils n'avaient plus de famille, en étant entourés des soins les plus empressés (2). Elle a continué à Paris de mener le même genre de vie : protéger et encourager les arts, secourir ou consoler ses amis ; voilà ce qu'elle a fait, et ce qu'elle fait encore ; en un mot, elle était digne de son nom de Montmorency.

Garat et Rode étaient du nombre des émigrés les plus recherchés. Leur admirable talent, leur bon ton et leur esprit vif et original, étaient appréciés également par les Français et les Allemands. On les écoutait, avec le même plaisir, causer ou faire de la musique ; leur présence suffisait pour animer une

(1) M. de Rivarol la comparait à la nature : quelquefois âpre, souvent belle, et toujours bienfaisante.

(2) Entre autres, monseigneur de Clermont-Tonnerre, évêque de Châlons, aujourd'hui archevêque de Toulouse et cardinal ; et M. Joseph de Caraman, prince de Chimay.

soirée. Ils contaient de la manière la plus plaisante des histoires qu'ils prétendaient toujours leur être arrivées. Intimement liés ensemble, ils soutenaient mutuellement la vérité du récit, avec un tel sérieux, que l'on finissait par les croire. En voici une dont Garat disait être le héros, et qu'il assurait être vraie.

Arrêté au commencement de la révolution, il charmait les ennuis de sa captivité, en chantant presque toute la journée. Il disait que ces vocalisations avaient augmenté beaucoup la légèreté naturelle de sa voix. Les prisonniers, ravis, se réunissaient dans le corridor ou sous ses fenêtres, pour l'entendre. Un jour, il en voit entrer un dans sa chambre, qui le salue profondément avec les signes d'un grand respect : « Vous êtes l'incomparable Garat, monsieur?—Oui, monsieur... — Votre talent est prodigieux. — monsieur....... — Ne m'interrompez pas.... Oui, monsieur, prodigieux, et qui que ce soit ne peut vous disputer le titre de dieu de la musique. Je suis votre plus grand admirateur. — J'en suis fort reconnaissant. — Personne ne peut vous juger mieux que moi, car je m'occupe beaucoup de cet art enchanteur où vous excellez. — Ah! monsieur es-

musicien? dit Garat, ne sachant où aboutiraient tous ces complimens. — Oui, monsieur, nous sommes collègues ; ainsi, vous trouverez tout simple que je m'adresse à vous pour vous demander un grand service. — Parlez, monsieur, que puis-je faire? — Les Vandales qui se sont emparés du pouvoir, s'opposent à tout ce qui pourrait faire prospérer les arts. S'en occuper serait à leurs yeux un crime de plus; aussi, je n'ose m'adresser qu'à vous dans une circonstance si critique. — Je suis à vos ordres. — Par un accident, je me vois dans l'impossibilité de cultiver mon talent; il dépend de vous de me rendre à mes occupations chéries. — Et comment? — Un homme comme vous n'est étranger à rien de ce qui a rapport à la musique ; aussi, je viens vous supplier de vouloir bien raccommoder mon instrument, que je m'empresserai de vous prêter dès qu'il sera en état : il est digne de vous accompagner. » En finissant ces mots, l'étranger ouvre son manteau, et présente à Garat une.... serinette. Ce dernier fit des éclats de rire tellement forts, que plusieurs personnes accoururent pour en savoir la cause. Ils partagèrent sa gaîté. Le solliciteur, tout surpris

de cette hilarité générale, se retira furieux, et devint, depuis ce moment, l'ennemi déclaré de Garat, qu'il n'appelait plus que le *charlatan.*

CHAPITRE III.

Nous partons pour Copenhague. — Réception que fait à ma famille le prince royal. — La princesse d'Augustembourg. — Madame Brown. — M. Coninck. — Portrait du roi Christian. —Réception de M. Grouvelle, ambassadeur de la république française. —Le prince royal et la princesse sa femme. — M. Lebrun. — M. Monod, etc.

Il y avait à Hambourg et à Altona un si grand nombre d'émigrés d'opinions différentes, que le séjour en était insupportable à ceux qui voulaient vivre sans discussion. Pour fuir ces cotteries si funestes, qui faisaient d'une phrase un sujet de dispute, d'un mot un motif d'aigreur, mes parens partirent pour Copenhague, où on leur faisait espérer plus de facilité pour utiliser leurs talens, et surtout plus de repos. Ils furent reçus avec une grande bonté par le prince royal, (aujourd'hui roi) sa charmante sœur, la princesse d'Augustembourg, et par tout ce qu'il y avait de

gens marquans. On y protégeait le malheur, sans s'informer des causes qui l'avait fait naître; et comme le nombre des Français n'y était pas considérable, leur sort était fort doux dans une ville où les arts étaient peu avancés, et où on recherchait tout ce qui pouvait apporter de l'agrément dans la société.

Mes parens se lièrent particulièrement avec madame Brown, dont madame de Staël appréciait l'esprit et l'instruction (1), et avec M. de Coninck. Une grande fortune permettait à ce dernier de suivre son penchant à la bienfaisance; plusieurs traits le prouveront mieux que des paroles.

M. de Coninck était arrivé à Copenhague,

(1) Elles furent liées de la plus tendre amitié à Rome et à Genève. Madame Brown avait une fille remarquable par un esprit étendu, vif et brillant. A treize ans, elle composait des vers charmans dans plusieurs langues, qu'elle parlait de manière à ne pas distinguer qu'elle était celle de son pays. Grande et belle, elle avait un talent singulier, celui d'exprimer, dans une pantomime animée, les passions les plus fortes, et de manière à en rendre parfaitement toutes les nuances. Ses poses, ses gestes, étaient nobles et pleins de grâce. Canova l'a priée plusieurs fois de lui servir de modèle. Cette personne si extraordinaire est maintenant madame de Bombelles.

vingt ans avant, avec un louis dans sa poche, et quelques lettres de recommandation pour de bonnes maisons de commerce. On le questionna beaucoup : ses réponses plurent à l'un des négocians auquel il s'adressa. Il le prit en qualité de commis. Quelque temps après, il lui donna un intérêt dans la maison. Son intelligence, sa rigide probité, et une grande connaissance des affaires, lui firent faire une brillante fortune ; il fut nommé banquier de la cour.

Chaque fois qu'il était content d'un employé, il lui faisait des avantages, qui le mettaient à même de former un établissement avantageux. Il répétait à tous les jeunes gens : « J'ai commencé avec moins que vous. Travaillez, soyez honnêtes, et je vous réponds de l'avenir. Je vous aiderai de tous mes moyens. » Cette dernière phrase, dans sa bouche, valait un engagement signé, car il n'y avait jamais manqué. Sa nombreuse famille était composée alors de huit enfans, et de sa digne et vertueuse compagne, qui partageait sa joie lorsqu'il se présentait une occasion de faire du bien. Ils ne consultèrent jamais la richesse ni le rang de ceux qu'ils choisirent pour faire le bonheur de leurs filles : une bonne

conduite, une réputation irréprochable étaient les seuls titres qu'ils voulussent. Ils en accordèrent une à un homme qu'elle aimait : c'était le précepteur des jeunes de Coninck. Après avoir étudié long-temps son caractère, ils consentirent à ce mariage, et ils firent bien ; car ce ménage est un exemple pour tous les autres. Cet homme, préféré aux plus grands seigneurs danois, est le respectable M. Monod, pasteur à Paris, dont la touchante bienfaisance est aussi connue que son talent pour la noble profession qu'il exerce. C'est le type que devraient prendre tous les jeunes gens qui se destinent à enseigner la morale de l'Évangile. La vraie manière de la faire suivre, est de la mettre en pratique.

M. de Coninck, content de la gouvernante de ses filles, l'établit maîtresse de pension, dans une maison spacieuse qu'il acheta et meubla ; il fit tous les frais ; y plaça ses filles et ses nièces ; et bientôt le nombre des élèves devint si considérable, qu'il fallut en refuser.

Un émigré estimable et fort malheureux, qui travaillait dans ses bureaux, fut installé par lui dans un magasin, dans le genre du Petit-Dunkerque ; il y fit une fortune qui lui permit de

venir finir ses jours en France dans une véritable aisance.

L'hiver de 1797 étant horriblement rude, sa femme et lui résolurent d'employer tous les bois de leurs magnifiques serres chaudes, pour les distribuer aux pauvres du village qui dépendait de leur terre. Ils aimèrent mieux se priver de fruits que de savoir le peuple souffrant. « Chaque fois que je regretterai une pêche, » disait madame de Coninck, je penserai vite » que les paysans ont du feu, et je serai con- » solée. Par ce moyen, je ne serai pas obligée » de diminuer rien aux distributions ordinaires, » et je pourrai ne pas importuner par de nou- » velles demandes, mon bon mari, qui ne » garde l'argent que pour le *bien placer*. » Les *intérêts* étaient les bénédictions des infortunés qu'il secourait.

Lors du bombardement de Copenhague par les Anglais, on ouvrit une souscription pour les veuves et les orphelins des matelots qui avaient été victimes de ce désastre. M. de Coninck se fit inscrire pour quinze mille rixdalers! Nous n'étions plus près de lui, mais ce nouveau trait de sa belle ame nous fut appris par un de nos amis qui en était témoin.

M. de Coninck conta plusieurs choses curieuses relatives au roi Christian qui régnait alors. Il passait pour fou, et cependant il n'avait jamais donné une preuve de démence, à son lit de justice, ni dans aucune circonstance importante. Je pense qu'il était d'un caractère bizarre, qui, à force d'avoir été heurté, lui donna une sauvagerie et des manières si étranges, qu'on le crut privé de sa raison.

On le tourmentait constamment en le forçant à faire tout ce qui lui déplaisait. Il détestait de rester long-temps à table, et lorsqu'il voulait reculer son fauteuil pour en sortir, deux gardes-du-corps norvégiens, debout derrière lui, le retenaient fortement. Il aimait à causer, et il était défendu de lui répondre; les étrangers seuls se le permettaient, indignés de la tyrannie qui était exercée sur lui. Ses ministres ne lui parlaient que pour le gronder ou lui commander qu'il fît ce qui leur convenait. Dès qu'il adressait une question à une personne de la cour, elle baissait les yeux et s'éloignait. Il ne pouvait jamais être seul, même en l'ordonnant. Il faut convenir que de pareilles et continuelles vexations devaient exaspérer un homme déjà malheureux par les

événemens précédens. Il avait à sa disposition fort peu d'argent; il l'employait presque tout en aumônes, qu'il distribuait aux pauvres, qu'il rencontrait sur son passage, dans ses promenades qui étaient journalières. Je l'ai vu plusieurs fois; la peur que me causait sa folie, et l'admiration que j'éprouvais pour son habit rouge galonné d'or, ont fixé sa figure dans ma mémoire. Il était laid, mais son air affligé, inspirait un extrême intérêt.

Il allait souvent au spectacle, avait devant lui la partition de l'opéra représenté, et suivait des yeux tous les morceaux chantés par les acteurs. Toujours suivi par un chambellan, il lui adressait sans cesse la parole, et n'en obtenait pas un mot; un léger signe de tête prouvait seulement qu'on l'avait entendu. Sa galanterie pour les femmes ne se démentait jamais. Il faisait cultiver de belles fleurs dont il composait des bouquets qu'il offrait aux dames; elles ne le remerciaient que par une révérence; lorsqu'il en rencontrait dans le parc où il se promenait habituellement, il marchait chapeau bas, jusqu'à ce qu'il fût hors de leur vue.

On voulut lui faire signer un acte qu'il trouvait injuste; il s'y refusa; on insista tant,

qu'enfin il prit la plume, et signa *Christian et compagnie;* ne voulant pas, disait-il, avoir à lui seul la responsabilité d'une telle loi. On le fit recommencer plusieurs fois; il fit toujours de même; ce qui empêcha la publication d'une ordonnance préjudiciable au peuple qu'il affectionnait beaucoup (1).

(1) Par une ancienne loi, le roi de Danemarck a toujours, à la portière droite de sa voiture, un homme à cheval, portant une espingole chargée. Sa majesté, ayant droit de vie et de mort sur tous ses sujets, peut ordonner à ce garde de tirer sur le premier passant qui lui déplaît; on ne cite qu'un exemple de cet excès d'arbitraire exercé sur un folliculaire méprisable, coupable de calomnies atroces; il était d'ailleurs accusé de plusieurs escroqueries graves, faute de preuves suffisantes; il ne pouvait être condamné.

Le roi Christian, jouissant de cette cruelle prérogative, malgré sa folie, n'eut jamais l'idée d'en user.

On doit d'autant plus s'étonner de l'existence de cette abominable latitude accordée aux souverains, que la peine de mort n'est point, en Danemarck au nombre des châtimens infligés au crime. Le plus fort de tous est la condamnation aux travaux forcés à perpétuité. Si le condamné l'a subie injustement, il est promené par toute la ville dans une voiture d'apparat du roi, précédé d'un hérault qui proclame sa réhabilitation; tous les journaux la publient, et une pension est accordée par le gouvernement à cet infortuné.

On lui présentait tous les ambassadeurs, et l'étiquette exigeait qu'il leur dît : Comment se porte le roi votre maître? M. Grouvelle, si célèbre dans un procès, à jamais funeste pour la France, arriva à Copenhague, comme ministre de la république. Il parut chez le roi avec le grand costume, le manteau de velours, le chapeau à plumes, et l'écharpe tricolore; le roi, suivant l'usage, fit sa question ordinaire aux autres membres du corps diplomatique; ensuite arrivant brusquement à M. Grouvelle : *Comment se porte le roi votre maître?.... Ah! non, je me trompe, la république votre maîtresse?* et il lui tourna le dos sans attendre sa réponse.

Le prince royal et la princesse sa femme sortaient souvent à pied, un parapluie sous le bras, sans aucune suite, et parcouraient ainsi les boutiques. Ils étaient simples, bons et aimés de leurs sujets; on eût désiré seulement qu'ils eussent plus d'égards pour le roi, qu'ils traitaient assez durement. Cet infortuné a succombé après de longues souffrances et des tourmens de tous les genres; il fut regretté des Danois qui savaient combien il eût désiré les voir heureux.

La ville de Copenhague a été si souvent ravagée par de violens incendies, qu'elle est presque entièrement rebâtie. Tous les quartiers nouveaux sont charmans. Le palais royal venait d'être entièrement brûlé lorsque nous arrivâmes: celui où s'était réfugié le roi était fort mesquin. Le port est beau, et les promenades des environs délicieuses.

J'ai vu à Copenhague un grand nombre de Chinois dans les rues. Il y avait alors un quartier qui leur était réservé ; ils y suivaient les usages de leur pays, et y faisaient quelquefois une musique fort extraordinaire pour nos oreilles habituées à de jolis motifs et à une mélodie agréable. Leur chant est une espèce de psalmodie très-uniforme, faite à demi-voix, et accompagnée sur une seule corde d'une guitare à long manche. En entendant chanter une dame qui avait beaucoup de talent, l'un d'eux demanda comment on posait *la pratique* qu'elle avait dans la gorge, pour en tirer des sons si variés.

C'est à Copenhague que j'entendis le fameux Lebrun (1), dont le talent sur le cor était alors

(1) On lui refusa plus tard à Paris tout moyen de donner un concert. Sans écoliers, ayant perdu toute sa

hors de toute comparaison. Il avait une lettre pour mon père, passionné pour la musique. Enchanté de recevoir un artiste aussi distingué, il m'appela, et me montrant M. Lebrun : Tiens, ma fille, me dit-il, voilà le premier cor de l'Europe. — Ah, papa ! je sais qui c'est ; c'est M. Lebrun. Celui-ci fut fort touché de cette réponse, qui lui prouvait qu'il fallait qu'on eût bien vanté devant moi son talent, puisque je n'avais pu être prévenue (1).

fortune, acquise par de longs travaux, révolté de l'injustice de ses compatriotes, il se donna la mort en s'asphyxiant.

(1) Ceci me fait souvenir d'une observation de ma fille sur le tableau de Galathée, par Girodet. Rapportée à cet illustre peintre, Ce fut, dit-il, le plus beau compliment qu'il eût reçu.

Je menai cette enfant au salon ; elle avait cinq ans, et je lui montrai le tableau en lui disant : Regarde comme c'est beau ! Oui, maman, me répondit-elle, la femme est bien jolie, bien belle ; mais, maman, elle a l'air *un peu plâtre.* Quel plus bel éloge pouvait-on faire de cette figure à moitié animée ? N'était-ce pas prouver à quel point l'auteur avait atteint son but ?

CHAPITRE IV.

Mon retour en France. — Madame de Montesson. — Madame Bonaparte. — Fouché, ministre de la police. — M. Maret. — Une fête donnée au 1er vendemiaire. — Mort de M. César Ducrest. — M. de Valence. — Le général Dumouriez. — Bonaparte couronné par madame de Montesson. — Superstition de Bonaparte. Salon de madame de Montesson. MM. de Talleyrand, Maret, Pérignon, Villiers du Terrage, Arnault, Desfaucherets. — Garat, Aignan, Coupigny, Desprès et Isabey.

Je revins en France avec mes parens, en 1800. Nous espérions, comme tous nos compagnons d'infortunes, recouvrer, après la radiation de la fatale liste, une partie de ce dont la nation s'était emparé. Tous les soins de mon père tendirent donc à l'obtenir. Protégé par l'obligeance de Madame de Montesson, il fut bientôt réintégré dans ses droits de *citoyen*. Madame Bonaparte, qui voyait beaucoup notre protectrice,

mit le plus grand zèle à faire réussir l'affaire qui l'intéressait. Elle recommanda mon père très-vivement à Fouché, ministre de la police générale. Celui-ci fut fort gracieux, et adressant la parole à mon père : Veuillez me donner vos certificats de résidence ; tous les émigrés en ont, et me prouvent chaque jour qu'ils n'ont pas quitté la France. — Je ne puis faire comme eux, citoyen ministre. Je n'ai en papiers, qui puissent vous être présentés, qu'un passeport sous un autre nom que le mien, acheté à Hambourg pour 12 fr. J'ai été hors de France onze ans. — Comment, vous n'avez pas les moyens de me prouver que c'est injustement que vous avez été porté sur la liste? — Mon Dieu, non. — Eh bien ! en ce cas, je vous ferai rayer sur-le-champ, car je suis persuadé que vous n'avez pas quitté votre patrie. Tous ceux qui ont émigré m'ont donné tant de témoignages du contraire, que je suis sûr que vous m'en imposez en sens inverse, et que vous êtes resté à Paris. Dans deux jours vous recevrez votre radiation. En effet, elle fut annoncée par M. Maret (depuis duc de Bassano), qui, avec une bonté parfaite, vint apporter tout de suite cette nouvelle à mon père, qui logeait au 4e étage d'un mauvais hôtel

garni, rue des Frondeurs. Persuadé qu'il annonçait ce qui promettait une grande aisance à celui qui avait tant souffert, il éprouvait une vive émotion. Jamais mon père ne racontait sans une profonde reconnaissance tout ce que M. Maret avait dit dans cette occasion.

Tous nos biens avaient été vendus, et, sans les bienfaits d'une tante, nous eussions été absolument sans ressource. Madame Bonaparte dès ce moment acquit de grands droits à notre attachement. Nous eûmes bientôt une nouvelle preuve de l'excellence de son cœur. Voici à quelle occasion.

Une fête nationale fut donnée pour célébrer le renouvellement de l'année républicaine; le feu d'artifice se tirait sur la Seine ; il était défendu aux bateliers de laisser entrer dans leurs bateaux toute autre personne que les généraux. M. de Valence, qui était avec son cousin, M. César Ducrest, jeune homme généralement aimé pour la douceur et l'amabilité de son caractère, entre dans un batelet, après avoir montré sa carte ; une bombe mal dirigée tombe sur le mât, le brise, et par cette funeste chute, cause la mort de M. Ducrest.

M. de Valence eut le bras cassé, et crut que

son jeune parent n'était qu'évanoui. Il le fit transporter dans la baraque d'un commissaire de police, où furent mis en usage tous les moyens de le rappeler à la vie. Ce fut vainement; il fallut trouver un moyen d'annoncer cette affreuse mort, à une famille qui se réjouissait à l'idée d'un mariage prochain, projeté pour cet infortuné.

Deux hommes du peuple vinrent porter cette épouvantable nouvelle, dont aucun ami n'osait se charger ; ils arrivèrent à minuit chez M. Ducrest, et lui dirent que son fils venait d'être blessé ; qu'il était chez un médecin, et désirait voir son père. Celui-ci part, et plus il approche des Champs-Élysées, plus les conducteurs insistent sur la gravité de la blessure; enfin au moment d'entrer dans la fatale masure qui contenait les restes du fils le plus aimé, ils exhortèrent au courage celui qui était si loin de supposer la cruelle vérité. Il regarde ses deux guides, il les voit si décomposés, qu'il ne doute plus de son malheur. La rivière était près, et ce père si malheureux, oubliant un instant qu'il avait deux filles, prit son élan pour se précipiter dans la Seine !... Il fut retenu par ces hommes charitables, qui avaient préparé

avec tant de précaution, la connaissance d'un malheur irréparable (1).

Le commissaire eut la barbarie de demander que M. Ducrest fût reconnaître son fils. Ayant perdu toute la force d'un caractère naturellement énergique, il ne put se déterminer à contempler les traits de ce fils chéri; mais il ne conserva pas de doute, puisqu'on lui apporta la montre et l'épingle données par lui peu de jours avant. Il fut reconduit par ces deux mêmes hommes, frappés du contraste de la joie du peuple qui chantait dans les rues, en louant ce beau feu d'artifice destiné à faire verser tant de larmes. Les lampions éclairaient en même temps cette foule enchantée, et la figure pâle et vénérable du désespoir.

Incapable de prononcer une parole, M. Ducrest rentra chez lui; ce ne fut qu'à son silence,

(1) C'est ainsi que périt ce jeune homme, qui n'a pu trouver la mort sur le champ d'honneur, où il combattit fort jeune avec un tel éclat, que le général Dumouriez, témoin d'une action brillante, le nomma capitaine. — Je n'ai pas l'âge, dit M. Ducrest. — Raison de plus, répondit le général; et le grade fut confirmé sans qu'aucun de ses camarades ait prononcé un murmure.

et à la douleur poignante de tous ses mouvemens, que sa femme apprit qu'elle avait perdu le fils de son mari, qu'elle aimait comme si elle eût été sa mère.

Le lendemain de ce tragique événement, madame de Montesson, tante de M. Ducrest, envoya sa voiture prendre toute cette famille éplorée. Elle avait pour son petit neveu une tendresse extrême, et sa santé, depuis longtemps fort délabrée, venait d'éprouver un coup violent. M. Ducrest reçut ses embrassemens et ses consolations, sans répandre une larme, sans dire un mot. Cette impassibilité causait les plus vives inquiétudes. Dans ce moment, on annonce madame Bonaparte. D'un coup-d'œil elle devine ce qui se passe, et sans hésiter, elle prend par la main, la fille aînée de M. Ducrest, se saisit de la dernière âgée de quinze mois, et se jette à genoux avec ces deux enfans devant celui qui n'avait pas même la consolation des pleurs.

La femme du premier consul, puisant dans son cœur maternel tout ce qui pouvait le plus attendrir, parvint enfin à faire répandre des larmes. Dès-lors la vie de M. Ducrest fut à l'abri de toute crainte. Cet ange sut la

conserver. Madame Bonaparte obtint de son époux de faire supprimer ces fêtes. Il n'y en eut plus. J'ai été témoin de cette scène que je n'oublierai jamais.

Je n'ai pas voulu essayer de rendre les paroles de Joséphine. Comment peindre le charme touchant du son de voix, des regards, qui les accompagnaient? On a tenté inutilement jusqu'ici d'exprimer l'effet que produisait l'ensemble de l'impératrice. Tous ses portraits sont loin du modèle. La grâce est si fugitive, qu'il est impossible de la saisir; et c'était surtout ce qui distinguait cette personne si bonne, quand elle n'était qu'une simple particulière; si adorable quand elle fut sur le trône!

Puisque j'ai commencé à parler de madame de Montesson, je vais donner quelques détails sur une personne, dont, à cette époque, la maison était la seule où on pût trouver réunis les émigrés rentrés, les grands seigneurs restés en France; les parvenus enrichis de leurs dépouilles; les hommes célèbres dans tous les genres et les plus jolies femmes. On savait qu'elle avait été mariée à monseigneur le duc d'Orléans (1); que Louis XVI étant

(1) Grand-père de celui d'aujourd'hui.

aux Tuileries l'avait reçue comme *sa cousine*, en faisant sa partie de trictrac avec elle; on lui tenait compte d'avoir recherché cette parenté dans un moment où elle devait être un brevet de mort; et lorsque, échappée par un miracle, au sort qui semblait devoir être son partage, elle était bonne et simple, on était bien aise de lui montrer qu'on n'oubliait pas ce qu'elle avait droit d'attendre.

Aussitôt que Bonaparte fut élevé au consulat, il fit dire à madame de Montesson de se rendre aux Tuileries. Dès qu'il la vit, il alla au-devant d'elle, et la pria de demander tout ce qui pourrait lui plaire. — Mais, général, je n'ai aucun droit à tout ce que vous voulez bien m'offrir. — Vous ne savez donc pas, madame, que j'ai reçu de vous ma première couronne? Vous vîntes à Brienne avec M. le duc d'Orléans distribuer les prix, et en posant sur ma tête le laurier *précurseur* de quelques autres : Puisse-t-il vous porter bonheur, me dites-vous! Je suis, dit-on, fataliste, madame; ainsi il est tout simple que je n'aie pas *oublié* ce dont vous ne vous souvenez plus. Je serai charmé de vous être utile; d'ailleurs le ton de la bonne compagnie est à peu près perdu en

France ; il faut qu'il se retrouve chez vous. J'aurai besoin de quelques traditions ; vous voudrez bien les donner à ma femme ; et lorsque quelque étranger marquant viendra à Paris, vous lui offrirez des fêtes, pour qu'il soit convaincu que nulle part on ne peut avoir plus de grâce et d'amabilité. »

Voilà l'origine de la faveur dont a joui madame de Montesson (1). Pendant le reste de sa vie elle en a profité pour rendre de grands services, et jamais pour se venger.

Elle avait conservé de la fortune, ce qui, joint à la pension rendue, lui donnait plus de 200,000 livres de rentes, somme considérable alors, où l'argent était encore si rare. Elle recevait tous les soirs, ne sortant jamais ; elle était assise sur un canapé, ayant un tabouret sous ses pieds, qui étaient cachés par un couvre-pied, afin de lui éviter de se lever ; ce qu'elle ne faisait jamais, que pour madame Bonaparte, ou pour reconduire une personne qu'elle ne voulait plus recevoir. Si on la voyait aller jusqu'à la porte, on savait ce que cela voulait dire, et on ne revenait plus. Ayant été

(1) Le consul lui rendit la pension de 160,000 francs qui lui avait été accordée par son époux.

presque élevée dans sa maison, je ne lui ai vu agir ainsi que deux fois, pour des connaissances faites aux eaux de Plombières, et qui en effet ne devaient pas se trouver dans son salon. Elle donnait ordinairement un grand dîner chaque semaine; les autres jours elle recevait des amis qui avaient toujours leur couvert mis chez elle. M. Berthollet (dont la femme avait été sa femme-de-chambre-harpiste, avant la révolution, et qu'elle aimait beaucoup), MM. de Talleyrand, de Pont, Maret, Pérignon, Villiers du Terrage, Arnault, Guines, Milin, Desfaucherets, Garat, Aignan, Coupigny, Després et Isabey, étaient les habitués les plus ordinaires. Le soir on faisait de la musique, ou des lectures; le plus souvent on causait.

CHAPITRE V.

Portrait de madame de Montesson. — Madame de Genlis et M. de Valence. — Mariage de Louis Bonaparte. — Un bal au roi d'Étrurie. — Portrait de la reine d'Étrurie. — Fête donnée à Neuilly par M. de Talleyrand. — Gracieuse réception du premier consul au prince d'Orange.

Madame de Montesson est devenue un personnage trop historique par son mariage avec un prince de la maison de Bourbon, l'influence qu'elle eut sur la société, la plus brillante de l'Europe, et le crédit dont elle jouissait auprès de l'empereur, pour ne pas essayer de faire d'elle un portrait plus ressemblant que ceux tracés dans les biographies, et quelques autres ouvrages. Je trouve les détails donnés sur elle si inexacts, que je vais dire tout ce que j'ai observé.

Je ne sais si, comme on l'a dit, madame de Montesson a été remarquablement jolie; lors-

que je l'ai vue pour la première fois, elle avait soixante-trois ans. Elle était alors extrêmement maigre, très-petite, ayant conservé un teint et des dents superbes; ses yeux bleus foncés étaient beaux encore et pleins de finesse; son nez fort long ne la défigurait pas; elle se mettait avec une extrême recherche, mais très-convenablement pour son âge; portant de belles étoffes et de magnifiques dentelles; jamais de colifichets ni de couleurs voyantes. Habituellement en gris ou en blanc. Sa physionomie était en général bienveillante et douce; personne ne savait néanmoins prendre l'air plus froid et plus imposant. Il fallait pour en venir à ce qu'elle appelait *sa mine fermée*, une circonstance grave.

Par la noblesse de son maintien, la pureté de son langage, l'aménité de son caractère, elle savait donner à la conversation toute la liberté et la vivacité qui en font le charme, en l'empêchant de dégénérer jamais en discussions fâcheuses, dans un temps si voisin de l'anarchie. Les gens de lettres et les artistes recherchaient avec empressement son approbation, qui entraînait presque toujours celle de la société, et trouvaient chez elle des protecteurs et des amis. On ne lui déplaisait pas, en étant d'un avis con-

traire au sien. Elle soutenait son opinion sans aigreur, et convenait volontiers qu'elle avait tort. Ce qu'elle exigeait le plus dans les gens qui lui étaient présentés, était un bon ton. Il ne lui suffisait pas que l'on eût des manières convenables, elle voulait cette fleur de politesse et de galanterie devenue si rare ; elle avait obtenu le résultat qu'elle désirait; nulle part les jeunes gens ne s'amusaient autant que chez elle, et n'étaient en même temps plus réservés et plus aimables.

Madame de Montesson détestait la calomnie, et ne souffrait pas la médisance. Elle imposait silence dès que les personnalités faisaient le sujet de la conversation. Je l'ai toujours entendue défendre avec chaleur les absens que l'on déchirait, même lorsqu'ils étaient ses ennemis déclarés. Elle n'eut qu'un tort, celui d'être injuste pour quelques membres de sa famille; mais peut-être ne faut-il pas l'en rendre tout-à-fait responsable.

Elle avait une vive affection pour M. de Valence, qui avait épousé sa petite nièce (1) mademoiselle de Genlis. Celui-ci la maîtrisait

(1) Et non sa nièce, comme le dit M. Toulotte, page 36, tome 2, de son ouvrage intitulé : *la Cour et la*

tellement, qu'elle n'avait de volonté qu'après avoir connu la sienne. Toutes les affaires étaient soumises à son approbation; ce fut lui qui sans doute dicta son testament, par lequel ses parens furent déshérités, quoiqu'ils fussent pauvres. Une somme de 20,000 fr., inférieure à celle laissée à ses femmes-de-chambre, ne pouvait être regardée comme un legs digne d'elle, pour son neveu et sa nièce.

M. de Valence, loin de chercher à réparer ce que ces dispositions avaient de cruel pour madame de Genlis et M. Ducrest, refusa à ce dernier un tableau de l'ouvrage de madame de Montesson, et lui fit sur ces 20,000 francs une retenue, pour une créance déjà ancienne. Il au-

Ville. Il paraît au reste fort mal instruit sur tout ce qui concerne madame de Montesson et sa famille; car il prétend que Louis XV avait *écrit* à l'archevêque de Paris pour permettre le mariage de monseigneur le duc d'Orléans avec madame de Montesson; tandis qu'il *est certain* qu'il le permit *verbalement*, à condition que cette union resterait secrète jusqu'à la naissance d'un enfant. Quant *aux legs considérables* faits par elle à sa famille, on verra, ici, ce qui en est. Je n'ai jamais vu M. Toulotte chez elle; ainsi, ce n'est que par *on dit* qu'il peut en parler; et je puis assurer qu'il a été mal informé sur plusieurs points.

rait peut-être dû mettre plus de générosité dans sa conduite, d'autant que tous ses biens avaient été rachetés pendant la révolution par madame de Montesson, qui avait sacrifié à cet usage tous ses diamans (1). Il ne faut donc pas accuser madame de Montesson d'avoir eu un mauvais cœur; mais bien d'une grande faiblesse dans les dernières années de sa vie. Elle craignait M. de Valence autant qu'elle l'aimait, et se soumit à tout ce qu'il exigea, afin d'avoir la paix dans son intérieur, où il commandait en maître.

Ce fut madame de Montesson qui donna le premier bal qui eut lieu pour le mariage de

(1) Et que M. Ducrest avait fait son mariage avec mademoiselle de Genlis, pour lequel madame de Montesson assura 600,000 francs à sa petite-nièce, au préjudice de ses héritiers directs; madame de Genlis, comme mère, pouvait s'en consoler; mais M. Ducrest eut un grand mérite dans toute cette affaire. Il donna à sa nièce la bibliothèque et les diamans de sa première femme, mademoiselle de Canouville.

C'est d'après une lettre conservée de madame de Valence, restée reconnaissante pour son oncle, que je sais ces détails.

Madame de Genlis a dit dans ses mémoires que c'était madame de Pont qui avait eu l'idée de cette union, c'est une erreur.

Louis Bonaparte avec mademoiselle de Beauharnais. Sept cents personnes furent engagées; il n'y avait point encore de *cour impériale*, puisque Napoléon n'était que consul; mais quoique enfant, je remarquai l'extrême empressement, la basse flatterie de toutes les classes, pour cette famille, dont la fortune était déjà commencée d'une manière assez brillante pour empêcher de calculer où s'arrêterait une ambition aiguillonnée par des succès sans exemple. Les ambassadeurs assistaient à cette fête, qui fut magnifique; tout y respirait le plaisir; toutes les figures portaient l'expression de la joie, hors celle de la nouvelle mariée, dont la profonde mélancolie contrastait d'une manière visible avec le bonheur qu'on lui supposait; couverte de diamans et de fleurs, elle semblait étrangère à tout, excepté aux regrets. Dès ce jour on pouvait prévoir que ce mariage serait une source de chagrins, pour des époux qui ne se convenaient pas. Louis Bonaparte parlait peu à cette compagne qu'il venait de se laisser imposer; et elle fuyait ses regards, afin sans doute d'éviter qu'il ne lût dans les siens l'indifférence qu'il inspirait.

Cette indifférence ne fit que s'accroître chaque

jour davantage. Joséphine, par les conseils, les avis les plus tendres, essaya vainement plusieurs fois de ramener le calme dans ce ménage. Ses tentatives furent inutiles.

Voici deux lettres qu'elle écrivit à sa fille bien aimée, quelque temps avant que la séparation des deux époux ne fût jugée indispensable. Elles feront connaître à quel point cette excellente mère désirait pour son Hortense ce qu'elle n'avait pas elle-même, le repos intérieur et le bonheur ! Elle fut fort affligée d'une désunion qu'elle avait pu prévoir, mais non pas empêcher. Si quelque chose eût été capable de la consoler, c'eût été l'harmonie parfaite qui a toujours régné entre le vice-roi et la vice-reine; mais rien ne peut adoucir les chagrins qu'une mère éprouve lorsqu'elle voit la destinée de sa fille troublée à jamais.

A la reine Hortense.

« Ce que j'appris, il y a huit jours, me fit une peine cruelle; ce que je vis hier la confirme et l'augmente. Pourquoi montrer à Louis cette répugnance? Au lieu de la lui rendre plus déplaisante encore par des caprices, par des iné-

galités de caractères, que ne faites-vous des efforts pour la surmonter? Mais il n'est pas aimable! tout est relatif. S'il ne l'est pas pour vous, il peut le paraître à d'autres, et toutes les femmes ne le voyent pas à travers leur haine. Pour moi, qui y suis fort désintéressée, je crois le voir tel qu'il est, plus aimant qu'aimable, sans doute, mais c'est une grande et rare qualité; généreux, bienfaisant, sensible, et bon père surtout; si vous vouliez, il serait bon époux! Sa mélancolie, son goût pour l'étude et pour la retraite lui nuisent auprès de vous. Je vous demande si c'est lui qui a tort? Est-il obligé de réformer sa nature sur les circonstances? Qui lui aurait prédit sa fortune? Il n'a pas le courage de la soutenir, selon vous! je crois que c'est une erreur; mais il n'en a pas la force. Avec des inclinations casanières, un penchant invincible pour la retraite et pour l'étude, il se trouve déplacé dans le haut rang où il est parvenu. Vous voudriez qu'il ressemblât à son frère; donnez-lui-en surtout le tempérament. Vous n'êtes pas sans avoir remarqué que presque toute notre existence dépend de notre santé, et celle-ci de nos digestions: que ce pauvre Louis digère mieux, et vous le trouverez plus aimable. Mais tel qu'il

est, ce n'est pas un motif pour le délaisser, et pour lui faire éprouver le sentiment désobligeant qu'il vous inspire. Vous que j'ai vue si bonne, continuez à l'être précisément quand il le faut davantage. Prenez pitié d'un homme qui se trouve à plaindre de ce qui ferait le bonheur d'un autre; et avant de le condamner, relisez les lettres de madame de Maintenon : elle aussi gémissait de ses grandeurs, et mouillait de ses pleurs un diadème qu'elle ne croyait pas fait pour son front. »

A la même.

« Vous m'avez mal comprise, mon enfant; il n'y a dans mon style aucune équivoque, comme il ne peut y avoir, dans mon cœur, aucun détour. Comment a-t-il pu vous tomber dans l'imagination que je partageais quelques opinions ridicules, ou peut-être intéressées? Non, vous ne pensez pas que je vous crois ma rivale. Nous règnons toutes deux sur un même cœur, mais à des titres bien différens, quoiqu'également sacrés; et ceux qui, dans l'affection que vous témoigne mon époux, ont pu voir d'autres sentimens que ceux d'un ami et

d'un père, ne connaîtront jamais son âme. Elle s'élève trop au-dessus du vulgaire pour être accessible à ses passions. Celle de la gloire l'occupe peut-être plus qu'il ne le faudrait pour notre repos; mais du moins la gloire n'inspire rien de vil. Telle est ma profession de foi sur lui. Je vous la communique avec sincérité, pour qu'elle calme vos inquiétudes. Quand je vous ai recommandé de chérir, ou du moins de ne pas repousser Louis, c'est en épouse expérimentée que je vous parlais, c'est en mère attentive, c'est en amie; et c'est encore sous ces trois rapports, qui me sont également chers, que je vous embrasse tendrement. »

C'est, je crois, à peu près à cette époque que le roi d'Étrurie arriva à Paris avec sa femme, son fils et quelques personnes désignées pour faire partie de sa modeste cour. Rien ne parut plus extraordinaire que la présence d'un Bourbon couronné de la main de Bonaparte. On était persuadé que ce n'était qu'*un prélude;* et que bientôt une plus grande preuve de désintéressement serait donnée par l'homme, qui jouissait en secret d'avoir ainsi bouleversé toutes les idées des royalistes; et

anéanti toutes les espérances des républicains. Le roi d'Étrurie logea à l'hôtel Montesson (1). Elle l'avait fait bâtir avant la révolution (2), il communiquait à celui de monseigneur le duc d'Orléans (qu'elle a habité depuis) par une serre chaude qui avait été condamnée. Lors de l'arrivée du roi d'Étrurie, il demanda de faire ouvrir cette communication, afin de pouvoir venir à toute heure chez madame de Montesson sans être entouré d'une foule qui l'importunait; elle y consentit, et il profita amplement de la facilité du voisinage.

(1) Occupé alors par l'ambassade d'Espagne.

(2) Il a depuis été le théâtre du plus affreux désastre. Lors du mariage de Marie-Louise, le prince de Schwartzemberg y donna une fête; le feu prit à la salle de danse bâtie dans le jardin; plusieurs personnes furent victimes de leur sublime dévouement, et périrent dans cet incendie; entre autres, les princesses de Schwartzemberg et de la Leyen. Toutes deux se précipitèrent dans les flammes pour sauver leurs filles. Ces deux jeunes personnes étaient échappées à cet horrible danger; elles eurent à pleurer la mort de leurs mères, dont les vertus égalaient la tendresse. Mademoiselle de la Leyen a depuis épousé M. de Tascher, parent de Joséphine. Je l'ai vue peu de mois après le malheur dont je parle; elle était à Genève, portait encore le deuil, et dansait!...

La reine n'était pas un jour sans amener son fils à *sa voisine* (c'est ainsi qu'elle appelait madame de Montesson). Cet enfant ressemblait d'une manière frappante à sa mère, aussi n'était-il point joli. Je n'ai rien vu de moins gracieux que cette princesse; elle était petite, brune, laide, et avait dans ses manières une brusquerie commune tout-à-fait déplaisante. Dès sept heures du matin, elle s'habillait pour toute la journée; et rien n'était plus singulier que de la voir se promener dans le jardin, en robe lamée, un diadème de diamans sur la tête, et son enfant dans les bras. Elle lui servait de *berceuse :* ce qui, comme on peut le croire, dérangeait un peu la fraîcheur de sa toilette, car le prince royal était un maillot, soumis à tous les *désagrémens* de son âge. La reine prétendait *que le soleil réparait tout*, et telle chose qui pût arriver ne changeait rien à sa parure. Elle était du reste très-bonne personne, dans toute l'acception du mot. Simple, sans morgue, adorant ses devoirs et les remplissant tous.

Le roi était mieux que sa femme; il avait moins d'esprit, et un air embarrassé qui s'expliquait par la fausseté de la position où il se trouvait (1). Il ne

(1) Ce que dit de lui M. le duc de Rovigo est fort

parlait de Bonaparte qu'avec un extrême enthousiasme ; et cependant on voyait qu'il regrettait d'être obligé de rendre justice à celui qui lui donnait un trône. La reconnaissance le forçait à rompre le silence, que lui imposaient d'anciens souvenirs.

Bonaparte se servit de lui pour prouver le commencement d'un pouvoir qu'il prévoyait devoir être bientôt sans bornes. Ils furent tous deux au Théâtre-Français voir la tragédie d'Œdipe. Le public saisit avec transport l'allusion qu'offrait ce vers :

J'ai fait des souverains et n'ai pas voulu l'être.

Les applaudissemens unanimes et prolongés

exagéré. Je l'ai vu souvent, mais j'avoue que jamais je ne l'ai trouvé *jouant à la cachette* ou *au cheval fondu*. Napoléon, qui ménageait encore alors les royaumes conquis, n'eût pas envoyé un homme si entièrement dépourvu de moyens pour gouverner une partie de l'Italie. Il ne voulait pas sans doute, dans *cette espèce de préfet*, des talens qui pussent résister à ses volontés; mais il n'aurait pas, à cette époque, bravé toutes les convenances en plaçant un imbécile sur le trône. Le roi d'Étrurie était fort ordinaire; mais voilà tout ce que la justice devait faire dire. Son plus grand *défaut*, aux yeux de beaucoup de gens, était de s'appeler *Bourbon*,

firent retentir la salle à plusieurs reprises. Cette tragédie était destinée à fournir des applications flatteuses pour Napoléon. Tout le monde sait que plus tard l'empereur Alexandre lui fit celle-ci à Erfurt :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des Dieux,

et qu'*un parterre* de princes et de rois s'empressa de l'approuver par des témoignages bruyans d'admiration.

Bonaparte envoya au roi d'Étrurie de magnifiques présens : des tapis d'Aubusson et de la Savonnerie; un vase de Sèvres, qu'il fallait monter sur place; il coûtait trois cent mille francs. Douze ouvriers travaillèrent à le poser dans le grand salon du roi. Lorsqu'ils eurent fini, un chambellan demanda à S. M. ce qu'elle comptait leur donner. — Comment? mais rien; C'est un présent que me fait le premier consul. — Sans doute, Sire; mais il est d'usage de récompenser ceux qui l'apportent. — Alors *j'achète* au lieu de *recevoir*. Enfin puisque c'est la mode en France, il faut s'y conformer; d'ailleurs un roi doit encourager les arts. Qu'on leur donne à chacun *un gros écu*. C'était donc

trois louis qu'il offrait; les ouvriers les refusèrent.

Madame de Montesson donna un bal (1) à

(1) Je viens de lire dans les *Mémoires* du duc de Rovigo un article sur cette fête, si offensant pour la mémoire de madame de Montesson, que je ne puis me dispenser d'en relever toute l'inexactitude.

« M. de Rovigo prétend que madame de Montesson » commit une inconvenance qui faillit avoir des suites » fâcheuses pour elle, en invitant à ce bal toute la famille du consul, et les personnes qui y étaient attachées; que tout le monde se rendit à cette invitation » *sans prévenir Bonaparte*, et que le lendemain ils furent » tous *vertement* grondés d'y avoir été. » Il ajoute :

« Qu'il fallait avoir accepté la révolution dans toutes ses » conséquences, pour concevoir la pensée de réunir ce » que la capitale renfermait d'émigrés rentrés, d'hommes » qui s'étaient élevés, par leurs actions, chez une *maîtresse du duc d'Orléans.* »

M. de Rovigo ne sait sans doute pas que le roi permit le mariage de son cousin; que madame de Montesson fut reçue par lui comme *cousine*, pendant sa détention aux Tuileries, qu'elle était obligée de signer tous ses actes *veuve Orléans*, sous peine de les voir nuls; que Napoléon, convaincu de la réalité du mariage, lui rendit cent soixante mille francs comme *douaire;* qu'elle passait sa vie aux Tuileries, où elle était comblée de marques d'estime; et qu'enfin, lorsque Joséphine fut impératrice, elle vint *très-souvent* avec ses dames chez

LL. MM. ; elle en fit, comme à son ordinaire, les honneurs avec une grâce parfaite, et dut convaincre les illustres voyageurs que notre

madame de Montesson, et ne souffrit jamais que celle-ci lui offrît sa place. Les princesses de la famille impériale *venaient toutes* à Romainville, et un page de l'*empereur*, dans les derniers temps de la maladie de madame de Montesson, était régulièrement envoyé pour savoir de ses nouvelles. Si M. de Rovigo eût été instruit de ces particularités, il eût, je n'en doute pas, rayé de son manuscrit un article dicté peut-être par quelque petite rancune particulière. Madame de Montesson ne l'aimait pas; et je ne me souviens pas de l'avoir jamais vu chez elle. Vrais ou faux, des bruits qui circulaient alors, l'empêchèrent de recevoir M. de Rovigo.

Il est difficile de croire qu'un homme dévoué comme M. le duc de Rovigo aux moindres volontés de Napoléon, eût osé venir à une fête donnée *à un Bourbon*, sans avoir d'abord consulté celui pour lequel il eût, disait-il, sacrifié même ses enfans. Il est encore moins vraisemblable d'imaginer que s'il avait *par hasard* manqué de circonspection dans cette occasion, la famille du consul eût agi avec autant de légèreté. Tous les détails que j'ai donnés sur la réception de madame de Montesson aux Tuileries, sont *parfaitement vrais*, j'en appèle à tous ceux qui ont été admis dans son intimité. Elle fut trop bonne pour que mille voix ne s'élèvent à l'instant pour défendre son souvenir d'une ridicule et injuste calomnie, que devait lui éviter un homme qui la connaissait trop peu pour

révolution n'avait pas banni de la société la gaîté et la politesse la plus exquise.

M. de Talleyrand leur offrit aussi une fête au château de Neuilly, qui lui appartenait alors. Le parc était éclairé par reflets; ce qui faisait ressortir la façade du palais royal de Parme, que devait habiter LL. MM., simulée par une illumination brillante. Un concert où figuraient nos premiers artistes précéda le bal, qui fut ouvert par le roi et madame Leclerc, devenue princesse Borghèse. Le souper fut servi de la manière la plus élégante dans une énorme salle à manger; les tables étaient dressées autour de grands orangers dont les dômes fleuris formaient les surtouts. Des glaces ayant la forme de fruits étaient suspendues dans de jolies corbeilles. On ne pouvait rien voir de plus charmant.
Ces nobles étrangers durent emporter de la France l'idée la plus favorable; ils y avaient été accueillis avec une aménité qu'ils n'ont pas trouvée en Italie.

porter un jugement qui pourrait avoir beaucoup de poids si on ne s'empressait d'opposer la vérité à l'erreur.

Mademoiselle Marquise fut la *maîtresse* de monseigneur le duc d'Orléans, madame de Montesson fut *sa femme*.

Le prince d'Orange, aujourd'hui roi des Pays-Bas, fut aussi au nombre des voyageurs illustres auxquels madame de Montesson fut chargée de faire les honneurs de Paris. Ses vertus, son esprit, ses manières pleines de noblesse, ses malheurs, lui assuraient la réception la plus agréable chez une femme juste appréciatrice de tout ce qui était distingué. Il se plut chez elle, y vint souvent, et y parut chaque fois plus aimable. Sa figure était belle et pleine d'expression, sa conversation animée; il n'eut jamais dans le maintien rien de bas et de servile. Bonaparte le combla d'attentions, et témoigna hautement l'estime qu'il avait pour son caractère. Depuis son avènement au trône, il a justifié tout ce que promettait sa jeunesse.

CHAPITRE VI.

M. Chaptal ministre de l'intérieur. — Madame Lebrun. — Mademoiselle Duchesnois présentée à madame Bonaparte. — Ses premiers débuts. — Lutte entre mademoiselle Georges et mademoiselle Duchesnois. — Réputation singulière. — Bons mots de M. de Laval. — Madame Récamier. — MM. de Forbin, Humboldt. — Benjamin-Constant, Châteaubriand, Mathieu de Montmorency. — Portrait de Mme. Récamier. — M. de Talleyrand et madame Grandt. — M. Denon. — M. de Cobentzel jouant avec madame Bonaparte. — Madame de Staël. — Lésinerie ridicule d'un ambassadeur.

M. Chaptal, ministre de l'intérieur, se refusait alors à accorder un ordre de début à mademoiselle Duchesnois, persuadé qu'elle était trop laide pour réussir. Madame Lebrun, toujours obligeante, et protégeant les arts, dont elle en cultive un d'une manière si brillante, pria madame de Montesson de donner une soirée pour mademoiselle Duchesnois.

Elle lui fit promettre d'obtenir que madame

Bonaparte y vînt, ainsi que M. Chaptal : madame de Montesson y consentit, et réunit environ deux cents personnes.

Mademoiselle Duchesnois, à cette époque, beaucoup plus male qu'aujourd'hui, était d'une affreuse maigreur ; sa toilette, plus que simple, fut arrangée tant bien que mal par madame Lebrun, qui s'entend si parfaitement à ce qui sied aux femmes. Après ces préparatifs, faits à la hâte, Mademoiselle Duchesnois récita le rôle de *Phèdre* et une partie de celui de *Roxane*, d'une manière si admirable, que le ministre, oubliant, comme tout le monde, les traits peu agréables de cette jeune personne, lui donna immédiatement son ordre de début. Madame Bonaparte se chargea du costume, Madame de Montesson lui en donna deux autres forts beaux aussi, et il fut décidé qu'il faudrait la faire jouer d'abord à Versailles, afin de l'habituer aux planches.

Presque toute la société s'y rendit, et fut témoin du commencement des succès, qui entraînèrent plus tard des disputes et des arrestations. Il fallait un grand talent pour l'emporter sur la beauté incomparable de Mademoiselle Georges, et mademoiselle Duchesnois voyait dans son parti la presque totalité des jeunes étu-

dians des écoles de médecine et de droit. On savait la protection spéciale que lui accordait l'épouse du premier consul, et je suis convaincue qu'elle influait sur toutes ces jeunes têtes, si disposées à approuver tout ce qui plaisait à la compagne de celui qui ne comptait que des victoires.

Le premier consul, afin de faire prospérer nos manufactures, ordonna que les dames reçues aux Tuileries ne portassent plus de tissus étrangers. Madame Bonaparte avait une immense quantité d'étoffes des Indes, brodées d'or et d'argent; elle les fit donner à sa protégée, qui eut ainsi, sur-le-champ, une garde-robe fort belle. Elle lui fit aussi présent d'une magnifique parure en topazes, qui lui avait été donnée par M. de Souza, ministre de Portugal (1); enfin elle soutint la débutante contre toutes les cabales, et la fit engager, malgré les intrigues de tous genres, dans l'emploi des reines, qu'on voulait lui faire quitter. Si Mademoiselle Duchesnois eût tenu ce qu'elle promettait alors, c'eût été à Joséphine

(1) Il avait épousé madame de Flahault, auteur des charmans romans d'*Adèle de Sénanges*, *Eugène de Rothsin*, etc. Elle joint à l'esprit le plus aimable toute la bonté qui sait faire pardonner une supériorité non contestée.

que l'on aurait dû une nouvelle Clairon, digne émule de notre Talma !

Il y a dans le monde une foule de gens auxquels on fait des réputations que rien ne justifie ; de ce nombre est celle de bêtise, accordée si généralement à M. le duc de Laval. On citait de lui plusieurs mots pour appuyer cette prétendue ineptie. C'était à lui que l'on prêtait d'avoir dit, qu'il avait reçu une lettre *anonyme*, signée de tous les officiers de son régiment ; d'avoir fait placer des canapés aux *quatre coins* de son salon octogone, et mille autres choses de ce genre.

Madame de Montesson, bien capable assurément de juger l'esprit de ce qui l'entourait, niait que M. de Laval en fût dépourvu. Elle répétait avec plaisir plusieurs mots de lui, qui démentaient l'opinion qu'on voulait en donner.

Il venait tous les jours chez elle ; il la prévint que le lendemain elle ne le verrait pas. Elle fut donc fort étonnée de le voir entrer comme à l'ordinaire. — Vous m'aviez dit que vous ne viendriez pas. — Mon Dieu, j'avais en effet mille choses à faire, et je ne comptais pas vous voir ; mais que voulez-vous, mes chevaux me

conduisent ici comme ceux d'une dévote la mènent à l'église.

Il était riche, et souvent on lui empruntait de l'argent, qu'il refusait toujours, en disant qu'il s'était fait le principe de n'en jamais prêter, parce que ce qui pouvait arriver *de plus heureux, était qu'on le lui rendît*. Il est impossible, ce me semble, de mieux prouver un égoïsme complet; mais ce raisonnement n'est pas celui d'un sot.

En arrivant en Angleterre, à l'époque de son émigration, il fit plusieurs visites à des grands seigneurs, chez lesquels il avait été bien reçu avant la révolution. Presque tous lui rendirent cette politesse; quelques-uns s'en dispensèrent; de ce nombre était le duc de D..., qui ne prit même pas la peine de se faire écrire chez un homme qu'il supposait pauvre.

Quelque temps après, ils se trouvèrent ensemble chez milord Schoulmondley. M. de Laval reçut du maître de la maison l'invitation de faire une partie de wist avec le duc de D... celui-ci dit que très-probablement monsieur de Laval refuserait, quand il saurait que l'on jouait fort cher.— Je vous demande pardon, monsieur le duc, je joue depuis une guinée jusqu'à cent la fiche;

c'est pourquoi je suis surpris que vous ne m'ayez pas rendu ma visite.

Il avait en effet emporté de France une somme qui lui permettait de se livrer à la passion qu'il avait pour le jeu. Au reste, elle était pour lui une espèce de spéculation, ne jouant jamais les jeux de hasard ; il avait pour les autres une supériorité reconnue. L'amour-propre faisait désirer comme une faveur de faire sa partie, et il avouait qu'à la fin de l'année il gagnait une somme très-forte, qui le mettait à même de tenir à Londres le rang qui lui convenait. Parmi les émigrés qui cherchaient des moyens d'existence, il était le seul qui eût choisi celui-là, et pour l'exécuter, il fallait à coup sûr une tête bien organisée. Voici encore un autre exemple des faux jugemens portés dans la société.

On a beaucoup parlé de la beauté de madame Récamier, de ses magnifiques fêtes dans le temps de sa grande fortune ; du costume si simple qu'elle avait adopté ; et on affecte de lui supposer peu d'esprit, afin sans doute, de trouver une imperfection, dans une des personnes les plus parfaites de son sexe ; car on ne peut calomnier sa conduite qui est irréprochable. C'est encore une révoltante injus-

tice : madame Récamier est aussi spirituelle qu'elle est instruite et jolie ; mais une horreur invincible pour tout ce qui peut ressembler à la méchanceté, lui fait dédaigner ce genre d'esprit, qui permet de tout sacrifier à un bon mot. Elle cause à merveille, sans chercher à briller ; elle parle à voix basse à ceux qui lui plaisent, et qu'elle attire près d'elle. La preuve qu'elle n'est pas uniquement occupée de sa charmante figure, c'est qu'elle a été intimement liée avec les deux femmes les plus célèbres de notre époque, mesdames de Genlis et de Staël. MM. de Forbin, Humboldt, Benjamin-Constant, Châteaubriant, Mathieu de Montmorency, etc., recherchaient sa société avec un empressement qui prouve combien elle a de charmes ; et tous les gens de lettres désirent son approbation, qu'elle donne toujours avec la timidité qui lui est naturelle.

On n'a point assez loué le courage qu'elle a montré à l'époque de la ruine de son mari. Elle ne regrettait de son immense fortune que la possibilité de faire le bien. Ce ne fut qu'alors que l'on découvrit que cette même femme si adulée, si livrée à une dissipation forcée,

avait fondé une école pour douze jeunes filles orphelines, qui apprenaient à lire, compter, écrire et à travailler, de manière à prendre un état à l'âge de quinze ans. Leur bienfaitrice leur donnait les moyens d'utiliser ce qu'elles savaient, et lorsqu'elles se conduisaient bien, elles recevaient une dot qui leur faisait trouver à former un établissement.

Ceux qui eussent suivi la voiture élégante de madame Récamier, persuadés qu'elle allait faire des emplettes chez Leroi ou au petit Dunkerque, eussent été très-surpris de la voir s'arrêter à la porte de quelque maison bien obscure; et cette belle personne descendre, et porter quelques secours à un vieillard infirme, ou une layette à une pauvre femme effrayée de devenir mère sans avoir de quoi couvrir son malheureux enfant!

J'ai rarement le bonheur de rencontrer madame Récamier, mais quand cela m'arrive, ce n'est jamais sans un profond attendrissement que je regarde ce visage resté si beau et si parfaitement calme. Il serait impossible de supposer un vice à qui possède une telle expression de pureté. La vie tout entière de madame Récamier donnerait le droit de croire au système de Lawater.

On s'étonnait avec raison, dans le temps dont je parle, de l'amour de M. de Talleyrand pour madame Grandt, qui, belle comme un ange, était incapable d'avoir une idée de la supériorité de celui qu'elle avait su charmer. On demanda à M. de Talleyrand comment il pouvait causer avec une personne si nulle. — Cela me repose, répondit-il. Cette seule phrase peint la femme qu'il a épousée depuis (1).

(1) Bonaparte devenu empereur, voulant rendre aux mœurs la régularité que la révolution avait détruite, résolut de faire cesser le scandale de la liaison intime de M. de Talleyrand avec madame Grandt. Il parla de mariage à son ministre, qui refusa d'abord; mais *le maitre* ayant ordonné, il fallut obéir.

La princesse de Talleyrand fut présentée à la cour sous ce titre; mais elle n'y fut reçue *que cette fois*, et n'y parut plus.

Madame la princesse d'Olgorouki fut la voir, couverte des magnifiques pierreries qui lui venaient de la succession du prince Potemkim. — Oh! madame, lui dit madame de Talleyrand, quels admirables diamans, que je vous trouve heureuse d'en posséder de semblables! — Si vous exprimiez le désir d'en avoir de pareils, M. de Talleyrand trouverait sans doute, un grand plaisir à vous les offrir. — Quelle folie, vous croyez donc que j'ai épousé *un pape*.

Je tiens cette anecdote de la princesse d'Olgorouki.

Il lui recommanda un jour de parcourir le voyage en d'Égypte de M. Denon, afin de pouvoir lui en dire quelques mots quand il viendrait dîner. Madame de Talleyrand le promit, et son mari lui envoya l'ouvrage. Le jour du dîner arrive; M. Denon est placé auprès de la maîtresse de maison, qui, pour suivre les instructions qu'elle a reçu, lui exprime le plaisir qu'elle a eu à lire ses belles descriptions. Elle ne peut tarir sur les éloges dus à un esprit si supérieur. « Je n'y trouve qu'une chose, ajouta-t-elle, c'est que ce cher *Vendredi* paraît bien tard. Il est si intéressant que j'aurais voulu le connaître plus tôt. » Que l'on juge de l'embarras et de l'étonnement de M. Denon, qui ne sut que répondre.

La jeune Charlotte (1) avait oublié chez sa

(1) Aujourd'hui madame la baronne Alexandre de Talleyrand, si connue par son beau talent sur le piano. elle était élève de Dusseck, que M. de Talleyrand avait pris chez lui, afin que les leçons fussent plus régulièrement données. Il y était logé, chauffé, nourri, et recevait 6 mille francs d'appointemens. On dit que le prince n'a pas été pour lui aussi bon qu'il aurait pu l'être à l'époque de sa mort.

Il a passé pour constant que mademoiselle Charlotte était fille naturelle de M. de Talleyrand, ce qui est de toute fausseté. Ma mère a connu ses parens en émigra-

protectrice un volume de Robinson : c'était celui qui avait été lu par la princesse, et qui avait excité son enthousiasme.

Je n'entends rien à toutes les belles conceptions de politique, qui ne me paraissent qu'une suite de faussetés; je m'abstiendrai de parler de ce qui est si au-dessus de moi; mais je puis me permettre de citer quelques mots de cet homme si habile, qni sut toujours maîtriser la fortune, et surnager lorsque tout autre eût été entraîné et noyé par le torrent des événemens.

Il ne se dit pas un bon mot dans Paris qui ne lui soit attribué, ce qui prouve qu'il est capable d'en dire beaucoup. Il y en a qui sont tellement historiques, qu'ils sont impossibles à oublier, quel-

tion. Le prince, lié avec madame de..... la sachant mourante, sans fortune aucune, inquiète du sort de sa pauvre petite fille, promit de s'en charger. Il a tenu parole; son éducation a été soignée, brillante, et son mariage avec le cousin de son protecteur a achevé d'acquitter la dette qu'il avait contractée.

La princesse a été pour elle pleine de bons procédés et de soins, dont elle a été, dit-on, fort mal récompensée, puisque madame Alexandre a cessé d'aller chez elle.

ques-uns relatifs à des particuliers sont beaucoup moins connus; on est à concevoir cette facilité surprenante à trouver dans la plus simple circonstance, dans la question la plus ordinaire, l'occasion de déployer cet *esprit argent comptant,* que M. de Talleyrand possède je crois seul à un pareil degré. En voici quelques exemples.

M. A..... de G., si connu par son manque d'esprit, ses prétentions, son inexplicable faveur auprès de quelques femmes, et sa grande fortune, s'approcha de M. de Talleyrand dans un moment où tout le monde était en suspend par la marche incertaine du gouvernement, et lui dit : « Eh bien ! prince, comment vont les affaires? — Mais, comme vous voyez (1).

On vantait devant M. de Talleyrand la beauté de madame la marquise de Luchesini, (ambassadrice de Prusse, grande, forte et noire allemande, qui eut un instant la réputation d'être belle, grâce à une extrême élégance, à son titre, à sa fortune, et à de petites mines, qui séduisent quelquefois). — Nous avons mieux que cela dans la garde des consuls, répondit

(1) Pour sentir le sel de cette réponse, il faut savoir que M. Alex. de G. a les yeux absolument de travers.

froidement M. de Talleyrand. Cette critique fut trouvée si juste, qu'à partir de ce moment, on ne parla plus de la colossale prussienne.

On s'amusait beaucoup de M. de Cobentzel, second ambassadeur de ce nom à Paris (1); sa réputation d'avarice était si bien établie que l'impératrice Joséphine, alors madame Bonaparte, résolut de s'en moquer un peu.

Un jour de réception elle le désigna pour faire sa partie de wisk. Il était en malheur, et perdit plusieurs *robbers* de suite : à chaque coup, *sa partner* lui disait : Je suis désolée, monsieur le comte, de vous voir perdre autant; une autre fois vous serez plus heureux, et mille autres phrases qui lui perçaient l'âme, persuadé qu'il était que la femme du premier consul devait jouer un jeu énorme. Son hu-

(1) Il ne faut pas confondre celui-ci avec son cousin, le comte Louis de Cobentzel, homme aussi aimable que fin politique *. Venu quelque temps auparavant son parent, il a laissé à Paris, des amis qu'il suffit de nommer, pour honorer son caractère, MM. Maret et le comte de Ségur ; ce dernier a parlé de lui avec éloge et justice, dans ses intéressans mémoires.

* M. le duc de Rovigo prétend qu'ils étaient frères ; je crois qu'il se trompe.

meur allait toujours croissant, et malgré son habitude de courtisan, il ne parvenait plus à la cacher. Madame Bonaparte faisait faute sur faute, ce qui triplait le désastre de celui qu'elle avait pris pour associé; et qui s'appliquait au point d'en suer à grosses gouttes. Enfin cette éternelle partie s'achève, et le tremblant ambassadeur demande à voix basse combien il doit : — Rien, monsieur le comte, voilà ce qui vous explique la philosophie avec laquelle j'ai supporté nos revers, répondit madame Bonaparte. A ces mots la figure de M. de Cobentzel changea tout-à-fait d'expression; il fut aisé de voir à quel point il était heureux d'en être quitte pour la peur. Il avait deux cents mille livres de rente!...

Il était tout-à-fait scandalisé du luxe effréné du ministre des relations extérieures, et en voyant toutes les pièces échauffées par des feux énormes, il dit avec humeur, qu'il n'en serait pas ainsi chez lui, parce que cela devait coûter *gros*. — Oh! ce n'est *pas le Pérou*, monsieur le comte, répondit M. de Tailleyrand avec cet air si moqueur qui n'appartient qu'à lui. Un rire fou accueillit cette réponse si éloignée du ton d'élégance ordinaire à celui qui la faisait, et le pauvre ambassadeur dut être convaincu

que sa lésinerie était appréciée comme elle devait l'être.

Madame de Staël, jouant un jour avec plusieurs personnes au jeu si connu du bateau, demanda à M. de Talleyrand laquelle il sauverait d'elle ou de madame Grandt. Cette demande était embarrassante, puisque c'était à cette époque que finissait le long attachement de M. de Talleyrand, pour cette femme célèbre, et que commençait son amour si étrange pour une personne entièrement opposée à l'autre. — Vous avez tant d'esprit, madame, que vous vous tireriez de tous les dangers; ainsi je sauverais madame Grandt. Est-il possible de dire une chose désagréable avec plus de grâce?

M. de Talleyrand prétend que M. le bailli de F.... est l'homme le plus courageux de France, parce qu'il *ose* avaler ce que ses dents broyent; et marcher avec ses jambes, qui sont de vrais fuseaux, qui semblent devoir casser rien qu'en les regardant.

Je n'ai jamais connu personnellement M. de Talleyrand; mais j'ai su, par plusieurs de ses amis, des traits qui honorent son cœur, et qui prouvent que la causticité de son esprit ne l'empêche pas d'être bon et obligeant.

CHAPITRE VII.

Formation de la maison de l'impératrice Joséphine. — Madame de Montmorency. — Impertinence de Madame de Chevreuse. — L'empereur l'exile à Lyon. — MM. de Maillé et Fitz-James. — M. de Comminges camarade de classe de Napoléon. — MM. de C...... — Réponse de l'empereur. — M. le duc de Luynes. — Singulier testament.

Madame de Chevreuse fut nommée dame du palais de l'impératrice. Elle eut le tort d'affecter vis-à-vis d'elle une impertinence fort inconvenante, que des flatteurs lui avaient probablement conseillée en lui persuadant qu'il y aurait du mérite à ne pas se montrer dépendante de *madame Bonaparte*, comme on s'obstinait encore à la nommer dans plusieurs salons du faubourg Saint-Germain.

Une jeune et jolie femme est pardonnable de croire qu'elle peut donner le ton; mais avec de

l'esprit, madame de Chevreuse devait sentir qu'une fois la place acceptée, il faut en remplir les devoirs, sans bassesse, sans flatterie même, mais avec une dignité froide; c'est ce que fit madame la baronne de Montmorency, nommée en même temps, et qui n'était pas plus enthousiasmée du nouvel ordre de choses. Elle fut toujours convenable sans adulation, et j'ai entendu souvent l'impératrice répéter qu'elle était beaucoup plus satisfaite de cette réserve si franche, que de l'empressement des autres femmes, qui, dès qu'elles étaient sorties des Tuileries, se plaignaient d'avoir été *forcées* d'accepter leur place.

L'empereur sut gré à madame de Montmorency de sa manière d'être à la cour. Ayant reçu du sultan une magnifique aigrette en diamans, il la rompit et en donna la moitié à madame de Montmorency comme *un gage d'estime*. Sous tous les règnes ce nom devait être honoré, lorsque tant d'autres se sont souillés par de plates et basses adulations!

L'empereur, comparant la conduite si noble de madame de Montmorency à celle de madame de Chevreuse, prit de l'humeur contre celle-ci, et la traita avec une excessive rigueur en l'exilant à cent lieues de Paris. Elle fut à Lyon, où

sa belle-mère la suivit et lui prodigua les soins les plus touchans. Il fallait, ce me semble, ne pas remarquer les *ricanemens* déplacés, ne pas relever des propos inconvenans; y faire attention leur donnaient trop de poids.

L'impératrice, incapable de désirer jamais une vengeance, et indulgente comme de coutume, sollicita à plusieurs reprises le rappel de madame de Chevreuse, mais elle ne put l'obtenir: l'empereur disant toujours, Je ne veux pas d'impertinente *chez moi* (1). C'était à cette phrase qu'il eût dû borner sa colère; dite dans le palais des rois de France, elle suffisait pour faire sentir combien il avait su s'élever, puisqu'il avait presque tous les ducs et pairs d'autrefois pour *serviteurs* (2).

(1) Madame de Chevreuse arriva un jour aux Tuileries dans une éclatante parure, et couverte de très-beaux diamans. L'empereur en fut frappé, et lui dit: Que de pierreries! sont-elles toutes vraies?—Mon Dieu, sire, je ne m'en suis pas assurée; mais pour venir ici, cela est toujours assez bon.

(2) Il faut en excepter M. de Maillé de Fitz-James et de Crussol, qui ne voulurent jamais rien être sous son gouvernement, et qui vivaient retirés dans leurs terres à moitié détruites. On les menaça vainement de Vincennes; ils jugèrent qu'on n'oserait enfermer qui se rendait estimable; ils restèrent chez eux, et ils eurent raison, puisque leur caractère ne s'est jamais démenti.

Il aimait à s'entourer de l'ancienne noblesse, et recherchait même avec soin les noms illustres qui ne s'offraient pas à lui. C'est ainsi qu'il fit venir MM. de C..., leur fit différentes questions auxquelles ils répondirent gauchement; il leur offrit du service dans l'armée, imaginant qu'avec le nom qu'ils portaient c'était le moyen qui leur plairait le plus d'être attaché à sa personne. Ils refusèrent et acceptèrent d'être chambellans !... Alors l'empereur se retournant dit avec humeur. On m'a trompé, il est impossible que ces messieurs descendent du brave C.

Il fit aussi venir M. de Comminges, qui avait été avec lui à l'École-Militaire. « Qu'avez-vous fait pendant la révolution? Avez-vous servi? —Non, sire. —Vous avez donc suivi les Bourbons dans leur exil? — Oh! non, sire, je suis resté chez moi à cultiver ma petite terre. — Sottise de plus, monsieur : il fallait, dans ces temps de trouble, payer de sa personne d'une manière ou d'une autre... Que voulez-vous faire maintenant? — Sire, une modeste place dans l'octroi de ma petite ville comblerait.... — C'est bon, monsieur, vous l'aurez, et restez-y. Est-il possible que j'aie été le

camarade d'un pareil homme ! dit l'empereur en le quittant.

Il ne pouvait, en effet, comprendre une telle conduite, lui qui, à l'École-Militaire, était détesté des élèves, parce qu'on le citait toujours comme un modèle d'application. « Chien de Corse, lui disait-on, tu n'es qu'un *sournois* qui veut se faire bien venir des maîtres. — Vous verrez, messieurs, ce qu'un Corse peut faire, répondait-il. » Ces mêmes jeunes gens rendaient justice à ce génie naissant, puisque, pendant les récréations guerrières qu'il inventait, il était le chef, et commandait avec autorité à des enfans, avec autant d'assurance que, depuis, lorsqu'il s'agissait de la destinée des empires ! On murmurait alors, comme on a fait depuis, lorsqu'on était loin de lui ; mais, dès qu'il paraissait, on était soumis et subjugué par ce génie si rare, et par cet air de maître qu'il avait même vis-à-vis des souverains ses alliés.

CHAPITRE VIII.

Conspiration de Georges Cadoudal. — MM. de Polignac et leur tante. — M. de Rivière et Madame de la Force. — Couplets adressés à cette dame. — Charles d'Ozier. — M. de St.-Victor. — Le maréchal Pérignon.

Madame de Montesson fit l'acquisition d'une fort petite maison à Romainville, afin d'échapper à la fatigue journalière qu'elle éprouvait à Paris, et pour faire cultiver des fleurs, qu'elle aimait avec passion; et dont elle avait besoin comme modèles, pour ses charmans tableaux: elle était l'une des meilleures élèves de Vanspandoenck. Peu à peu, voulant s'entourer de quelques amis malheureux, elle fut obligée de faire bâtir.

M. Brongniart, architecte célèbre (1), son

(1) On lui doit le plan de la Bourse. Ce superbe édi-

ami intime, fut chargé des augmentations devenues nécessaires, et de cette habitation de meunier, fit l'un des séjours les plus agréables des environs de Paris (1).

Cette maison fut meublée avec une extrême élégance. La chambre à coucher de madame de Montesson était particulièrement charmante. Une glace sans tain remplissait le panneau de son lit, et permettait de voir une longue serre chaude remplie de fleurs rares. Une salle à

fice fut commencé sous sa direction. Sa mort l'empêcha de le voir terminé.

M. Brongniart était gai, spirituel, ayant le talent de contrefaire à merveille tous les sons de voix; et racontait avec grâce. Le jour que l'on créa les titres *d'archi-chancelier et d'archi-trésorier*, il dit plaisamment, qu'il aimait mieux être *archi-tecte*, parce qu'il était plus difficile d'en former.

M. Brongniart, directeur de la manufacture royale de Sèvres, est son fils.

(1) Elle appartient maintenant à M. le marquis de Livry; il l'a, dit-on, gagnée au comte de Valence, qui en avait hérité. Je ne sais si c'est par le jeu qu'elle a changé de propriétaire, mais il est singulier que le petit neveu de madame de Montesson, comblé de ses bienfaits, ait pu se résoudre à se désaisir d'une habitation créée par elle.

manger d'hiver était pratiquée au milieu ; on y déjeûnait tous les jours. L'odeur délicieuse des plantes, le chant d'une foule d'oiseaux privés, qui se balançaient sur leurs tiges, rendaient ce lieu vraiment enchanteur.

Madame de Montesson s'y plut tellement, qu'elle y passa les derniers hivers de sa vie, ne se réservant qu'un pied à terre à Paris, dans son hôtel qu'elle avait loué. Elle réunissait autour d'elle un cercle habituel dont l'agrément attirait tout ce qu'il y avait d'aimable à Paris, et bientôt Romainville devint le rendez-vous à la mode. On était sûr d'y trouver la maîtresse de maison la plus spirituelle et la plus indulgente, qui, malgré des souffrances fréquentes, était toujours satisfaite quand on avait l'air de se trouver bien chez elle. Ses nièces, madame de Valence, jolie encore; et madame Ducrest, ayant un si beau talent pour le chant ; madame Robaday, dame de compagnie, élève de Steibelt, jouant supérieurement du piano ; mesdemoiselles de Valence, Ducrest; mesdames de Rigaut et Delatour : toutes pleines d'esprit, de bonté ou d'instruction. Que l'on joigne à cela plusieurs hommes remarquables qui y venaient tous les jours, de bons dîners, des fêtes fréquentes

auxquelles s'empressaient d'assister la bonne et charmante madame Récamier, qui, dans tout l'éclat de sa beauté, semblait s'oublier pour faire valoir les autres; madame Regnault de Saint-Jean-d'Angely, dont la figure si régulière rappelait parfaitement Niobé ; madame de Talleyrand, éblouissante de blancheur, et d'une taille si noble; la gracieuse madame de Barral, la belle madame de Bassano, la majestueuse madame Visconti (1), et enfin l'incomparable princesse Pauline Borghèse, et l'on concevra

(1) Agée de plus de cinquante ans, elle conservait des restes d'une extrême beauté, et inspirait au prince de Wagram une passion si violente, qu'il voulait la faire divorcer, afin de l'épouser. L'empereur s'y opposa; et pour lui ravir à jamais l'espérance de voir ses vœux réalisés, arrangea pour ce favori un mariage avec la princesse de Bavière. Peu de semaines après la célébration, M. Visconti mourut. *Quel dommage que ce soit si tard!* s'écria avec désespoir *sa veuve éplorée.*

Madame Visconti avait de l'esprit naturel, mais peu d'instruction. Son accent italien, et des saillies fréquentes rendaient sa conversation amusante.

Une jeune personne de ma connaissance ayant fait un mariage d'inclination, qui l'a rendue fort malheureuse, se trouva avec madame Visconti, qui lui dit : « Je sais ce que c'est que l'amour; mais il ne m'a fait

à merveille que de pareilles réunions fussent préférées à toute autre, et que la foule se portât où les yeux et l'esprit étaient également satisfaits. L'impératrice et la reine Caroline y venaient déjeûner souvent, y passaient des journées, dont les pauvres se ressentaient toujours; car l'impératrice voulait que tout le monde fût heureux, là où elle paraissait.

Les plaisirs de Romainville furent interrompus d'une manière tragique. La conspiration de Georges fut découverte, et l'on apprit par les journaux l'arrestation des accusés, au nombre desquels se trouvait MM. de Polignac. Leur tante, madame de La Tour, supplia madame de Montesson de parler en leur faveur, à celle qui

faire que des *souttises*, des *foulies*, tandis qu'il vous a entraînée à *une bêtise*, ce qui est pis que tout.

Elle exerçait sur le prince de Wagram un empire qui ne cédait qu'à celui de l'empereur. Accablée par lui de magnifiques présens, elle possède un écrin fort considérable. Elle a fait un testament, par lequel elle institue le jeune prince de Wagram son légataire universel, disant *qu'il est naturel que ce qui vient de la flûte retourne au tambour.*

Elle est bonne et obligeante, et généralement aimée. Une paralysie presque complète a entièrement détruit le beau visage que le temps avait respecté.

ne sut jamais refuser son appui à aucun genre de douleur. Sans écouter les avis de son médecin, qui prescrivait un repos absolu, madame de Montesson monte en voiture, se fait conduire à Saint-Cloud, et obtient de Joséphine la promesse que tout sera employé pour sauver MM. de Polignac et de Rivière (1). En effet, lorsque la fatale condamnation fut prononcée, Mad. de Montesson se transporta de nouveau auprès de Mad. Bonaparte, et, grâce à

(1) On a dit dans le monde que leur grâce avait été accordée aux sollicitations de Murat; ayant connu très-bien les personnes que je cite, je puis affirmer la vérité du récit qui suit : Murat conjura en effet son beau-frère d'user de clémence *pour tous les accusés;* il lui dit que cette action lui gagnerait tous les cœurs, mais ne spécifia personne.

Madame de Montesson fut celle qui obtint la grâce qu'elle sollicita avec toute l'ardeur qu'elle mettait à obliger. Madame Bonaparte trouva le consul disposé à l'accorder à MM. de Polignac; le général Savari (duc de Rovigo) l'ayant aussi sollicitée, pour plaire à sa femme, qui était leur alliée.

M. de Rivière reconnaissant au tribunal madame la duchesse de La Force, dans le nombre des dames qui suivaient avec intérêt ce procès à jamais célèbre, lui fit remettre un petit papier sur lequel était tracé le couplet suivant, qu'il venait d'écrire au crayon :

son intervention, obtint la commutation de peine pour ces trois infortunés, destinés à jouer plus tard un rôle si brillant. Elle étendit ses demandes à plusieurs autres, mais ne réussit que pour M. Charles d'Hozier, qui a peut-être toujours ignoré quelle voix s'était élevée en sa faveur.

Il fut impossible de faire changer le sort de M. Coster de Saint-Victor, dont la belle figure intéressait généralement, et dont la mort fut héroïque (1).

Les exécutions si nombreuses qui eurent lieu, rendirent Paris aussi sombre qu'il avait

En prison est on bien ou mal?
On est mal, j'en ai maint exemple,
On est mal au bureau central;
On est encor plus mal au Temple.
A l'Abbaye on n'est pas mieux,
Car d'en sortir chacun s'efforce.
Le prisonnier le plus heureux,
C'est le prisonnier de La Force.

Improviser un couplet lorsqu'on est sous le poids d'une accusation qui entraîne la peine de mort, est un trait bien français!

(1) La tête sous l'affreux instrument de son supplice, il cria encore vive le roi.

Il était neveu de madame Coster, célèbre par sa manière de peindre les tableaux de fleurs.

été gai avant; ce n'était pas à Romainville que l'on pouvait oublier vite la mort de ces serviteurs dévoués à la famille des Bourbons, dont on ne parlait jamais qu'avec la plus vive sensibilité, et le respect le plus profond.

On n'espérait pas sans doute le retour de ces illustres proscrits; mais rien de ce qui pouvait les toucher n'était indifférent; madame de Montesson n'a jama's cessé de s'occuper de madame la duchesse Douairiaire et de mademoiselle d'Orléans, auxquelles l'empereur faisait une rente de 100,000 francs. Lorsque les payemens se faisaient attendre, ils étaient réclamés avec chaleur; et souvent il y était joint plusieurs des choses qui pouvaient être agréables aux princesses; cependant la gloire des armes françaises était chère à la *cousine des Bourbons*. Chaque victoire était célébrée par des illuminations et des aumônes. On se réjouissait des succès si étonnans, de ces braves, dont plusieurs étaient amis de la maison; on voulait le bonheur de la France, qui semblait dépendre de ces batailles si triomphantes, et l'on faisait en même temps des vœux pour le repos de ceux qu'une affreuse révolution avait forcés de s'expatrier. En un mot, on était à Romainville

plus *français* que nulle part, puisqu'on y plaignait le malheur, et que l'on y appréciait la valeur prodigieuse de nos armées.

Le général Pérignon, dont le caractère fut toujours si honorable était un des fidèles de la maison de madame de Montesson, il devait une partie de l'amitié que lui portait cette femme illustre à l'humanité généreuse qu'il exerça à Parme, envers une princesse de la maison de Bourbon.

Retirée dans un couvent, elle y était dans un dénuement si complet, que pour se procurer les choses les plus indispensables, elle avait recours à l'obligeance de quelques religieuses, et particulièrement à celle de la tourière.

Lorsque le général fut nommé gouverneur de Parme, il fut instruit de ces tristes détails, et sans s'inquiéter de ce que pouvait penser son gouvernement, il se rendit au couvent où languissait la princesse, lui ouvrit sa bourse, exigea qu'elle s'acquittât de tout ce qu'on lui avait prêté, promit d'écrire en sa faveur, et lui envoya tout ce qui pouvait rendre sa position supportable.

Au milieu des affaires sans nombre dont il devait s'occuper, il n'oublia pas celle-ci; écrivit au Directoire, fit sentir combien il était loin

de la dignité du gouvernement de laisser une personne si auguste manquer du strict nécessaire ; enfin il plaida sa cause avec tant de chaleur, qu'il obtint une rente de 30,000 francs, qui fut payée jusqu'à la mort de la princesse.

Elle méritait de trouver un tel soutien par la vive reconnaissance qu'elle eut pour le général qu'elle nomma dès-lors *son père*. Elle lui écrivit plusieurs fois lorsqu'il eut quitté Parme, et toujours avec l'affection d'une fille. Jai entendu le maréchal parler avec respect de ses vertus, et du bonheur qu'il avait éprouvé à lui fournir les moyens d'exercer la première de toutes, la bienfaisance.

La conduite du maréchal fut toujours digne de l'estime de ses concitoyens, et lui mérita l'affection de tout ce qui le connut. Servant avant la révolution, comme lieutenant aide-de-camp de M. le comte de Preissac, lieutenant-général des armées du roi, il ne se départit jamais de la modération qui formait la base de son caractère, et qu'il perdait seulement devant l'ennemi. A l'époque du temps de la terreur, il se retira chez lui, à Montech ; aimé de ses voisins, béni des pauvres, il fut d'une voix unanime nommé juge de paix de ce canton, et

plus tard, de l'assemblée législative. Étranger à toutes les factions, membre du comité militaire, il fit tous ses efforts pour arrêter la désorganisation de l'armée; ils furent inutiles: le fatal 10 août eut lieu, et les députés fidèles à leur roi, échappant avec peine à la proscription, retournèrent dans leurs départemens à travers mille dangers.

Rentré dans les rangs des simples citoyens, par sa franchise et sa haine pour l'anarchie, il eût grossi le nombre des victimes de ces temps désastreux, si son courage et l'amour de la gloire (sa passion dominante) ne l'avaient entraîné de nouveau dans la carrière des armes.

Il refusa le commandement de l'armée de l'ouest, se couvrit de gloire à celle d'Espagne, comme lieutenant-colonel de la légion des Pyrénées, devenue la terreur des Espagnols. (Des rangs de cette légion sont sortis trois maréchaux de France: Bessières, Lannes, et Pérignon; un grand nombre de généraux et d'officiers-supérieurs distingués.)

La bravoure et le sang-froid étaient des qualités innées chez le maréchal Pérignon; il n'avait rien de brillant dans l'esprit; mais un sens droit, un jugement sûr, étaient préférables

peut-être pour l'homme destiné à guider souvent les autres dans des momens de crise où tout semble désespéré, et où cependant tout peut dépendre d'un coup-d'œil et d'une résolution vigoureuse et prompte. Il contribua beaucoup à la prise de Montesquiou, l'un des plus beaux faits d'armes qui ait jamais illustré l'armée française. Dans une action décisive, il s'empara du fusil d'un grenadier, et marcha la bayonnette en avant.

Nommé quelque temps après à l'ambassade d'Espagne, il méprisa toutes ces ruses diplomatiques qui ne sont fondées que sur la défiance et l'intrigue ; il leur préféra toujours une politique large, dont la bonne foi était le ressort.

Quelques émigrés trouvèrent en lui un appui et un protecteur (1). On lui observa qu'en les protégeant autant il pourrait déplaire à son gouvernement. « Je ne sais ce que vous appelez des *émigrés*, répondit-il ; je ne connais que des *Français;* à ce titre, ils doivent compter sur moi, je ne trahirai jamais leur confiance.

(1) Entre autres, M. le duc d'Aumont qui lui a constamment témoigné une grande estime et une sincère amitié.

Il fut un des derniers à signer la déchéance de l'empereur. Il avait fait des sermens dont il ne croyait pas que le malheur pût le délier ; ce n'est que lorsqu'il eut reçu la certitude de l'abdication, qu'il s'engagea à servir de nouveau les Bourbons. Dans les cent jours, il refusa de quitter le midi, où il était, pour revenir près de Napoléon, qui le fit rayer de la liste des maréchaux.

Lorsque Louis XVIII revit une seconde fois sa capitale, il en confia le gouvernement au maréchal, en lui disant qu'il le remettait à la *fidélité même*.

M. le duc de Berry, si digne d'apprécier sa noble conduite, le reçut avec une bonté particulière. Parmi plusieurs phrases obligeantes que lui adressa le prince, on cita celle-ci : « *Ce n'est pas vous qu'honore le bâton, monsieur le maréchal, c'est vous qui l'honorez.* »

Il est mort avec peu de fortune, mais avec une réputation sans tache. N'est-ce pas le plus bel héritage qu'il ait pû laisser à ses enfans ?

La plupart de ces détails sont empruntés au discours prononcé à la Chambre des Pairs par son collègue, le général Ricard.

Madame de Montesson, souffrante depuis

son arrestation, devint si malade en 1805, qu'il fallut la ramener à Paris, où on appela près d'elle MM. Corvisard et Hallé, qui d'accord avec M. Couad, son médecin, déclarèrent qu'il n'y avait pas de ressources.

Elle avait été dix-huit mois en prison, en butte à toutes les privations. Par un raffinement de cruauté, naturel dans cet affreux moment, on l'avait mise dans une maison d'arrêt, en face de l'hôtel qui lui appartenait, et, de ses fenêtres, elle voyait son jardin, où ses amis, libres encore, venaient lui faire des visites, au risque de se compromettre, et d'être arrêtés à leur tour. Un geste, un regard, suffisaient alors pour marcher à l'échafaud. Elle reçut de touchans témoignages d'affection de plusieurs personnes qui lui étaient attachées. Sa première femme de chambre quitta quatre enfans, tous malades de la petite-vérole, pour ne pas abandonner la maîtresse qui l'avait élevée et mariée. Elle eut le bonheur de la voir réintégrer dans sa fortune, et en fut depuis traitée comme une amie. Madame Naudet dînait toujours avec elle, quand elle n'avait que ses habitués : un tel dévoûment méritait une affection sincère, elle fut accordée à cette excellente

femme, dont tous les enfans ont une réputation parfaite et des talens remarquables.

Le 5 février 1806, madame de Montesson succomba, sans que sa patience eût été altérée par une seule plainte (1). Elle fut soignée avec une tendresse sans bornes par mesdames de Valence et Ducrest, ses nièces; la première passait presque toutes les nuits près de son lit.

M. et madame de Valence furent héritiers de tout ce que laissait madame de Montesson, qui ne légua que vingt mille francs, *une fois payés*, à M. Ducrest et à madame de Genlis. On prévoyait ces dispositions depuis long-temps; ainsi la conduite de madame de Genlis envers sa tante,

(1) L'empereur voulut que madame de Montesson reçût les honneurs que l'on rend à une princesse. Elle fut exposée huit jours à Saint-Roch dans une chapelle ardente, ce qui était dans ce temps absolument inusité. Comme on descendait son cerceuil pour le poser sur le corbillard qui devait transporter le corps à Sainte-Assise, où elle avait voulu être inhumée près de son époux, on rencontra, sur les marches, le convoi de mademoiselle *Marquise*, ancienne maîtresse de monseigneur, dont il avait eu MM. les abbés de Saint-Farre, Saint-Albin et madame de Brossard. Singulier hasard! c'est ainsi que la mort réunit ce qui paraissait ne pouvoir jamais se rencontrer.

n'en fut que plus louable, puisque ses soins étaient tout-à-fait désintéressés.

Ces deux femmes si supérieures ne s'aimèrent pas; cependant madame de Genlis ne manqua jamais aux égards dus à sa tante; elle fit pour elle un conte charmant (*les Réunions de Famille*), allait la voir aussi souvent que ses occupations pouvaient le lui permettre, et lui prodigua pendant toute sa maladie les attentions les plus soutenues. La célébrité si juste de madame de Genlis blessait peut-être la vanité de madame de Montesson; elle n'eut pas pour cette nièce, si digne d'elle, les sentimens qu'elle méritait. De petites rivalités d'amour-propre n'auraient pas dû désunir deux personnes si distinguées, faites pour s'entendre et s'aimer. L'orgueil, blessé par une supériorité marquée, attira à madame de Genlis plus que de l'indifférence de la part de sa tante; les torts ne furent que d'un côté; et la mort doit les avoir fait pardonner. La manière dont madame de Genlis s'acquitta toujours de ses devoirs envers madame de Montesson, prouve à quel point elle sait pardonner.

La mort de madame de Montesson fut vivement sentie par toute la société, dont sa maison était le plus brillant rendez-vous. La duchesse

de Luynes, à cette époque, était la seule qui reçût autant de monde; mais comme on jouait beaucoup chez elle, il y avait peu de conversation; (1) et son salon eut été tout-à-fait triste sans l'agrément qu'y répandait madame de Chevreuse qui y attirait quelques femmes occupées d'une manière plus agréable et moins dangereuse en écoutant cette aimable personne, que celles rangées pendant toute une soirée autour d'une table de rouge et noire (2).

M. de Luynes, d'une énorme grosseur, ne pouvait se remuer; les enfans auraient réellement pu le prendre pour un de ces ogres dont on leur fait si grand'peur. La table du jeu, devant laquelle il passait toutes ses soirées, avait une échancrure, afin qu'il pût s'en approcher : il était vraiment monstrueux. Je connais une jeune personne, qui, lui étant présentée un jour de bal, fut si effrayée de son inconcevable grosseur, qu'elle se sauva dans l'antichambre.

(1) La ferme des jeux envoyait des banquiers chez la duchesse de Luynes; ainsi on pouvait se ruiner en fort bonne compagnie, absolument aussi vite et aussi bien que dans un tripot du Palais-Royal.

(2) Madame la comtesse de La Ferté, belle-mère de M. le duc de Rivière, et madame la marquise de Gaville, donnaient aussi à jouer chez elles.

A sa mort, on ouvrit son testament; et par une singulière distraction, il l'avait, *post-daté*, le jour de son décès. Il y avait encore un an à courir jusqu'à celui où ses volontés étaient dictées. Cette distraction rendait nulles toutes ses dispositions; madame Mathieu de Montmorency, respectant la volonté de son père, voulait que les choses restassent comme elles étaient indiquées; son mari, toujours si digne du nom qu'il illustrait encore, insista aussi auprès de son beau frère, pour que rien ne fût changé; M. de Chevreuse, très-avantagé par ce testament, voulait l'annuller; mais enfin il fut vaincu par les pressantes sollicitations de sa respectable sœur; cet hommage si rare de piété filiale est trop honorable dans un siècle où l'argent a fait commettre tant de bassesses, pour ne pas être consigné dans des souvenirs contemporains. Il est doux d'avoir à ajouter aux titres d'estime d'un homme enlevé d'une manière si imprévue aux malheureux qu'il savait consoler : à une famille, dont il était la gloire et l'amour, et à de nombreux amis, qu'il ne refusa jamais d'obliger !

CHAPITRE IX.

Éloignement de Madame de Montesson pour M. Ducrest. — M. le duc de Chartres. Ses embarras financiers. — Création du Palais-Royal comme palais marchand. — Fortune inespérée. — M. Séguin, trésorier-généra'. — Retraite de M. le marquis Ducrest.

L'inimitié de madame de Montesson pour son neveu, M. le marquis Ducrest, était fondée sur un motif qui fait trop d'honneur à celui-ci pour n'être pas rapporté. Le voici ; mais il faut prendre les choses de plus haut.

Lorsque M. le duc de Chartres épousa mademoiselle de Penthièvre, son contrat de mariage lui assurait huit cent mille livres de rente, et en outre la jouissance du Palais-Royal pour habitation. Cette fortune n'était à la vérité susceptible d'aucun accroissement pendant la vie du père et du beau-père du prince, parce

qu'elle se composait d'une rente viagère de quatre cent mille francs, et de plusieurs terres affermées à longs baux. Mais étant libre de toutes charges, on devait la regarder comme suffisante alors, en en faisant un sage emploi, pour soutenir convenablement l'éclat du rang d'un prince du sang. Elle ne le fut pas néanmoins.

A peine M. le duc de Chartres fut-il marié, qu'il outrepassa son revenu au point d'avoir recours à la ruineuse ressource des emprunts. Les deux immenses successions qu'il était appelé à recueillir, lui procurèrent immédiatement un très-grand crédit, dont il usa sans ménagement. Il adopta le funeste système des emprunts viagers, en dépensant les capitaux à mesure qu'il les recevait; et réunissant les arrérages à sa dépense annuelle, il se mettait ainsi chaque année dans la nécessité d'augmenter progressivement la masse de ses emprunts. S'il y eût mûrement réfléchi, il eût prévu les funestes résultats que doivent produire de semblables opérations, et il les aurait au moins limitées.

Ces résultats eurent lieu en effet, à l'expiration d'un petit nombre d'années. Le sieur Séguin, son trésorier, lui déclara, en 1780, que

le montant des rentes viagères qu'il avait constituées depuis l'époque de son mariage, s'élevait à la somme de *huit cent mille francs*, précisément égale à son revenu; que son crédit se trouvant entièrement ruiné par l'abus qu'il en avait fait, il ne se présentait plus de prêteurs; que, cependant, l'espérance d'en trouver l'avait déterminé, lui, Séguin, à faire des avances de ses propres fonds; qu'il les avait continuées aussi long-temps qu'il l'avait pu, mais que le montant de ses avances s'élevant à la somme de *onze cent mille francs*, il lui était impossible d'en faire de nouvelles, qu'il se trouvait forcé de faire connaître à monseigneur sa cruelle position, de lui annoncer qu'il était obligé de suspendre entièrement son service, et de réclamer le remboursement de ce qui lui était dû.

On imagine aisément combien M. le duc de Chartres dut être atterré par une déclaration si inattendue. Léger, aimant le faste, généreux jusqu'à la prodigalité, il n'avait jamais calculé; il n'était plus temps, maintenant qu'il connaissait la vérité. Il s'empressa de consulter tous les gens d'affaires de Paris les plus habiles : il n'y en eut pas un seul qui pût lui trouver la moindre ressource. Il était donc dans la plus affreuse posi-

tion où un prince puisse se trouver, celle de déclarer.... le respect me retient; mais il n'est personne qui ne prononce le mot qui était prêt de m'échapper.

Madame de Genlis, alors gouvernante des enfans du prince, lui conseilla de consulter M. Ducrest. Habitué à rendre justice au dévouement sans bornes de la femme qui s'était retirée du monde, jeune, riche et jolie, pour élever ses enfans, il n'hésita pas à suivre son avis. Il comptait d'ailleurs sur le désintéressement du frère de celle qui, *sans aucun appointement*, remplissait si scrupuleusement la charge du monde la plus fatigante, quand on veut s'en acquitter comme elle.

M. Ducrest justifia cette honorable confiance, en lui trouvant une ressource vraiment extraordinaire, que, lui seul, peut-être, pouvait obtenir. Il fut trouver madame de Montesson, au Rincy, où elle était avec monseigneur le duc d'Orléans, son époux, lui raconta la terrible situation du duc de Chartres, lui dit combien il serait glorieux d'aider à l'en tirer; que son rôle serait d'autant plus noble en cette occasion, qu'on n'ignorait pas qu'elle ne fût instruite de l'éloignement que lui portait son

beau-fils; enfin, il obtint qu'elle demandât à M. le duc d'Orléans de donner le Palais-Royal à son fils.

Après beaucoup de difficultés, il y consentit; M. Ducrest avait eu la précaution d'amener dans sa voiture M. Rouen, notaire du prince, qui avait dressé l'acte d'avance. Aussitôt le consentement donné il fut signé.

Muni de ce papier important, M. le marquis Ducrest revint à Paris, trouva des capitalistes qui avancèrent les fonds nécessaires pour bâtir le Palais-Royal. Il s'enferma plusieurs semaines de suite avec M. Louis, architecte, pour faire les plans et les devis, qui ne furent outrepassés que de cent mille écus (1). Avant que les constructions ne fussent finies, il y avait pour *douze cent mille francs de location*. M. Ducrest voulait faire achever le quatrième côté; mais le prince, satisfait d'avoir trouvé un moyen de sortir d'embarras, ne voulut pas y consentir, en disant qu'il s'en occuperait plus tard. M. Ducrest, pour faire voir quel était son plan général, fit commencer ce qu'il avait tant désiré

(1) Les dépenses s'élevèrent à trois millions cinq cent mille francs.

achever, et ce que l'on fait en ce moment d'après les mêmes plans.

Le prince voulut récompenser M. Ducrest d'avoir réussi si promptement, à lui faire avoir cinq millions dont il avait besoin, tant pour faire face à la dépense des constructions, que pour se mettre en mesure, par une réserve de quinze cent mille francs, d'attendre que l'entreprise devînt productive; d'avoir su déterminer monseigneur le duc d'Orléans à lui faire la cession pleine et entière du Palais-Royal; d'avoir obtenu des lettres-patentes pour autoriser l'aliénation d'un terrain qui, en vertu des lois alors existantes, était inaliénable; de les avoir fait enregistrer au parlement, malgré les oppositions des propriétaires des bâtimens de l'ancienne enceinte, etc., etc. M. Ducrest refusa toutes les brillantes propositions qui lui furent faites par le prince reconnaissant. Pendant cinq ans, il fit avec un zèle soutenu tout ce qu'un homme d'affaires dévoué eût pu faire, et il le fit sans *aucun avantage* personnel que celui de prouver son attachement à la famille des Bourbons, et de plaire à sa sœur qu'il chérissait.

L'opération si avantageuse du Palais-Royal

lui suscita de nombreux ennemis, qui l'ont persécuté long-temps par ces intrigues ténébreuses dont un homme franc et loyal est si facilement la victime; et par des calomnies atroces qu'il a constamment méprisées, mais auxquelles il a dû une partie des malheurs qui l'ont accablé pendant la longue durée de son émigration, et même après sa rentrée en France.

Lorsque M. le duc d'Orléans mourut et que son fils fut héritier de son père, il nomma M. Ducrest son chancelier, le 24 novembre 1785. Par cette nomination, il acquitta une dette sacrée.

Servir son souverain est un devoir: ainsi on est fondé sans doute à solliciter une récompense; mais on n'y serait pas moins obligé, quand bien même on aurait la certitude de n'être pas récompensé, du service rendu. Il n'en est pas de même des rapports qui existent entre un particulier et un prince du sang. L'un ne doit à l'autre que des hommages respectueux, dont la loi de l'état et l'usage prescrivent les formules, et du reste, toute espèce de dévoûment est entièrement volontaire. Ce serait donc non-seulement une injustice du

prince de ne pas accorder une récompense, mais même de ne pas la proportionner à l'étendue du service. Feu monseigneur le duc d'Orléans prouva qu'il était persuadé de cette vérité, par la manière dont il se conduisit avec M. Ducrest, lorsqu'il reçut, en 1787, sa démission de sa charge de chancelier. N'ayant à rendre compte qu'au prince dont il possédait avec raison toute la confiance; recevant un traitement de cent mille francs; jouissant d'un magnifique hôtel; cette place était, sans contredit, une des plus belles que l'on pût avoir. M. Ducrest ne voulut pas la conserver, lorsqu'il vit le prince s'entourer de conseillers perfides qui devaient nécessairement l'entraîner à sa perte, puisqu'ils savaient profiter d'un mécontentement justifié peut-être par une grande injustice. L'esprit supérieur de MM. de Laclos et Syeys devait tout faire craindre, lorsqu'ils maîtrisaient un prince dont la faiblesse fut sans doute le plus grand défaut. Dès qu'il ne renonçait point à cette dangereuse intimité, il était du devoir d'un ministre fidèle de quitter une place qui le mettait dans l'obligation de prendre une partie de la responsabilité des fautes de son maître. Celui-ci fit plus qu'on ne pouvait

espérer de sa munificence, il récompensa en souverain(1).

Lorsque M. Ducrest fut nommé chancelier, madame de Montesson le pria de faire constituer la pension qui lui était assurée sur la maison d'Orléans avec le titre de *douaire*. Son neveu lui observa, qu'il lui était impossible de reconnaître ainsi pour le prince un mariage que le roi avait permis, mais non *reconnu* (2); qu'elle toucherait exactement la même somme, mais toujours comme *pension*. N'êtes-vous donc pas honoré, mon neveu, d'être celui de feu monseigneur?—C'est précisément pour me rendre digne de ce titre, ma chère tante, que je remplirai scrupuleusement tous les devoirs imposés par la charge qui m'a été confiée par son fils. J'espère que vous ne doutez pas du regret que j'éprouve; il est dicté par l'honneur: et, essayer de me

(1) Par une pension de vingt mille francs, la moitié reversible sur la tête de M. César Ducrest, Son fils. Depuis la restauration, le prince actuel l'a réduite à six avec reversion de deux sur la tête de madame Ducrest et de sa fille; les arrérages ont été réduits à soixante-dix mille francs, au lieu de trois cent vingt-cinq.

(2) Il ne le fit, comme je l'ai déjà dit, que beaucoup plus tard.

faire changer d'avis, serait me fermer votre porte ; car je ne voudrais plus m'exposer à une si pénible discussion. » Voilà le motif de l'inimitié de madame de Montesson contre la famille qu'elle a déshéritée. Elle pensa toujours que madame de Genlis avait été d'accord avec son frère pour ce refus, ce qui n'était pas. La délicatesse seule l'avait commandé à celui qui, en mourant, a été regretté de tous les partis. Les opinion se taisent toujours en France, lorsqu'il s'agit de rendre justice à de grands services ou à une conduite honorable.

CHAPITRE X.

Voyage en Suisse. — Notre arrivée à Genève. — Accueil aimable du préfet, M. de Barante. — Mœurs et habitudes genevoises. — La société des dimanches. — Madame de Staël exilée. — Le comte de St.-Priest et ses trois filles. — M. le Hoc, ancien ambassadeur à Genève, ami du duc de Bassano.

La santé de mon père devenue très-mauvaise, par suite de longs et nombreux chagrins, les médecins jugèrent qu'il lui fallait la distraction des voyages, et lui proposèrent d'aller en Suisse. Il choisit la ville de Genève, dont le climat était tempéré; et qui, du moins, étant devenue France, lui permettait de ne plus s'éloigner de sa patrie. Un exil rigoureux lui avait fait sentir davantage encore le bonheur de ne pas quitter son pays.

Nous fûmes accueillis avec la plus grande bienveillance par le préfet, M. de Barante,

homme fort instruit, sans la moindre prétention, aimable, bon, et ayant trouvé le moyen de se faire adorer, dans une ville où tout ce qui était français était en général mal vu. Les Genevois, si éclairés, si fiers de leur indépendance, ne pouvaient se consoler d'avoir été contraints de se la voir ravir, et de perdre chaque année une foule de jeunes gens enlevés par la conscription, les gardes-d'honneur, ou les brevets de sous-lieutenans. Qnoiqu'ils fussent devenus membres de l'empire, ils avaient conservé toutes leurs habitudes et leurs idées républicaines : ils étaient conquis, mais nullement soumis ; et, sans la profonde vénération qu'inspirait le préfet, il eût été, je crois, fort difficile d'éviter de grands troubles. Il sut sans violence, et par la seule persuasion de son caractère conciliant, faire exécuter avec exactitude toutes les lois dictées par l'empereur, et adoucir ce que ses ordres avaient souvent de trop sévère. Il ne craignit jamais de se compromettre en recevant chez lui des personnes qu'il savait n'être pas bien vues de son souverain (1).

(1) C'est ainsi qu'il fut l'ami le plus intime de madame de Staël exilée, et de M. de Saint-Priest,

Grâce à l'obligeance de M. de Barante, et à l'amitié de la charmante famille Boissier, nous fûmes parfaitement reçus dans la société; et nous n'eûmes jamais qu'à nous louer des Genevois, dont les usages sont si différens des nôtres, que je crois devoir en parler ici avec quelques détails. Ils contribuent certainement à cette pureté de mœurs que la révolution n'a pu même altérer, et dont toute personne de bonne foi ne contestera pas la réalité.

Pendant trois ans, j'ai vu de près les différentes

ancien ambassadeur à Constantinople, qui avait suivi Louis XVIII à Mittau. Devant beaucoup de reconnaissance au gouvernement russe, il était resté près d'Alexandre avec ses trois fils. Vieux et infirme, il eut un grand désir de revoir ses filles élevées en France; il sollicita la permission de retourner à Montpellier; mais après beaucoup de difficultés, il ne put obtenir que de venir à Genève avec ses fils. Ses filles passaient alternativement quelques mois avec lui; elles étaient toutes trois remarquables par leur figure et leur conduite exemplaire.

Les malheureux frères Faucher trouvèrent aussi un protecteur dans M. de Barante. Il fut toujours prêt à accorder son appui à tous les êtres souffrans ou malheureux; il a laissé des enfans dignes de lui, par la noblesse des sentimens et l'étendue de leurs connaissances.

classes de la société, mon titre d'étrangère me permettant de ne pas opter pour une seule, je jouissais des agrémens de chacune, sans m'embarrasser des différences établies entre les habitans de la ville. Malgré leur libéralisme, les Génevois ont tous une fierté singulière. Les anciennes familles patriciennes sont des nobles, tout aussi jaloux de leur rang que peuvent l'être en France les ducs et pairs. On ne peut habiter *le bas de la ville* (quartier le plus agréable), sans éprouver quelques airs dédaigneux de ceux qui demeurent *dans le haut*. Les marchands sont relégués dans les rues voisines du lac; les fonctionnaires, les banquiers, et les gens dont la fortune est faite, s'empressent d'acquérir une maison dans une des rues où on ne parvient qu'après avoir gravi avec peine des montées assez raides.

Lorsque nous arrivâmes, ma mère loua un très-joli logement sur une belle place bien aërée (1); de nos fenêtres, on découvrait la vue la plus délicieuse. Enchantée des arrangemens qu'elle venait de prendre, ma mère détailla tous les avantages de son appartement, en s'étonnant

(1) La place du Molard.

de son bon marché. Elle fut fort surprise de l'air glacial que prit une de nos amies, en écoutant cette description. « Ne trouvez-vous pas que j'ai bien fait de me décider tout de suite? lui demanda ma mère. — Oh! pour cela, non. — Et pourquoi? ne serons-nous pas à merveille tous? — Oui, sans doute. — L'air n'est-il pas excellent, purifié par le Rhône, si près de la maison? — Si fait. — La vue du lac ravissante? — D'accord; mais vous ne pouvez demeurer là. — Je n'en vois pas la raison. — Personne ne vous verrait, vous habiteriez *le bas de la ville.* Laissez cela aux marchands, et cherchez à vous rapprocher de la société. »

Il fallut, bon gré, mal gré, chercher une autre habitation, et rompre l'arrangement convenu, car toutes les personnes que nous consultions étaient du même avis.

Nous voilà donc en campagne pour trouver quelque chose qui nous plût. Nous finîmes par découvrir, dans une vilaine petite rue sale et étroite, une laide maison bien noire, dont le mur était mitoyen avec celui des prisons. Notre amie, qui commençait à craindre que nous ne puissions nous loger dans *ce beau quartier*, parut ravie à l'aspect de cette trouvaille.

Nous parcourûmes les différentes pièces composant ce logement: elles communiquaient les unes avec les autres par de petites marches, qui étaient d'autant plus dangereuses, que les chambres, étant mal éclairées, on risquait à tous momens de se casser le cou. Les papiers étaient à grands ramages peu frais, et du plus mauvais goût. Il fut impossible de se refuser à louer cet *agréable appartement*, le seul qui fût disponible.

Ma mère était désolée d'être obligée de faire un tel sacrifice aux personnes de sa connaissance. Pour la consoler un peu, on lui répétait à toute minute qu'elle habiterait la chambre de Calvin (1). «Mon salon est affreux.—Qu'importe? votre chambre est celle d'un homme célèbre. — On n'y voit pas clair! — Il y écrivit cependant tous ses ouvrages. — Mais le bruit des prisons est insupportable : le chant des malheureuses qui y sont renfermées, l'aboiement des chiens, les injures des geôliers m'empêcheront de dormir? — Bah ! Calvin y

(1) C'était en effet celle qu'il occupait; et à l'état de dégradation où elle est, à l'incommodité de sa distribution, il est permis de croire qu'elle n'a point été réparée depuis cette époque.

dormait. » Il n'y eut pas moyen de se dispenser de nous y installer. Il est vrai que nous étions des *dames du haut*.

Ce préjugé est poussé si loin, que les jeunes personnes qui sortent toujours seules, même pour se promener, prennent une femme de chambre avec elles, dès qu'elles *descendent* pour faire des emplettes; cependant, on se conduit tout aussi bien dans cette partie de la ville si dédaignée: les ménages y vivent dans la même union, et on cite très-peu de personnes dont la conduite y soit équivoque.

Nous voulûmes donner une soirée un dimanche, et fûmes très-surpris de recevoir des excuses de toutes les dames genèvoises qui se disaient engagées. Ma mère questionna madame de Staël qui avait accepté; elle répondit que ce jour était toujours pris, et que jamais on ne priait que les étrangères, parce qu'il y avait pour les Genèvoises des cercles appelés *sociétés du dimanche*, et qu'une maladie seule y faisait manquer.

Voici ce que sont ces cercles : on réunit 12 petites filles de 4 à 5 ans, qui se conviennent par les relations de leurs familles, et tous les dimanches elles passent la soirée ensemble,

et ne peuvent admettre aucune étrangère à ces réunions (pas même leurs sœurs, qui ont leur société, plus âgée ou plus jeune). Quand une d'elles est mariée, elle est censée pouvoir servir de chaperon à toutes les autres; alors on invite les jeunes gens, ce qui s'appelle *ouvrir la société*. On ne s'amuse guères à ces soirées; car pour empêcher les inconvéniens qui pourraient en résulter, on évite tout ce qui excite la gaîté.

On place dans le salon un nombre de tables proportionné à celui des assistans, et on établit des parties de wisk. A 10 heures et demie, on apporte du thé et des meringues (chose de première nécessité pour les gastronomes du pays), et à 11 heures on se retire.

On y donne quelquefois des bals, mais rarement. Il n'y a pas d'exemple qu'il soit résulté aucun abus de cette liberté laissée à ces jeunes personnes livrées à la surveillance d'une seule de leurs compagnes. Un homme qui se permettrait un mot inconvenant serait immédiatement banni de la société de Genève.

On recommence la semaine d'après, et ainsi de suite jusqu'à ce que la mort d'une *des amies* interrompe les *routs*. On prend le deuil pour

trois semaines lorsqu'on en perd une, et toutes les réunions sont suspendues.

Cet engagement que l'on prend dès l'enfance, auquel on ne manque jamais, a quelque chose de très-touchant, et doit offrir une grande douceur pour l'avenir à ceux qui le contractent. Ils sont sûrs de vieillir ensemble, et lorsqu'ils parviennent à un âge avancé, ils sont entourés, au moins une fois par semaine, de personnes qui ont les mêmes goûts et les mêmes souvenirs; ils peuvent se livrer au charme de se rappeler leurs belles années, de parler de leurs habitudes, sans risquer de voir de jeunes étourdis se moquer de ce qu'ils ne peuvent comprendre; ils reviennent avec plaisir sur ce temps passé, regretté par tous. Les femmes entendent vanter leurs beaux visages sur lesquels il ne reste plus que des rides; les hommes sont loués sur leur élégance, leur galanterie devenues des traditions; enfin ce jour procure les dernières jouissances d'amour-propre si souvent froissé lorsque l'on compare ce que l'on était et ce que l'on est devenu. La vieille bonne grand'mère, après avoir bien joui des succès de sa petite-fille chérie, n'est pas fâchée de se rappeler les siens; et en se reportant

ainsi à sa jeunesse, elle devient plus indulgente pour ce qui l'entoure (1).

(1) M. Raoul Rochette, dans ses lettres sur la Suisse, traitait bien sévèrement Genève et ses habitans. Il parlait beaucoup de leurs défauts, et très-peu de leurs qualités, qui, je crois, sont infiniment plus remarquables. M. Rochette a fait un nouveau voyage dans cette ville, qu'il avait jugée si défavorablement; et il est revenu, dit-on, de son opinion, comme d'une injustice, avec toute la franchise que mettent les gens de mérite à reconnaître leurs torts. Il a dû voir par les égards qu'on lui témoignait, par l'empressement que l'on mettait à le recevoir, combien toutes les classes de la société savent apprécier les hommes distingués ; ayant vu de près les Genèvois justement estimés pour leur instruction, leur talens; ayant causé avec mesdemoiselles Necker, Boissier, remarquables par leur esprit et leurs talens, il a pris des idées plus conformes à la vérité, et parle maintenant de mesdemoiselles Naville, Pictet, Boissier, comme tous ceux assez heureux pour les connaître.

La *Contemporaine* a aussi porté un jugement peu avantageux sur les dames genèvoises. Heureusement elle avoue qu'elle n'a passé que *huit jours* près d'elles. Ce n'est pas en une semaine que l'on peut apprécier toutes les qualités qui les randent les modèles de leur sexe. Plus instruite que nous ne le sommes en général, elles s'occupent de sciences et d'art : ce qui peut nous paraître de la pédanterie, n'est que la suite nécessaire

M. Lehoc était à Genève peu de temps avant nous. Charmé de la ville et de ses habitans, il a fait de jolis vers que je vais transcrire ici ; ils sont inédits, d'un auteur qui obtint un beau succès au Théâtre-Français. Sa tragédie de Pyrrhus fut applaudie et admirablement jouée par notre Talma. Le sujet offrait des allusions qui déplurent à l'empereur, l'ouvrage fut défendu. On ne pouvait laisser dire à un usurpateur auquel on propose de céder le trône où il est parvenu à force de victoires :

Je pourrais en tomber, je n'en veux pas descendre.

de leur éducation, qui les éloigne de tout ce qui est futile. Si la *Contemporaine* avait pu pénétrer dans les familles aussi aisément et aussi vite qu'elle traversait l'Europe, elle eût partagé sans doute mon admiration pour ces mères, ces épouses, ces filles parfaites ; elle eût avoué que nulle part on ne peut trouver plus de décence, d'esprit et de vertus. J'ai été si parfaitement heureuse à Genève pendant trois ans ; j'ai reçu là tant de preuves d'amitié, j'en ai éprouvé une si vive pour une amie qui n'est plus, que j'éprouve un véritable chagrin à entendre dire du mal de Genève, et que je mets tous mes soins à bien faire connaître ses habitans : pour cela, il ne faut que dire ce que j'ai vu. Ma reconnaissance doit me faire pardonner d'insister aussi longuement sur ce sujet.

Talma voulut plusieurs fois faire remettre cette pièce au courant du répertoire ; il ne put y réussir; ce fut une occasion de moins de déployer toute la puissance de son beau talent. M. Lehoc avait été ambassadeur en Suède, après être revenu de Grèce avec M. le comte de Choiseuil auquel il était attaché comme secrétaire (1). Je ne sais pour quelle raison il fut rappelé et laissé sans emploi. Le duc de Bassano, son ami intime, essaya vainement de lui faire obtenir une nouvelle ambassade. Napoléon s'y refusa, et ne voulut pas même lui accorder la pension de retraite qui lui était due ; il est mort sans avoir été plus heureux.

(1) L'abbé Delille était aussi de ce voyage.

CHAPITRE XI.

Portraits de madame de Genlis et de madame de Staël.

Admis dans l'intimité de madame de Staël, nous fûmes à portée d'apprécier l'excellence de son cœur, et d'admirer le génie si brillant qui l'a rendue l'égale de nos grands prosateurs. Je suis persuadée de l'impossibilité de comparer son talent avec celui de madame de Genlis, puisqu'ils sont entièrement différens, ainsi que le caractère de ces deux femmes si célèbres. Madame de Staël, dans les conversations générales, semblait vouloir éblouir plutôt que plaire par son esprit; rien n'était plus facile, car elle discutait sur tous les sujets avec une perspicacité rare. Elle ne *causait* jamais ; improvisant des espèces de plai-

doyers de son opinion quand il y avait beaucoup de monde autour d'elle, il fallait *écouter* toujours; si par hasard, dans ce mouvement de conversation, elle adressait une question, c'était avec une telle distraction, que l'on pouvait se dispenser de répondre, certain qu'elle n'écouterait pas la réponse. On était souvent entraîné à être de son avis, subjugué par son extraordinaire éloquence; tant qu'elle parlait, on pensait comme elle; il fallait en être éloigné pour s'apercevoir en réfléchissant qu'elle avait soutenu des opinions contraires à celles que l'on avait avant de l'avoir entendue. Ses impressions étaient mobiles; les objets lui paraissaient successivement sous des points de vue différens; ce qui provenait d'une impartiale sincérité, semblait quelquefois contradictoire : on aurait pu croire que par ce jeu d'esprit elle soutenait alternativement le pour et le contre.

Elle avait quarante-cinq ans quand je l'ai connue; et elle conservait tous les goûts de la jeunesse, et toute la coquetterie de toilette, qui eussent convenus à une jeune femme. Elle n'avait jamais pu avoir un visage agréable. Sa bouche et son nez étaient laids; mais

ses yeux superbes exprimaient à merveille tout ce qui se succédait dans cette tête si riche en pensées élevées et énergiques. Ses mains étaient parfaites; elle avait soin de les mettre toujours en évidence, par l'habitude de tourner continuellement dans ses doigts une branche de peuplier garnie de deux ou trois feuilles, ce qui occasionnait un petit bruit qui lui plaisait. Elle prétendait que c'était *l'accompagnement obligé* de ses paroles, et qu'elle deviendrait muette si on lui ôtait sa branche chérie, qu'elle remplaçait en hiver par de petits morceaux de papiers roulés. Lorsqu'elle arrivait dans une maison, on lui apportait plusieurs de ces espèces de joujoux: elle choisissait celui qui devait lui servir toute la soirée.

Elle était bonne, obligeante, incapable de se venger d'un mauvais procédé; elle aimait ceux qui n'étaient pas habituellement du même avis qu'elle et savaient discuter avec sincérité et avec esprit : bien sure qu'elle brillerait encore plus dans ces combats de conversation, pour lui plaire, il fallait quelquefois la contredire : singulier moyen de réussir auprès d'une femme! Madame de Staël voyait en général peu

les Genèvoises, dont la sévérité parfois légèrement austère, s'arrangeait mal d'un esprit et d'un caractère dont l'indépendance s'accordait mal avec l'idée qu'on se fait de la destinée d'une femme. Madame Necker, sa cousine, et Madame Rilliet-Huber, toutes deux célèbres par leur esprit, étaient les seules compatriotes liées avec elles ; mais toutes les étrangères se faisaient un plaisir d'aller près d'elle écouter à quel point leur sexe pouvait être supérieur.

Elle aimait le monde où elle brillait tant, mais pas beaucoup la société des femmes, qui offraient généralement peu de ressources à un esprit comme le sien. Tous les devoirs factices et les discours convenus des salons lui déplaisaient mortellement. Elle ne savait pas reconnaître ce qu'il peut y avoir de vrai et de moral sous des apparences d'affectation. Le mot, les *convenances*, lui était insupportable ; et elle l'avait rayé de son dictionnaire, impatientée du sens étroit et hypocrite qu'on lui donne vulgairement. Madame de Staël n'était tout-à-fait à l'aise qu'avec les hommes capables de la juger, et de discuter sur des sujets étrangers à nos habitudes. Plus le cercle était étendu, plus son génie

s'exaltait. La célébrité lui était nécessaire, et elle a su l'obtenir par une toute autre route que la rivale que l'on veut à toute force lui opposer.

» Madame de Genlis, loin de chercher à montrer sa prodigieuse instruction, sait toujours se mettre à la portée de ceux avec lesquels elle cause. Elle n'a jamais plus d'esprit qu'eux; découvre avec une étonnante promptitude quel est le sujet sur lequel on a quelque connaissance, et s'en entretient avec un intérêt qui rassure sur-le-champ l'interlocuteur, presque toujours embarrassé en approchant une femme dont la réputation est européenne. Je lui ai entendu dire mille fois qu'il y a toujours à apprendre, même avec l'homme le plus borné, parce qu'il y a toujours une chose qu'il sait bien, que le tout est de la trouver, pour l'en entretenir. Le mot *aimable* semble avoir été fait pour peindre la conversation de madame de Genlis. Douée d'une mémoire extraordinaire, ayant lu des milliers de volumes dont elle n'a rien oublié, ses citations sont précises. Le grand monde et la cour où elle a vécu lui ont laissé dans la tête une foule d'anecdotes qu'elle conte mieux que personne, et sans la moindre

prétention. Elle est dans ses ouvrages sévère, rigide et intolérante pour tout ce qui a rapport à la religion; dans la société elle est indulgente et bonne; ne s'informant jamais de ce que font les autres, ne leur adressant pas une question sur leur conduite, et prête à excuser ce que d'autres blâment avec amertume. Elle croit difficilement au mal; et je l'ai vue par cette raison liée souvent avec des gens qui ne le méritaient pas. Il lui faut des preuves pour ajouter foi à ce qui peut faire tort aux personnes qu'elle aime, car elle sait mieux qu'une autre jusqu'où peut aller la calomnie. Ayant constamment écrit en faveur d'une religion qu'elle a toujours suivie, elle croit de sa conscience d'attaquer avec fermeté dans ses écrits tout ce qui tend à la renverser; mais dès qu'elle a quitté la plume, elle ne soutient son avis qu'avec toute la douceur qui convient à notre sexe. Ses ennemis s'obstinent à répéter qu'elle est *devenue* dévote. C'est une absurdité qu'il faut pourtant relever, car elle est si souvent reproduite qu'elle a, outre sa fausseté, le tort d'être monotone. Madame de Genlis, jolie comme un ange, pleine d'esprit, de talens, d'élégance, venant d'hériter d'une fortune considérable,

jouissant d'une place fort agréable auprès de S. A. S. Madame la duchesse de Chartres, qui la comblait alors de bontés, se retira à trente-un ans dans le couvent de Belle-Chasse pour élever les enfans de S. A. S., les siens et son neveu. Elle suivait toutes leurs leçons, ne sortait que fort rarement, pour aller dans sa famille et pour conduire ses élèves aux représentations de nos chefs-d'œuvre. C'est dans cette retraite où elle admettait peu de visites, qu'elle a achevé d'acquérir cette instruction solide qui la distingue, et qu'elle a tracé le plan de plusieurs ouvrages qu'elle a publiés depuis, et du produit desquels elle a fait un si noble usage en soutenant mademoiselle d'Orléans pendant plus de dix-huit mois, en émigration.

» L'empereur se connaissait en mérite; il a désiré avoir avec madame de Genlis une correspondance suivie, sur tous les sujets qui lui conviendraient. Il lui a accordé plusieurs choses pour des artistes et des gens de lettres qui languissaient dans une position de gêne qui était un reproche pour le gouvernement. Elle donna plusieurs avis qui furent suivis; certes, une *bigote* n'eût pas obtenu un tel succès d'un homme comme Napoléon.

» Jamais madame de Genlis n'a refusé de rendre un service (1). Son premier ouvrage fut vendu pour procurer la liberté à d'intéressans prison-

(1) Cette obligeance de caractère rend inexplicable l'acharnement avec lequel on les poursuit dans les journaux, les brochures du jour, et même dans quelques ouvrages destinés à survivre aux circonstances, par les détails qu'ils donnent sur notre histoire moderne.

Ne doit-on pas s'étonner, par exemple, de voir M. Toulotte, homme de mérite, juge intègre, s'enfermer pendant plusieurs mois dans son cabinet, pour critiquer amèrement *tous* les ouvrages de madame de Genlis? Puisqu'ils sont si mauvais, pourquoi prendre la peine de s'en occuper? l'oubli en ferait mieux justice, que deux gros volumes de dissertations tendant à prouver qu'ils n'ont aucun mérite; M. Toulotte aurait évité de fixer l'attention sur ce qui n'en vaut pas la peine; et il n'aurait pas à se reprocher d'avoir attaqué sans mesure un auteur, que sa qualité de femme octogénaire devait l'engager à traiter avec plus d'indulgence. Les amis de madame de Genlis peuvent s'affliger de cette animosité, qui cesserait peut-être, si on savait que jamais la personne qui en est l'objet ne peut recevoir les coups que l'on cherche à lui porter, puisqu'elle ne lit plus les journaux, et que dès qu'elle voit son nom dans un ouvrage, elle ferme le livre; ainsi elle finira sa longue carrière sans savoir tout ce que l'envie aura essayé pour ternir sa brillante réputation. Elle persistera peut-être à croire qu'un grand nombre de relations est une preuve de succès, tandis

niers. Depuis elle a plusieurs fois destiné ses œuvres à des actes de bienfaisance. La vie de madame de Bonchamp (1) n'a été écrite par elle qu'à la con-

que M. Toulotte n'y verra que celle de la décadence du goût.

M. Toulotte *assure* que madame de Genlis s'est appelée *Saint-Aubin* jusqu'à son mariage. Il se trompe : chanoinesse à quatre ans, elle a constamment porté le nom de comtesse de Laney, et ne l'a changé qu'en épousant le comte de Genlis, non pas *secrètement*, comme l'affirme encore M. Toulotte, car cette union fut publique aussitôt que formée.

(1) J'ai beaucoup connu madame de Bonchamp, dont la conduite a été si admirable pendant toute la guerre de la Vendée. Elle est petite, brune, n'a jamais dû être jolie ; mais sa physionomie piquante pouvait lui tenir lieu de beauté. Je la vis la première fois avec un enthousiasme qui se conçoit aisément, puisqu'il était général. Elle avait suivi son mari au milieu de tous les dangers, avait été cachée dans un tronc d'arbre avec ses enfans malades de la petite vérole. L'un d'eux y était mort; et cette mère infortunée l'avait tenu ainsi dans ses bras pendant trente-six heures !...

Ces événemens, racontés par un étranger, me touchaient infiniment ; j'étais impatiente de les entendre de la bouche même de l'héroïne ; mais j'avoue que lorsqu'elle prit la parole, je fus tout à coup refroidie. Elle racontait *ses campagnes* avec toute l'énergie d'un vieux

dition que le prix de la vente serait distribué à de pauvres familles vendéennes.

Elle a peut-être le tort de se laisser aisément prévenir et maîtriser par des personnes pour lesquelles elle devient ensuite indifférente. Mais quel portrait n'offre quelques petites taches ? celle-ci est si légère qu'à peine en parle-

soldat qui aime à se reporter aux batailles auxquelles il s'est distingué ; elle avait l'air gai et satisfaiten se rappelant les coups de sabre distribués *aux bleus ;* en un mot, elle me parut *trop masculine* dans ses récits. Ce n'est pas ainsi que madame de la Roche-Jaquelein a peint ses malheurs dans ses Mémoires ; ses craintes, en s'exposant aux plus grands périls pour suivre son mari, sont aussi touchantes que naturelles, et ajoutent un intérêt de plus à celui de sa position.

Madame de Bonchamp nous conta que se trouvant dans une réunion de dames Vendéennes, où il faisait une chaleur étouffante, l'une d'elles lui demanda de lui prêter son éventail, parce qu'elle avait oublié le sien. « Oh moi, je ne marche jamais sans le mien ; le voilà « madame :» en prononçant ces mots, elle tira de sa poche un pistolet, qu'elle présenta à la dame, qui, disait-elle en riant, pensa tomber à la renverse de peur.

L'empereur, apprenant que madame de Bonchamp était sans aucune fortune, lui accorda une pension de six mille francs ; et lui promit de marier sa fille. Elle a depuis épousé le comte Arthur de Bouillé.

rait-on, s'il ne fallait trouver un *mais* aux plus nobles caractères.

Du reste, je le répète, je ne pense pas que l'on puisse comparer mesdames de Staël et de Genlis. La première avait dans ses ouvrages toute l'énergie, toute la philosophie d'un homme; la seconde toute la grâce et toute la sensibilité qui conviennent à une femme. Madame de Staël n'aimait qu'un cercle nombreux et tous les plaisirs du monde où elle trouvait l'admiration qui lui était due; madame de Genlis vivait dans la solitude, ne se plaisait qu'à la campagne. La première ne possédait aucun talent agréable, et dédaignait tous les ouvrages d'adresse, tandis que la seconde y excellait. Jouissons donc des productions de ces deux femmes illustres, sans faire un rapprochement qui nuit à nos plaisirs, en nous faisant chercher les défauts de chacune.

CHAPITRE XII.

Madame de Staël à Copet. — Sa société. — MM. de Sabran, Benjamin-Constant, Sismondi, Labédoyère, jouent la comédie. M. Catrufo et l'alchimiste. — M. de Barante, préfet de Genève, remplacé par le baron Capelle. — Portrait des principales autorités de Genève.

Tout le monde connaît le tendre attachement que madame de Staël eut pour son père, et la vénération qu'elle portait à sa mémoire. Elle avait fait déposer à Copet son corps et celui de madame Necker dans un cercueil rempli d'esprit de vin, afin d'éviter une entière destruction (1). Le lieu qui les renfermait était entouré de hautes murailles ; madame de Staël

(1) Il est faux que l'on pût voir ces deux corps nageant ainsi dans des espèces de baignoires antiques en marbre, puisqu'ils étaient couverts d'un monument.

avait seule la clef de la porte, et ne permettait qu'à ses enfans de la suivre dans ce lieu.

On racontait à Genève que M. de Bonstetten (1), avec lequel elle était intimement liée, sollicitait vainement depuis long-temps la permission d'entrer dans cette enceinte. Sa curiosité, de plus en plus piquée par de continuels refus, fut poussée à un tel point, qu'il résolut de pénétrer en cachette dans cet asile d'une si légitime douleur. Il s'achemine un jour vers le potager, y prend une longue échelle, qu'il traîne avec peine vers l'enclos sacré; il la pose avec précaution contre la muraille, et monte sur le mur, ayant l'intention de la placer de manière à descendre et à remonter sans obstacle ; mais au moment où il est à cheval sur ce fatal mur, il fait un mouvement qui la fait tomber; et le voilà forcé d'attendre que quelqu'un vienne le délivrer. Il eut beau appeler; le château étant fort éloigné, on ne l'entendit pas. Il pensait avec chagrin que son amie lui en voudrait beaucoup d'avoir enfreint ses ordres, et pour achever de le punir de sa coupable entre-

(1) Grand bailli du pays de Vaud, aussi spirituel qu'instruit.

prise, il entendit la cloche du dîner, à laquelle il était ordinairement d'une exactitude scrupuleuse. Il n'osait s'agiter sur la brèche où il se trouvait; il était impossible qu'il essayât d'en sauter, car les murs étaient comme je l'ai dit, très-élevés, et M. de Bonstetten fort gros. Un second coup de cloche lui perce de nouveau le cœur. Enfin, après deux heures d'angoisses insupportables, Auguste de Staël, inquiet de son absence prolongée à une heure à laquelle on était sûr de le voir, cherche partout et finit par le découvrir perché, rouge et suant à grosses gouttes.

On cacha, je crois, cette aventure à madame de Staël, et une indisposition servit de prétexte à une inexactitude si peu rare. Il fut, je pense, tout-à-fait corrigé de son indiscrète curiosité.

Madame de Staël ne se consolait pas d'être exilée; n'aimant pas Genève, elle répétait souvent qu'elle préférerait cent louis de rente, rue Jean-Pain-Molet, à Paris, que cent mille livres de rente à Copet. Elle ne faisait assurément rien de ce qu'il fallait pour être rappelée. Elle logeait dans un hôtel garni, était servie par les garçons de l'auberge, devant lesquels elle disait tout ce qui lui passait par la tête sur le gouvernement,

c'est-à-dire sur l'empereur. On avait beau lui représenter qu'elle était sans doute espionnée, et que tout ce qu'elle disait était rapporté aux Tuileries; elle n'en continuait pas moins de critiquer tout ce qui se faisait, et de plaisanter sur *la peur* qu'elle inspirait à *Robespierre à cheval.* Pour se distraire de l'ennui qu'elle éprouvait, elle fit jouer la tragédie et la comédie, sur son théâtre de Copet. J'y ai vu plusieurs représentations, qui, je l'avoue, ne me parurent pas bonnes.

Mesdames de Staël et Recamier jouèrent Andromaque. La seconde dans le rôle de la veuve, était si parfaitement belle, que l'on s'occupait peu de son jeu; celui de madame de Staël me parut trop exagéré. Elle criait et gesticulait beaucoup trop. Les acteurs étaient MM. de Sabran, Benjamin Constant, de Labédoyère, dont l'avenir était alors si plein d'espérance! et M. Sismondi, fort amusant par la pureté de l'accent genévois qu'il avait conservé dans toute son intégrité; ce qui défigurait étrangement les beaux vers de Racine. M. Schlegel était le souffleur. Je vis encore représenter Gustave Wasa, qui n'était autre qu'Edouard en Écosse dont on avait changé les noms, cette pièce étant dé-

fendue par la craintive police de Napoléon; et enfin un drame de madame de Staël, dans lequel M. Benjamin Constant remplissait le rôle du prophête Elisée. Il parlait si difficilement, qu'il était désagréable de l'entendre déclamer. Certes on ne pouvait prévoir à cette époque qu'il serait un de nos orateurs les plus distingués.

Pour assister à ce spectacle il fallait partir de Genève à midi, afin d'arriver à Copet de très-bonne heure. On s'installait dans la salle qui était fort petite, on y mangeait du pain et du chocolat que l'on apportait dans son sac, et on ne s'en allait qu'à minuit, harassé de fatigue, mourant de faim, et se promettant de recommencer à la première occasion, afin d'être au nombre du peu d'élus, admis à ces solennités, pour lesquels on donnait deux fois plus de billets qu'il n'y avait de places. C'était une véritable rage, que cette mode d'aller entendre mal dire de beaux vers que l'on pouvait lire chez soi. Empressée comme les autres d'assister à ce spectacle, j'étais cependant fâchée de voir madame de Staël donner prise à une critique qui n'était pas toujours bienveillante.

Elle protégeait beaucoup un italien établi à Genève comme professeur de chant. C'était

M. Catrufo, qui vint depuis à Paris où il composa *Félicie* qui obtint du succès. Se sentant capable de faire un opéra, il pria M. de Sabran de lui écrire un poëme. Celui-ci toujours bon et obligeant, se mit à l'œuvre, et au bout de fort peu de temps, lui donna l'*Amant alchimiste*, opéra en trois actes, qui devait être représenté sur le théâtre de Genève. N'attachant pas la moindre importance à cet ouvrage, il prévint Catrufo qu'il ne le croyait pas bon; mais qu'avec de jolie musique, il passerait comme tant d'autres, et qu'il ne l'avait au reste fait que pour lui donner l'occasion de se faire connaître.

On fit circuler dans la ville que M. de Sabran avait dit, *cela est assez bon pour des Genévois.* Il fallait bien peu connaître le caractère si modeste et si bienveillant de M. de Sabran, pour lui attribuer un propos d'autant plus déplacé, que les Genévois sont presque tous instruits, et qu'il était plus qu'un autre en état d'en juger; mais enfin on le lui attribua, et la perte de la pièce fut jurée d'une manière si peu cachée, que les auteurs en furent instruits la veille de la représentation. Il était trop tard pour l'empêcher d'avoir lieu, et ils se dévouèrent à leur malheureux sort. M. de Sabran fit l'em-

plète d'une foule de sifflets qu'il apporta le matin à tous ses amis, voulant au moins qu'ils pussent faire leur partie dans le *concert* qui devait remplacer l'opéra. La salle était comble ; à peine madame de Staël entrait dans sa loge, qu'un bruit confus annonça l'orage qui devait éclater. Tel bon qu'eût été cet opéra, il serait tombé ; mais la cabale eut beau jeu, car il commençait par un trio entre l'alchimiste, son garçon et une nièce tenant des soufflets, et chantant à tue tête *soufflons, soufflez*, etc. Il n'est pas besoin de dire qu'on y substitua : *sifflons, sifflez;* et ce vacarme ne cessa que lorsque la toile fut baissée. Je n'ai jamais entendu un pareil tapage. Il y avait d'assez jolies choses dans la musique. M. de Sabran fit pendant la représentation l'épigramme suivante :

A l'alchimiste épargnez les sifflets.
Plaignez plutôt sa malencontre extrême,
Car cet ouvrage est si plat, si mauvais,
Que l'auteur est forcé de le siffler lui-même.

M. de Sabran, si connu par ses jolies fables, l'est aussi par une inconcevable distraction ; en voici un trait dont j'ai été témoin.

Étant à Copet, il avait l'habitude d'aller se promener tous les jours après dîner. Sa promenade se prolongeant plus que de coutume, Madame de Staël en fut inquiète. Nous le vîmes enfin rentrer dans l'équipage le plus singulier. Ses cheveux en désordre, entièrement défrisés, et ses jambes mouillées jusqu'aux genoux. —Mais, qu'êtes-vous donc devenu ? — Je me suis promené, madame. — Vous êtes si horriblement mouillé, que certainement vous êtes tombé dans l'eau. — Pas du tout, c'est la rosée, car je n'ai pas quitté la grande allée, près du moulin. — Eh bien, vous avez marché dans l'eau, car on a détourné le ruisseau, et il passait précisément dans cette allée. Il fut le premier à rire et à faire mille aimables plaisanteries sur sa gaucherie, sa distraction, etc. Il a tant de qualités essentielles qu'il ne risque rien à convenir d'une si petite imperfection; elle ne s'est jamais montrée lorsqu'il a fallu rendre service à ses amis, ou soigner l'excellente mère qu'il vient de perdre (1).

C'est à Copet que j'ai vu pour la première fois

(1) Mme de Sabran avait épousé, en seconde noces, le célèbre chevalier de Boufflers, dont elle embellit l'existence par toute la grâce de l'esprit le plus aimable,

M. Prosper de Barante (1), alors fort jeune; il n'était, je crois, connu que par la publication de son *Tableau de la Littérature française*. Il venait d'écrire les intéressans *Mémoires de Madame la marquise de la Roche-Jaquelein*, qui n'étaient point imprimés. Je fus assez heureuse pour entendre la lecture de quelques chapitres qui me parurent ce qu'ils sont en effet, écrits à ravir et pleins de faits touchans et curieux. Ce qui leur donne, à mes yeux, un charme qui leur est particulier, c'est l'extrême simplicité avec laquelle l'héroïne raconte tout ce qu'elle a fait, guidée par son cœur. C'est lui qui la faisait surmonter toutes les craintes naturelles à notre sexe et à son caractère timide. C'est précisément ce manque de bravoure qui rend admirable tout ce qu'elle a affronté; en tremblant, elle s'exposait à une

les soins aussi assidus que touchans, et par une bonté inaltérable, qu'elle semble avoir léguée à son fils.

(1) Aujourd'hui pair de France, et membre de l'Académie Française. Il doit le premier de ces titres à l'estime due à son noble caractère, à la franchise de ses opinions, et à ses talens administratifs; le second a été la juste récompense de ses travaux littéraires, si remarquables et si étendus.

mort presque certaine. Voilà l'héroïsme qui me plaît dans une femme, et non celui d'un grenadier; car alors elle va au feu parce que cela lui convient; la nature s'est trompée ne la créant pas homme.

M. de Barante a eu le secret de donner au récit toute la grâce et toute la vérité féminines, sans nuire à l'énergie nécessaire dans plusieurs descriptions. Il a depuis acquis des droits réels à l'admiration des savans et des gens de lettres; mais il doit m'être permis de préférer ce qui m'a si profondément attendrie, et ce que je puis juger infiniment mieux que ses autres ouvrages.

Il suffisait de l'entendre causer pour deviner tout ce qu'il devait être un jour; il se livrait peu, écoutait beaucoup, et mûrissait, pour ainsi dire, le beau talent qu'on lui connaît maintenant. Madame de Staël avait pour lui l'amitié la plus tendre, et répétait sans cesse qu'il devait avoir une réputation que lui-même était fort loin de soupçonner.

Cet horoscope s'est vérifié; mais le bonheur de Madame de Staël, en voyant son opinion si bien justifiée, fut cruellement troublé par le chagrin que lui causa la destitution de M. de Barante père, préfet de Genève. Il l'apprit en

lisant dans le *Moniteur* qu'on lui avait donné pour successeur le baron Capelle. Celui-ci fut d'abord assez mal vu des Genévois, qui regrettaient vivement leur ancien préfet. Ils inventèrent mille fables sur le chef qu'on leur envoyait si inopinément. Une des plus accréditées fut qu'il avait été acteur ambulant avant de connaître la princesse Elisa, première cause de sa fortune.

On raconte qu'une troupe française voulant s'établir à Genève, n'en obtenait pas la permission du maire, homme d'une sévérité extrême, qui n'aimait rien de ce qui était en opposition avec l'austérité des mœurs de ses compatriotes. Le jeune premier, plus entêté que le directeur (qui avait déjà emballé ses décorations, ses costumes et ses actrices), se rend à la préfecture, et s'obtine à vouloir parler au préfet. Celui-ci entend du bruit dans son antichambre, et sort pour en connaître la cause. Que l'on imagine sa surprise en voyant celui qui élevait la voix, se précipiter dans ses bras, et lui dire avec une extrême volubilité : « Je suis charmé de te ren-
» contrer ici, *mon camarade*. Puisque tu sors du
» cabinet du préfet, tu dois le connaître; ob-
» tiens donc de lui qu'il nous délivre l'ordre de

» donner quelques représentations ; car, enfin, » les arts doivent être protégés ; tu me parais » *callé* toi, mais tes *anciens* ne le sont pas ; » c'est le ciel qui m'a inspiré le dessein de venir » implorer le préfet. Tu nous serviras, *mon vieux*, » n'est-ce pas ? » Tous les gens de la préfecture étaient présens, et l'embarras du maître était à son comble. La troupe eut la permission de séjourner quelque temps dans la ville.

Cette anecdote est-elle vraie ou fausse ? je n'en sais rien ; mais elle me fut mandée de Genève, où, au reste, on finit par aimer assez M. Capelle, sans qu'il fût pourtant, à beaucoup près, honoré comme l'était M. de Barante.

Puisque je parle des autorités de cette ville, il m'est impossible de ne pas dire quelques mots du commandant de la place, le général Duspuch, qui évitait, disait-il, les parties de lac, *parce qu'il craignait l'eau comme le feu.*

Sa figure était tout-à-fait convenable à l'emploi qui lui était confié ; il y attachait une importance tout-à-fait amusante, puisqu'il était parfaitement inutile de fermer les portes d'une ville dont tous les pays environnans appartenaient à nos armées triomphantes. Jamais commandant de comédie n'eût un costume plus

exact que lui : poudré à frimats, frisé à l'oiseau royal, armé d'une épée inoffensive et d'une énorme canne à pomme d'or. C'était un homme excellent, tant que l'on n'attaquait pas les prérogatives de sa charge, également soutenues par la dignité de sa majestueuse compagne. Rien de si nul que l'esprit du général. Voici quelques mots qui prouveront combien Napoléon l'avait bien jugé, en lui donnant une retraite; il est resté je crois jusqu'à la restauration.

La ville de Genève est bâtie sur un terrain fort inégal. Quelqu'un voyant le général monter fort doucement la grande rue, qui est fort rapide, lui dit qu'il avait raison de ne pas aller vite, que c'était le bon moyen d'arriver sûrement. — Oui, oui, répondit-il, je suis le principe de l'évangile, qui va *piano va sano*.

Une pièce attirait la foule au théâtre : c'était le *Tyran domestique*. Le général s'y rend avec toute sa famille, et lorsque le spectacle est fini : « En vérité, dit-il, je trouve l'ouvrage assez bien ; mais le titre n'a pas le sens commun ; car *ce domestique* au lieu d'être tyran, est

bien le meilleur homme de la terre, et c'est tromper le public que d'annoncer le contraire.» Il avait, comme on voit, bien compris ce qui se passait sur la scène.

CHAPITRE XIII.

M. Eynard à Genève. — Les Grecs Démétrius et Carianthès dansent la pirrique chez madame de Staël. — M. Rocca rencontre madame de Staël à un bal chez M. Hottinger. — M. Rocca père. — Son originalité. — M. Huber, neveu de l'ami de Voltaire.—Trait touchant d'une jeune Genévoise qui épouse son amant devenu aveugle. — MM. Toppfer, Delarive, paysagistes. — MM. Massot et Arlaud, peintres de portraits. — Mœurs genévoises.

Je vis à Genève M. Eynard; il arrivait de Florence, où il avait joué le rôle périlleux et brillant de favori de la souveraine. Il avait alors une figure agréable, quoique très-fatiguée; on vantait l'agrément de son esprit; mais on était loin de se douter de la réputation européenne qu'il s'acquerrait. Il l'a due au dévoûment qu'il a mis à soutenir la cause si belle des Grecs, dont le courage, pour reconquérir leur indépendance, fait oublier la dégradation

individuelle ; en masse ils redeviennent des héros ; et l'on est heureux de pouvoir admirer toujours cette nation, qui nous a légué tant de brillans souvenirs !

Il y avait aussi à Genève deux Grecs qui allaient beaucoup chez madame de Staël. Leur nom me causait une émotion, dont on se moquait, et dont je n'ai pu me défendre : l'un s'appelait Démétrius et l'autre Carianthès. Ils étaient laids, mais leurs yeux avaient une expression que je n'ai vue à aucun autre homme ; on lisait dans leurs regards le présage de la réhabilitation de leur patrie. Ils dansaient la Pyrrique, et nous l'apprirent à mademoiselle de Staël (1) et à moi. Je ne suis pas assurément brave, mais en tenant ces Grecs par la main, et en dansant ce pas dont l'air est si martial, je me croyais capable des plus grands actes de courage ; peut-être un seul coup de pistolet m'eût tout de suite rendue à moi-même ; mais enfin je me sentais alors une valeur réelle.

Ce pauvre Carianthès est mort à l'hôpital !... Il

(1) Elle a épousé depuis M. le duc de Broglie. Sa jolie figure, son esprit, l'étendue de ses connaissances, sa douceur, et sa conduite parfaite la rendent l'exemple des femmes de son âge.

était attaché à un Russe (M. de Balk) qui voyageait sans cesse. Ennuyé d'avoir chez lui un homme malade, il eut la cruauté de le faire transporter dans un hospice, où ses souffrances finirent enfin. Démétrius est retourné dans sa patrie, où peut-être plus heureux que son compatriote, il a péri glorieusement en défendant son pays d'une indigne oppression.

C'est à cette époque 1808, je crois, que Mme de Staël vit, pour la première fois, M. Rocca, qu'elle a épousé depuis. M. Hottinger, banquier fort riche, donna un superbe bal pour célébrer le mariage de son ami M. James Portalès, qui venait d'épouser mademoiselle Falconnet.

M. Rocca passait par Genève, sa ville natale, pour voir sa famille. Il était à ce bal en uniforme de hussard, et partait le lendemain pour l'Espagne. Je dansais avec lui, lorsque madame de Staël entra, suivie comme de coutume d'une cour assez nombreuse. Elle était fort parée, et point à son avantage. C'est donc là cette femme si vantée? me dit M. Rocca ; elle est bien laide, et je déteste qu'on veuille ainsi faire de l'effet. —Elle est si habituée à tous les hommages qu'il faut lui savoir gré d'être restée bonne et indulgente. — Oh ! tout ce que vous me direz de ses

qualités ne me persuadera pas qu'elle ait raison d'arriver avec toute *une brigade;* et certainement je ne figurerai jamais dans cette troupe d'esclaves qu'elle traîne à sa suite. Comme faisaient autrefois les triomphateurs, elle veut que l'on compte ses prisonniers ; je n'en grossirai pas le nombre.

Madame de Staël fut frappée du beau visage de M. Rocca, plutôt embelli que défiguré par une longue cicatrice; il était fort jeune, et déjà décoré de la légion d'honneur. Ces deux signes d'un brillant courage devaient naturellement fixer l'attention d'une femme, si passionnée pour la gloire. Au bout de quelques instans, voyant que M. Rocca ne s'approchait pas d'elle, elle le prit en déplaisance, et dit qu'il était bien, mais que son air suffisant lui déplaisait souverainement. Peut-être cependant cette insouciance pour elle, à laquelle on ne l'avait pas accoutumée, fut-elle précisément la cause des frais qu'elle fit plus tard près de l'homme qui devait lui être assez cher, pour lui faire changer un nom qu'elle avait rendu si illustre.

Quelques années après, M. Rocca revint à Genève couvert de blessures. Ses souffrances

étaient un motif de plus d'intérêt; il fut assez heureux pour faire éprouver tout l'amour qu'il conçut pour cette femme extraordinaire ; il trouva des occasions de lui en donner des preuves, et fut enfin assez heureux pour la décider à l'épouser. Il n'a pu survivre à sa perte ; il est mort peu de mois après elle.

Son père était loin d'une pareille sensibilité. Ayant perdu sa femme, il fut, suivant l'usage de Genève, conduire le deuil jusqu'au cimetière qui est hors de la ville. Quelqu'un le rencontrant au retour de cette pénible cérémonie, prit une mine de circonstance, et lui demanda de ses nouvelles avec l'air du monde le plus attendri ; mais, répondit M. Rocca, je suis bien mieux maintenant ; *cette petite promenade* m'a remis ; il n'y a rien de tel que l'air de la campagne.

Le lendemain était un dimanche ; M. Rocca, en grand deuil, arrive chez la dame *qui tenait la société ;* il sonne ; la servante qui vint lui ouvrir fit un geste d'étonnement en l'apercevant. Surpris de ne pas voir l'antichambre éclairée, il demande si la maîtresse de la maison est malade. — Non, monsieur ; mais madame ne reçoit pas. — Ah ! et par quel hasard ?

— Monsieur, c'est que... — Achevez donc. — C'est que madame Rocca est morte, et comme madame était son amie... — C'est, ma foi, vrai... Que vais-je faire de ma soirée à présent? Vous direz à votre maîtresse qu'elle est joliment *nioque* (1). Et il s'en fut en murmurant sur la bêtise de pareils usages.

Pendant un séjour de trois ans, on aura peine à concevoir que je n'aie pas visité la Suisse. J'en avais un désir extrême ; mais n'étant pas mariée, je ne pouvais voyager seule ; mes parens avaient l'horreur des déplacemens ; et nos excursions se bornaient à aller à Copet, dans quelques campagnes des environs de Genève, et à Ferney, dont je donnerai la description dans le chapitre suivant.

Nous visitions souvent un homme intéressant et bien remarquable : M. Huber, neveu de l'ami de Voltaire ; il était aveugle depuis l'âge de 17 ans. Il avait, à cette époque, conçu une véritable passion pour une jeune personne riche qui partageait ses sentimens, mais les parens s'opposaient à leur union. On sépara les amans ; peu de mois après, une goutte

(1) Mot genévois qui veut dire *niaise*.

sereine priva sans retour de la lumière celui qui la regretta surtout, parce qu'il ne pouvait plus voir sa bien aimée. On l'envoya à Paris dans l'espoir qu'il pourrait être opéré; mais tous les soins des plus célèbres oculistes furent inutiles; il revint désespéré à Genève.

Mademoiselle Lullin, instruite de son malheur, déclara à ses parens qu'elle se serait soumise à leur volonté, si l'homme de son choix eût pu se passer d'elle; « maintenant qu'il a besoin d'un » guide qui lui consacre tous ses momens, dit- » elle, rien ne pourra m'empêcher de m'unir à » lui. » Sa famille, plus obstinée que jamais à refuser son consentement, reçut à sa majorité les sommations respectueuses. Mademoiselle Lullin refusa de brillans partis, répétant toujours : « il » est si malheureux qu'il serait lâche et vil à moi » de l'abandonner. » Elle épousa enfin l'objet d'un amour si fidèle; et leur conduite mutuelle fit pardonner leur désobéissance. Madame Huber a été constamment l'épouse la plus irréprochable.

Elle savait trouver mille moyens d'adoucir la cruelle position de son mari. Pendant les guerres, elle composait des armées avec des épingles de plusieurs grosseurs, et faisaient ainsi

distinguer les différens corps; elle les piquait sur la carte et le pauvre aveugle se formait une idée exacte de la marche des troupes. On avait inventé pour lui une manière d'écrire. Sa femme lui faisait les plans en relief des lieux qu'ils habitaient; en un mot, elle n'eut qu'une unique occupation, celle de lui faire trouver l'existence agréable; elle y était parvenue au point qu'il assurait qu'il eût été désolé de ne plus être aveugle. « Je ne connaîtrais pas à » quel point on peut être aimé, et quel bonheur » vaut celui-là? D'ailleurs ma femme est toujours » pour moi jeune, fraîche et jolie, et c'est quel- » que chose. »

M. Huber, comme la plupart des Genévois, était assez instruit à 17 ans pour que ses études fussent à peu près finies. Il avait un goût prononcé pour l'histoire naturelle. Il se faisait lire par sa compagne tout ce qui y avait rapport, et particulièrement tout ce qui était relatif aux abeilles, qu'il aimait extrêmement. Il trouva que tous les ouvrages qui en parlaient étaient incomplets. Il pria madama Huber de s'armer d'une loupe et d'observer scrupuleusement toutes les parties de cet insecte; avec ce secours il fit plusieurs découvertes qu'il publia sous le titre de *Re-*

cherches sur les abeilles. Ce livre est, dit-on, estimé. A de vastes connaissances, M. Huber joignait une mémoire extraordinaire; il racontait avec une grâce parfaite une foule d'anecdotes fort piquantes. Il était bon musicien; rien n'était plus touchant que de lui entendre chanter la scène d'Œdipe avec sa fille.

Son oncle, ami de Voltaire, et son admirateur passionné, avait la figure du *grand homme* si bien gravée dans la tête, que sans y songer, il la reproduisait sans cesse; c'est d'après ses croquis que l'on a eu le portrait le plus ressemblant d'un visage dont la mobilité était fort difficile à saisir. On prétend que, faisant manger un morceau de pain à son chien, il s'arrangeait de manière que ce qui en restait, était une silhouette exacte de l'homme auquel il était absolument dévoué. On en a conservé dans sa famille pendant fort long-temps de ces singuliers tableaux; il découpait aussi avec une rare perfection. C'est au reste un talent particulier aux Genévois, qui copient ainsi de charmans paysages avec des figures et des animaux; ils se servent de vélin, ne dessinent rien, ce qui n'empêche pas de distinguer parfaitement les différens plans, et les divers feuillés des arbres. M. Lullin et

madame Naville Boissier, ont fait, dans ce genre, des choses surprenantes, ils découpaient en se promenant, sans avoir l'air de penser à ce qu'ils faisaient; rien n'était plus amusant que de voir naître ainsi, sous leurs ciseaux, les objets qu'un pinceau n'eut pas mieux reproduit.

Il y a à Genève plusieurs peintres, dont les ouvrages ont obtenu beaucoup de succès à Paris. Ce sont MM. Tôppfer, Delarive, paysagistes; Massot et Arlaud, dont les portraits étaient frappans de ressemblance. Je crois qu'il est rare de trouver plus de genres de mérite réunis, que dans cette ville si resserrée, mais si peuplée; et certainement nulle part il n'existe un esprit national mieux prononcé.

A l'époque où je l'habitais il y avait encore une multitude de maisons en bois, dont les portes étaient si étroites qu'il était difficile d'y faire entrer les pompes en cas d'incendie. Tous les jeunes gens de la société composaient le corps des pompiers, et suivant leurs actions y recevaient de l'avancement; ils s'exposaient ainsi gratuitement à des dangers fréquens. La gloire de sauver quelques compatriotes leur faisait désirer avec ardeur les occasions d'affronter les périls les plus grands.

Lorsque le feu se déclarait dans quelque quartier de la ville, on sonnait le tocsin; on battait la générale, et rien n'eut pu retenir les jeunes gens qui entendaient ces signaux de détresse. Plusieurs fois je les ai vu quitter tous un bal brillant, et courir en bas de soie, au lieu de l'incendie, où ils restaient jusqu'à ce que tout fut éteint.

Pendant que j'étais à Genève, il y en eut un terrible : sept maisons furent brulées; vingt-deux personnes périrent. Le théâtre fut fermé pendant quinze jours; personne de la ville n'eut eu la pensée de s'aller amuser avant que ce désastre ne fût en partie réparé. On ouvrit une souscription pour les victimes; elle fut promptement remplie.

Dans toutes les circonstances importantes les Génevois ont toujours été les mêmes. On doit donc leur pardonner un peu de parcimonie dans leur maison. Ils sont avares dès qu'il s'agit d'eux; mais jamais lorsqu'il faut réparer le malheur véritable de leurs concitoyens.

Je suis étonnée qu'on n'ait pas adopté en France leur échelle à incendie; elle peut être dressée en deux minutes jusqu'aux étages les plus élevés; un énorme sac est attaché à l'extrémité; les infortunés qui ne peuvent plus se sauver par

des escaliers embrâsés, se jettent dedans, et leur poids en fait remonter immédiatement un autre qui sauve de nouvelles victimes. L'empereur Alexandre demanda des modèles de ces machines si simples; il en fut tellement satisfait qu'il envoya des bagues superbes à l'inventeur, au dessinateur et au maire.

La plus belle promenade de Genève (1) était toujours déserte. La statue de Rousseau y avait été élevée en 1792; les fusillades de la terreur s'étaient faites à ses pieds; et depuis cet horrible instant, aucun habitant de la ville n'avait voulu y aller. Si quelqu'un s'y promenait, on pouvait parier que c'était un étranger.

La statue a été abattue; la promenade remplacée par des maisons nombreuses. Il n'est plus possible de connaître la place où furent commis tant de crimes, qui peuvent être pardonnés, mais non oubliés.

Nous vîmes aussi à Genève M. Sybourg, suisse de naissance, qui avait été long-temps sous-gouverneur des grands ducs de Russie. Il était parti de Petersbourg, comblé des bienfaits de ses élèves, avec une fortune dont il fit le plus

(1) Les bastions.

noble usage, en étant utile à toute sa famille. Une vaste instruction, un caractère ferme sans rudesse, une probité rigoureuse et une grande pureté de mœurs, le rendaient digne de la tâche si difficile qui lui avait été imposée. Les empereurs Alexandre et Nicolas furent élevés en grande partie par lui; ce qui prouve combien le choix que l'on avait fait d'un pareil instituteur était heureux. Il nous donna sur la cour de Russie des détails intérressans; mais les souverains qu'ils concernaient n'existent plus, et les éloges que je leur donnerais en répétant ce qui m'a éte dit, sont déjà du domaine de l'histoire.

M. Auguste Boutems, capitaine de génie, arrivait de Perse, et fixait alors l'attention générale, par l'intérêt qui s'attache toujours à un voyageur qui a couru de grands dangers, et qui s'en est tiré avec courage. Il faisait partie de l'expédition du général Gardanne. Après de grandes persécutions, il obtint l'amitié du prince royal de Perse, qui lui donna l'ordre du soleil; il le portait auprès de la légion d'honneur, qui lui avait été accordée long-temps avant. Ayant rapporté un costume fort exact, il avait la complaisance de le revêtir quelquefois, pour satisfaire la curiosité des femmes de la société de sa mère, per-

sonne éminemment distinguée; digne d'être la descendante, du célèbre *Lefort* (ami de Pierre-le-Grand), l'un de ses aieux.

Nous nous préparions à quitter Genève avec un regret sincère ; nous y laissions des amis véritables. Ces trois années, écoulées si doucement, sont sans aucun doute les plus paisibles de ma vie. Là, du moins, je n'éprouvai pas de chagrin violent ; je ne fus pas poursuivie par d'odieuses calomnies, et je n'ai pas souffert tout ce que l'ingratitude a d'amer! Pourquoi ai-je refusé de m'y fixer? J'aurais évité toutes les peines déchirantes qui m'ont accablée ; je pourrais sans regret regarder en arrière ; et porter avec sécurité mes pensées vers l'avenir!...

J'ai besoin de consigner la profonde reconnaissance que je conserve pour l'extrême amitié qu'on a bien voulu m'y témoigner. Il est une famille surtout à laquelle j'ai dû les plus doux momens : je n'ai pas besoin de la nommer; en parlant de toutes les qualités réunies, qui ne la reconnaîtra? Il faudrait, si je m'appesantissais sur ce que je lui dois, parler de deux êtres chéris, enlevés au milieu de leur carrière; ce serait r'ouvrir les plaies inguérissables des malheureux parens. Je pleures et me tais.

CHAPITRE VI.

Ferney. — La maison de Voltaire. — Description de sa chambre à coucher. — Voyage de l'impératrice à Genève. — Réception aimable de Sa Majesté. — MM. Pictet, Boissier et Prevost. — Une fête sur le lac. — Le vice-roi et la vice-reine viennent voir leur mère. — Acceuil aimable de l'impératrice. — Elle visite tous les établissemens publics.

J'ALLAI à Ferney, avec la persuasion que madame de Genlis avait exagéré dans ses *Mémoires* le peu d'agrément de ce séjour. Je me disais que son éloignement pour Voltaire avait sans doute dénaturé tous les objets, et que, contre son ordinaire, elle avait mal observé ce qu'elle décrivait. J'étais convaincue que, partout à Ferney, je trouverais des motifs d'admiration. Ce lieu, créé par un grand génie, devait être beau, sévère et noble. Pour justifier mon enthousiasme anticipé, je tâchais d'oublier l'insipide et fati-

guante monotonie *des Délices* (1) ; enfin, j'étais décidée à trouver tout bien dans l'habitation de Voltaire. Il répandait autour de lui de nombreux bienfaits; ainsi, c'était surtout là qu'on devait l'admirer ! Cette pensée donnait le désir de n'avoir rien à critiquer.

En arrivant à Ferney, mes idées restèrent les mêmes. Je vis une quantité de maisons bâties par les ordres de Voltaire; leur architecture, quoique simple, était élégante et gracieuse, et toutes annonçaient l'aisance. Je remarquai une belle église, élevée aussi par celui qui, souvent, semblait repousser tout ce que la religion a de doux et de sublime. Mon impatience de voir le château devenait de plus en plus vive; et j'arrivai à la grille dans les dispositions les plus favorables.

Je fus subitement désenchantée en apercevant une maison fort ordinaire, à laquelle conduisait une vilaine allée tortueuse, tout juste assez large pour qu'une voiture pût y tourner. L'entrée de ce lieu si fameux par le séjour prolongé de l'un de nos plus grands génies, devait

(1) Maison à la porte de Genève, habitée long-temps par Voltaire, qui lui donna ce nom. Elle appartenait aux descendans du célèbre docteur *Tronchin*.

être une avenue majestueuse, et n'avoir rien de la mesquinerie des environs de Paris. Rien de commun ne devait annoncer la demeure de Voltaire ! On me dit que M. de Badé, propriétaire actuel, avait fait changer en grande partie tout l'extérieur du château, devenu historique. C'était donner aux nombreux étrangers qui s'y succèdent une bien triste opinion de son goût et de son esprit. Il était digne d'appartenir à cette cruelle bande noire, qui détruit ou dénature tout ce qui devrait être respecté.

Le concierge nous introduisit dans la chambre de Voltaire, et d'un ton monotone, nous *récita* tout ce que notre intelligence aurait très-bien deviné. Son air ennuyé, sa physionomie impassible, étaient la preuve que les mêmes mots, les mêmes phrases, étaient répétés par lui depuis dix ans. Il nous expliquait ce qui n'avait pas besoin d'explication ; et loin d'être utile aux voyageurs, il était non-seulement ennuyeux, mais insupportable par son inutile bavardage.

Cette chambre est petite, sale, et horriblement tenue. Les rideaux du lit d'un damas fort épais, sont en lambeaux ; chaque *visiteur* se permettant d'en couper un morceau, afin d'avoir une relique *du grand homme*. Il me semble que

l'on devrait exiger des étrangers qu'ils ne profanassent pas ainsi le lieu qu'on leur permet de visiter. Tout, dans cet appartement, atteste le peu de soin qu'on en prend. Les fauteuils sont presque tous brisés ; une mauvaise table, quelques détestables portraits au pastel (celui de Lekain, dans le costume d'Orosmane, et de madame la marquise du Châtelet) forment l'ameublement de cette pièce. On y voit un mausolée en marbre noir et blanc, de fort mauvais goût. Il est placé dans une niche, en face de la cheminée, et contient le cœur de Voltaire. Des noms obscurs, écrits au crayon, couvrent tout ce monument, ainsi que la muraille, le lit, etc. Comment permet-on de souiller ainsi ce que la mort devrait au moins rendre sacré?

Avant de sortir de cette chambre, qui laisse une impression de tristesse extrême, le concierge ne manque pas de demander *pour boire*. Cette phrase, toujours triviale, devient une inconvenance choquante dans cette occasion.

Le jardin est laid. On y remarque un long berceau couvert, qui servait de promenade à Voltaire; il y composa beaucoup; on s'étonne qu'il ait pû y trouver une seule inspiration, car rien n'est plus triste que cette immense allée

de charmille, dans laquelle quelques lucarnes étroites et rares, laissent appercevoir une partie du lac, à une très-grande distance. En un mot, rien ne peut satisfaire à Ferney, si ce n'est la pensée qu'un homme remarquable y trouva le repos. Les environs de Genève offrent une si prodigieuse quantité de jolies maisons, de points de vue ravissans, que l'on est à concevoir que Voltaire ait préféré un lieu privé de tous les charmes qui se rencontrent à chaque pas dans ce magnifique pays.

Peut-être Voltaire a-t-il mis une sorte de coquetterie à n'avoir autour de lui rien qui pût plaire; il devait croire que sa célébrité suffisait pour attirer; il n'était pas possible d'en douter, lorsque de tous les coins du monde, on sollicitait la faveur d'être admis pendant une journée dans l'endroit le moins agréable de cette superbe contrée. Les oisifs, les demi-savans y accouraient pour pouvoir dire : *j'ai vu Voltaire.* Les gens instruits, pour admirer de près cet esprit universel, qui a depuis, peut-être, entraîné tant de gens dans la fausse route.

Joséphine voyageait à cette époque sous le nom de la comtesse d'Arberg; elle n'en pouvait choisir un plus honorable. Elle vint à Genève

voir le vice-roi et sa femme, qui arrivèrent de Milan pour passer quelques jours avec elle. Nous ne l'avions pas vue depuis long-temps; notre fortune, comme je crois l'avoir dit, ne nous permettant pas d'aller à la cour, où le luxe était poussé au dernier degré. Ma mère pensa qu'ayant quelques anciennes obligations à Sa Majesté, il était de notre devoir d'aller lui présenter nos hommages, quand elle était abandonnée de gens auxquels elle avait été mille fois plus utile qu'à nous. Nous demandâmes donc à avoir l'honneur de lui être présentées de nouveau. Nous reçumes une réponse pleine d'obligeance, qui nous assignait une audience fort prochaine.

L'impératrice habitait l'hôtel d'Angleterre, situé à Sécheron, joli village, voisin de Genève, et sur les bords du lac. Nous y allâmes, persuadées que tout devait être bouleversé par la présence de tels personnages, et convaincues que les étrangers ordinaires avaient dû être renvoyés pour faire place à cette cour. Quelle fut notre surprise en arrivant, de trouver tout aussi calme en apparence, qu'avant l'arrivée de l'impératrice, qui voyageait avec la simplicité d'une riche particulière.

Madame d'Audenarde qui était dame du Palais depuis le divorce, nous introduisit dans une fort petite pièce, sans antichambre. C'était où couchait Sa Majesté; elle était en demi-toilette, mais infiniment mieux que lorsqu'elle était sur le trône. Elle avait pris de l'embonpoint, sans que sa taille perdît de son extrême perfection; son teint était moins brun, le charme de ses manières aimables et nobles, la rendait la femme la plus séduisante. S. M. nous reçut avec la plus grande bienveillance, nous rappela plusieurs circonstances de nos anciennes relations; et fit venir le vice-roi, *pour nous le présenter*. Il était comme sa charmante mère, ennemi juré de toute étiquette, et fut avec nous absolument comme lorsqu'il n'était encore *qu'Eugène de Beauharnais*. L'impératrice nous dit qu'elle partait le lendemain pour retourner à Paris; qu'elle savait que notre projet était aussi de reprendre bientôt le chemin de la *ville par excellence;* qu'elle serait charmée de nous recevoir à Malmaison et à Navarre, non comme de simples visites, mais comme habitans. Nous prîmes cette invitation comme une chose que l'on oublierait dès que l'on ne nous verrait plus; mais nous fûmes fort touchées de la bonté

parfaite de S. M., qui causa plus d'une heure avec nous, avec une amabilité et un intérêt extrêmes.

Pendant que nous étions avec elle, elle reçut plusieurs personnages marquans de la ville : M. Maurice, maire; les professeurs Pictet, Boissier et Prévost, justement célèbres par leur instruction et leur noble caractère. Elle s'entretînt avec eux de sciences et d'arts avec une aisance dont ils furent étonnés. Elle parlait de tout, et en parlait bien. Elle écoutait les réponses avec une attention bienveillante qui attirait la confiance, ayant toujours l'air de s'intéresser à celui qui lui parlait. Elle fit quelques citations sans aucune pédanterie, et qui eussent pu surprendre, si on ne s'était souvenu que l'empereur l'appelait *son agenda*. En racontant un trait, il affectait de se tromper de date, pour avoir le plaisir d'être repris par celle qu'il avait su juger.

Le jour où nous vîmes l'impératrice était précisément celui d'une fête célèbre à Genève : celle du Lac. Toutes les barques des propriétaires qui ont des maisons sur ses bords enchantés, sont richement pavoisées, décorées de guirlandes, et conduites par des matelots

vêtus de blanc, ayant des ceintures de couleur; plusieurs sont pleines de musiciens; au milieu de cette petite flotille se promène majestueusement *la grande barque de la ville*, montée par la garde nationale, dont la musique fait entendre des airs analogues à la circonstance. Le soir on tire sur le pont un magnifique feu d'artifice, auquel répondent des milliers de fusées lancées par tous les batelets, aux cris d'une foule immense qui borde le rivage. Rien ne peut donner l'idée de la magnificence de ce lac ainsi éclairé, ni de la majesté du Mont-Blanc, qui se montre par intervalle, au reflet de ces feux si brillans qui le dorent. L'écho des montagnes répétant ces bruits si éclatans, achèvent de rendre cette scène incomparable; je défie de l'oublier, lorsqu'on en a été témoin.

On avait orné une barque pour l'impératrice. Elle était traînée par deux cygnes; toutes les autres se pressaient autour de la sienne; on voulut les faire éloigner, mais Sa Majesté ordonna de les laisser s'approcher. « Je suis bien » aise que l'on voie à quel point je suis en- » thousiaste de ce qui m'entoure, et combien » je suis heureuse de la manière dont je suis » reçue. Il est si consolant d'être aimée! » On

se répétait ses paroles, et mille cris de *vive l'impératrice! vive le vice-roi!* assuraient qu'en effet elle devait être *consolée.*

Elle visita toutes les manufactures, fit beaucoup d'emplettes, et partit comblée de la population tout entière. La société avait pu juger de ses manières parfaites, de la justesse de son esprit, de l'étendue de ses connaissances acquises depuis son second mariage, de son goût éclairé pour les arts; et les pauvres pouvaient attester la bonté de son cœur, car ils n'avaient point été oubliés. Au milieu du tumulte des fêtes, l'impératrice pensait aux malheureux, et voulait qu'ils eussent une part de ses plaisirs.

C'est ainsi qu'elle a acquis une célébrité que le temps ne lui ravira pas. Les louanges des êtres souffrans sont recueillies; et les *bons rois* sont plus immortels encore que les *grands rois.*

CHAPITRE XV.

Voyages aux Glaciers. — Imprudences de deux merveilleuses de Paris. — Les Albinos de Chamouny, après avoir parcouru l'Europe, acquièrent une petite fortune à se faire voir; ils parlent anglais. — Le guide Balmat et M. de Saussure. — Trait de courage d'une fille d'auberge. — Un Cretin de Chamouny. — L'album des voyageurs. — Madame de Staël ne monte point aux glaciers, elle reste à l'auberge de Chamouny.

Deux femmes de mes amies, venues pour parcourir les glaciers de Savoie, voulurent bien me mener avec elles. Nous partîmes par un temps fort douteux, et ne pûmes jouir qu'à moitié de la beauté admirable des sîtes que l'on trouve à tout instant de Genève à Chamouny. L'élégante cascade de Chède, son lac enchanteur, la vallée de Maglan, étaient sans soleil; et cependant ils étaient ravissans! J'avais pris mes informations en quittant Genève, sur le cos-

tume convenable à cette excursion. Mes compagnes, jolies et merveilleuses parisiennes, n'avaient pas fait de même ; elles eurent fort à s'en repentir, car nous gravîmes les montagnes par un brouillard fort épais, qui défrisa les plumes de leurs chapeaux, et les rendit assez semblables à des balais. Leurs robes légères et entr'ouvertes à la poitrine, les fit geler ; et leurs petits souliers, de couleur claire, à semelle fort mince, purent à peine les ramener jusqu'à l'auberge ; tandis que mon chapeau de paille noire, mes souliers de rouliers et mon ample douillette ouatée, me firent à peine sentir qu'il faisait froid.

Arrivées sur le sommet du Montanvert, et prêtes à descendre sur la mer de glace, nous fûmes affublées d'énormes couvertures d'une laine grossière et rayée ; ce qui achevait de rendre cet équipage fort burlesque, était de gros bouquets de rhododendrum que nous nous mîmes au côté. Je n'essayerai pas de donner une idée de la majesté imposante de cette mer de glace dont on a tant parlé. Des écrivains célèbres ont fait des descriptions pompeuses, qui, selon moi, laissent le lecteur froid comme le sujet dont on les entretient. Ce bouleversement de la nature, l'immensité des pics qui vous entourent,

et qui ressemblent à d'innombrables châteaux; ces crevasses énormes, en forme d'entonnoir, où un seul pas peut vous faire trouver une mort inévitable; ce silence profond qui n'est interrompu que par le bruit si effrayant des avalanches qui se succèdent pour rouler dans des gouffres affreux, ou par le son mélancolique de la trompe des bergers relégués sur ces montagnes pendant plusieurs mois de l'année: tout porte dans le cœur une admiration, mêlée de tristesse, qui ne peut s'exprimer comme on l'a sentie. On ne songe à rien, on regarde, on est attendri, et nulle phrase ne peut rendre ces émotions si vives et si rapides. Les larmes s'échappent sans effort. C'est du moins ce que j'ai éprouvé ainsi que mes charmantes compagnes, toutes deux étonnées d'être réfléchies et occupées d'autre chose que des parures qui pouvaient faire remarquer davantage leur beauté, mais non l'augmenter.

Il ne tiendrait qu'à moi d'inventer quelque épisode bien romanesque, pour rendre piquant ce voyage à jamais gravé dans ma mémoire; mais j'ai promis d'être franche, et de me singulariser des auteurs de notre époque par une sincérité parfaite, ne pouvant le faire par mon talent;

ainsi, à mon grand regret, je suis forcée d'avouer que rien d'extraordinaire ne m'est arrivé. J'ai, comme tout le monde, fait une station à la fontaine devenue célèbre, grâce à la nouvelle de *Claudine* par Florian; j'ai cueilli des fraises sur la glace, des plantes précieuses dont j'ai fait un herbier auquel je tenais beaucoup (1). J'ai vu un chamois, un aigle royal et les *Albinos*. Ils sont nés à Chamouny; y étaient revenus après avoir parcouru toute l'Europe; ils avaient gagné une petite fortune à se faire voir. Ils ont à leur retour acheté un troupeau qu'ils gardent comme de simples pâtres. Leurs cheveux sont parfaitement blancs, ainsi que leurs cils et leurs sourcils. Leurs yeux, intérieurement rouges, sont en perpétuel mouvement; et le jour leur fait un tel mal, qu'ils portent habituellement un chapeau à énormes bords rabattus. Si on leur ôte brusquement, ils tombent immédiatement, et prétendent qu'ils éprouvent une douleur si vive, qu'ils croyent recevoir un

(1) Méhul, dont le nom rappelle tout ce que le talent, l'esprit et la bonté peuvent avoir de plus attachant, étant déjà condamné par les médecins, le désira vivement. Je le lui donnai Quelques mois après il n'existait plus!....

coup de canif dans l'œil. Ils parlent superieurement anglais, ayant long-temps *exploité leur laide figure* aux dépens de la Grande-Bretagne.

Je leur demandai si leurs parens étaient comme eux; ils me répondirent que non; mais que leur mère avait eu *peur d'un lapin blanc*, et que voilà pourquoi ils étaient ainsi, qu'elle était morte; que les chirurgiens avaient voulu qu'on l'ouvrît pour savoir si sa conformation différait de celle des autres femmes; que rien n'expliquait le phénomène qui avait étonné tous les gens de l'art. Je les questionnai sur leurs voyages, le cadet avait de l'esprit naturel, il causait fort bien des pays qu'il avait visités. Suivant l'usage de tous les montagnards, il préférait ses montagnes à tout ce qu'il avait vu. Il avait raison, car tout ce qui est grand, beau, sublime, est là. Il dit qu'il était marié ainsi que son frère, mais que, *malheureusement*, ils n'avaient que des filles qui n'étaient que de *jolies brunettes* : aussi, ajouta-t-il, elles seront obligées de n'avoir que ce *que notre figure nous a fait gagner*. Ils sont tous deux d'une humeur fort donce qui les fait aimer de tous les habitans de la vallée. Les voyageurs leur donnent toujours quelques pièces de monnaie, qu'ils reçoivent

avec reconnaissance, et qu'ils mettent de côté pour augmenter la dot de leurs *infortunées jolies brunettes*.

J'avais pour guide Balmat, surnommé le *Mont-Blanc*, parce qu'il fut le guide de M. de Saussure. C'est un homme fort remarquable.

Quoique resté paysan par ses expressions et sa mise, il est fort intéressant et fort instructif de l'entendre causer. Il sait parfaitement la minéralogie, la botanique, et connaît toutes les singularités de ce coin privilégié de la terre, où se réunissent les personnes les plus illustres de toutes les parties du monde. Ayant toujours été en relation avec elles, il a retenu une foule de traits qui les concernent, et qu'il raconte avec une énergie que l'on ne trouverait pas dans un homme de la société. Il se souvient de tous ceux qu'il a conduits; trace facilement des portraits qui doivent être ressemblans. Quand un mot lui manque pour exprimer sa pensée, il y supplée par un geste qui le fait deviner.

Il nous raconta *qu'une seule femme* était montée au Mont-Blanc, aussi haut que M. de Saussure. C'était une fille d'auberge, qui trouvait honteux que notre sexe ne fut pas plus courageux. Elle annonca la volonté de suivre les premiers voya-

geurs qui tenteraient cette excursion. Vainement on lui observa qu'elle ne pourrait soutenir la fatigue d'une course si pénible, qu'il fallait coucher deux nuits sur la glace, etc. Elle persista, et partit en effet avec deux anglais et sept guides. Arrivée à la moitié de l'espace qu'elle devait parcourir, elle était déjà malade; on voulut la faire renoncer à son projet, mais il n'y eut pas moyen; elle jura qu'elle aimait mieux mourir que de redescendre avant d'avoir posé le pied sur la place où M. de Saussure avait mis le sien. Plus elle s'élevait, plus sa santé s'altérait, sans que son courage s'affaiblît. Le froid excessif que l'on éprouve, parvenu à une certaine hauteur, lui causa d'affreux vomissemens que rien ne pouvait calmer; mais lorsqu'on voulait la faire rétrograder, elle avait des attaques de nerfs si effrayantes, qu'on se voyait obligé de la laisser s'exposer à un danger qu'elle voulait affronter. « Traînez-moi, portez-moi, mais que je touche cette pierre posée pour perpétuer ce voyage à jamais célèbre, et je mourrai contente. Enfin, après des fatigues, des peines et des souffrances inouies, ses vœux furent exaucés; elle ajouta son nom à celui du voyageur qu'elle révérait. Les guides furent obligés

de la porter presque toujours en descendant; elle ne pouvait se soutenir sur ses jambes : elle fut six semaines entre la vie et la mort. Je suis inexcusable d'avoir oublié le nom de cette heroïne villagoise. Je l'avais inscrit sur un petit agenda, qui a été perdu dans un de mes nombreux voyages.

Balmat a introduit la race des mérinos dans sa chère vallée. Il reçut une médaille d'or du ministre de l'intérieur, et la montrait avec fierté : elle lui avait été remise par son *ami Barante.* C'est ainsi qu'il nommait le préfet, avec lequel il dînait toutes les fois qu'il allait à Genève.

Il y avait à Chamouny un malheureux sourd muet, presque cretin, par son imbécillité. On ne croirait pas qu'une pauvre créature si dégradée pût rendre quelque service; cela est cependant, et voici comment :

Si par malheur une vache, une brebis, ou (ce qui est arrivé deux fois depuis vingt ans), un homme tombaient dans ces crevasses redoutables, on y descendait cet infortuné, après lui avoir passé d'énormes cordes autour du corps et dessous les bras. A force de signes, on était parvenu à lui expliquer qu'il fallait qu'il rap-

portât ce qu'il trouverait dans le gouffre. Il s'emparait en effet du corps qu'il y rencontrait, et remontait avec, sans savoir ce qu'il faisait, agissant machinalement. Pour le recompenser, on lui donnait un peu de viande, qu'il aimait beaucoup et dont des habitans de la vallée mangent rarement, vivant de fromage et de lait caillé. Quand on lui présentait une nourriture qui lui plaisait, il riait aux éclats d'une manière qui faisait mal à entendre. Ainsi la gaité même de ce malheureux attristait tous ceux qui en étaient les témoins. Le rire sur ce visage flétri ne pouvait jamais paraître qu'une convulsion effrayante.

L'Album sur lequel les voyageurs inscrivent leurs pensées et des vers est si rempli d'absurdités, que je ne conçois pas que l'on ose en augmenter le nombre. Il est fort curieux de voir ainsi rapprochés les noms des savans et des poètes de tous les pays; mais ce n'est assurément pas en lisant leurs impromptus que l'on pourrait se faire une idée de leurs talens, car ils sont presque tous détestables : ce qui prouve qu'une nature admirable n'est pas suffisante pour inspirer.

Madame de Staël, si hardie dans ses concep-

tions littéraires et dans sa conduite politique, avait toute la faiblesse d'une femme, lorsqu'il s'agissait de dangers physiques, et fort peu de courage pour affronter la fatigue. Elle est restée, dit-on, à l'auberge de Chamouny, pendant que sa société visitait les glaciers. Elle disait qu'elle en saurait autant que les autres, en se faisant raconter ce qu'ils avaient fait; que son imagination suppléerait à ce qu'elle n'aurait pas vu. Elle était en effet assez étendue et assez brillante pour deviner toute la magnificence dont elle se privait.

CHAPITRE XVI.

Départ de Genève pour Paris. — Nous allons à la Malmaison. — Sa Majesté part pour Navarre. — On vient nous chercher quatre jours après en berline à six chevaux. — Notre arrivée à Navarre. — Réception aimable de l'impératrice. — Mademoiselle Avrillon, madame d'Audenarde. — Mon embarras et ma gaucherie à la cour. — L'évêque d'Évreux, madame la comtesse d'Arberg. — Mesdames de Rémusat, de Ségur, de Colbert, de Mackau, de Viel-Castel. — MM. de Baral, de Beaumont, de Monaco, de Turpin, etc.

Nous partîmes enfin de Genève pour revenir à Paris. Lorsque du haut d'une montagne du Jura, je vis pour la dernière fois cette ville où j'avais été si heureuse, j'éprouvai un violent chagrin. C'était un pressentiment de tout ce que je devais souffrir plus tard. Pendant toute la route je le conservai, et la présence de ma famille put seule me consoler, mais non me faire oublier tous les momens agréables passés dans

cette ville, que je désire tant revoir, et à laquelle j'ai probablement dit un adieu éternel!

Après quelques jours de repos, nous pensâmes à aller faire une visite à l'impératrice, qui était alors à Malmaison. Elle nous reçut encore mieux qu'à Genève, et nous annonça qu'elle voulait absolument que nous fussions passer plusieurs mois avec elle à Navarre, où elle serait dans peu. On était à la fin de novembre; et, malgré mon goût pour les plaisirs de Paris, je pressai ma mère d'accepter. Il fut donc convenu que Sa Majesté nous enverrait chercher aussitôt qu'elle serait installée. Elle nous dit qu'il ne fallait pas faire de dépense pour notre toilette, parce qu'elle avait permis un uniforme, pour que toutes les femmes fussent mises de même: c'était une robe gros vert, n'importe de quelle étoffe: la couleur seule était exigée. Nous nous occupâmes donc d'en faire faire de fort simples, et j'attendis avec une vive impatience le moment d'aller rejoindre cette personne qui savait charmer tout ce qui l'approchait, et qui, semblable à une fée bienfaisante, calmait toutes les douleurs.

Le 4 de décembre nous vîmes arriver une berline aux armes de l'empire, attelée de six

chevaux, précédée et suivie d'un piqueur, et deux valets de pied sur le siége. L'impératrice avait poussé la grâce jusqu'à nous envoyer une de ses premières femmes-de-chambre (1), pour qu'elle nous mît un peu au courant de la vie de Navarre. Je n'en croyais pas mes yeux, en voyant un si brillant équipage, et je me réjouissais, comme un enfant, de voyager avec tant de luxe, moi qui étais habituée aux hautes, lourdes et sales diligences de cette époque. Ce fut avec une joie extrême que je montai dans cette belle voiture. Nous fûmes menées avec une rapidité qui m'étourdissait presque: nous n'attendions pas une minute aux relais; un courrier commandait nos chevaux. Nous arrivâmes à Mantes en trois heures et demie; nous trouvâmes un excellent dîner préparé d'avance. J'étais si pressée de voir l'impératrice, que je permettais à peine que l'on achevât le service. Enfin, à huit heures, nous entrâmes dans la longue avenue qui conduit au palais; il était fort éclairé. Plus j'approchais, plus ma joie

(1) Mademoiselle Avrillon : ses manières prouvaient qu'elle approchait souvent de Sa Majesté. Il est impossible d'avoir un meilleur ton et plus d'obligeance que cette personne si dévouée à l'impératrice.

faisait place à une crainte que je ne pouvais surmonter.

N'ayant jamais vécu à la cour, étrangère à ses usages, et surtout à la dissimulation qu'on me disait la base de la conduite qu'il fallait y avoir, je ne pouvais me défendre d'une émotion de plus en plus pénible. L'impératrice ne m'en imposait pas : elle était si bonne! Mais toutes ces dames, tous ces chambellans, qu'allaient-ils dire de mon embarras? Je questionnais mademoiselle Avrillon sur les personnes qui entouraient Sa Majesté; je lui témoignais la peur que j'avais de faire quelques inconvenances. Ni ses paroles rassurantes, ni le sang-froid de ma mère ne parvenaient à me rassurer, et je redoutais cette arrivée autant que je l'avais désirée. Enfin la voiture s'arrête; une troupe de valets-de-pieds s'empresse de venir nous aider à descendre et à décharger nos cartons et nos malles. On nous conduit à nos chambres, où nous trouvons le couvert mis.

Mademoiselle Avrillon nous dit que sûrement l'impératrice ne nous verrait que le lendemain, voulant nous laisser reposer, qu'elle allait la faire prévenir de notre arrivée, et qu'elle m'engageait à être tranquille sur ma réception, qui ne pou-

vait être qu'agréable. Je respirai, en pensant que j'avais toute une nuit pour me préparer à ma présentation.

Je n'avais point été effrayée à Malmaison en faisant ma visite, parce que le salon était si plein de monde, qu'il ressemblait à tous les cercles où j'avais été, et qu'on ne me remarquait point dans la foule; mais je me disais que, loin de Paris, on avait besoin de distraction, et qu'une personne aussi gauche que je le serais en deviendrait une fort amusante pour ces courtisans, que je me figurais tous moqueurs et impertinens.

Au milieu de toutes ces belles réflexions, j'entends frapper à la porte, et je vois entrer madame d'Audenarde, qui nous demande à quoi nous songeons d'être ainsi tranquillement assises, quand Sa Majesté nous attend. Oh! pour le coup, je ne sus que devenir, et pour retarder l'instant que je redoutais tant, je cherchai mille prétextes tous plus mauvais les uns que les autres. Ils furent, comme de raison, levés très-aisément, et il fallut revêtir cette robe verte qui, dans ce moment, me parut lourde et affreuse. Madame d'Audenarde, avec une bonté extrême, chercha à dissiper ce qu'elle appelait mes

terreurs, m'assura qu'on était dans le salon de Navarre tout aussi indulgent qu'ailleurs. J'en avais la preuve devant les yeux, et, cependant, je ne pouvais le croire. Après avoir apporté à ma toilette toute la lenteur imaginable, il fallut me résoudre à descendre. Je pouvais à peine me soutenir. Madame d'Audenarde nous précédait : je ne concevais pas son air simple et naturel.

Nous traversâmes une antichambre remplie de valets-de-pieds : ils étaient trente, je crus en voir deux cents ; de là, nous entrâmes dans un salon où se tenaient quatre valets de chambre en habits brodés et l'épée au côté ; ensuite, dans un autre, occupé par l'huissier qui annonçait Sa Majesté. Craignant de paraître fière, je faisais révérence sur révérence, depuis la première antichambre jusqu'à la porte où madame d'Audenarde me dit : « Allons, du courage, car voilà la galerie où est l'impératrice. » Par une singularité que je ne m'explique pas, je ne tremblai plus dans ce moment. Il semblait que ce nom fût un talisman qui dissipait tout ce qui m'avait effrayé ; et je suivis ma mère assez courageusement. Je fis mes trois révérences fort gauchement, j'imagine; mais

la bienveillance que je vis sur tous les visages, et qui était une conséquence naturelle de celle de la souveraine, me mit promptement à l'aise.

Quand j'arrivai dans le salon, S. M. faisait sa partie de trictrac avec M. Bourlier, évêque d'Évreux, qu'elle aimait avec raison; il était chargé de la plus grande partie de ses aumônes, et bien digne d'un tel emploi par sa bienfaisance éclairée, qui égalait son indulgente piété. Rien d'austère dans ce respectable vieillard, si gai, si obligeant pour la jeunesse dont il était adoré. Suivant avec une grande rigidité tout ce que l'épiscopat a de pénible, on l'a vu souvent exhorter les mourans pauvres, leur porter les remèdes qui leur étaient nécessaires; et lorsqu'il recevait l'aveu de quelque faute grave, il savait, par de douces paroles, calmer les tourmens si cruels des remords, et faire renaître l'espérance du pardon, dans des cœurs flétris et découragés.

Sa présence n'interrompit jamais les jeux des jeunes personnes réunies à Navarre; mais ses discours et son exemple ont souvent fait naître l'idée d'une bonne action. On devenait meilleur en cherchant à se rendre digne de la bienveillance d'un homme si excellent! Ce portrait est

exact, et je ne crains pas qu'il soit trouvé flatté par ceux qui comme moi ont eu le bonheur de le voir habituellement.

Après que nous eûmes été présentées à l'impératrice, nous le fûmes aussi à madame la comtesse d'Arberg, dont la belle et noble figure eût été imposante, si sa dignité n'avait été tempérée par une grande expression de douceur.

A l'époque du divorce, elle n'avait pas voulu quitter Joséphine, dont elle était dame du palais. L'empereur, connaissant son extrême attachement pour sa maîtresse, admirant la noblesse de ses sentimens et de ses manières, la nomma dame d'honneur à la place de madame de La Rochefoucauld (1). Il savait que madame d'Arberg avait assez caractère pour s'opposer aux dépenses excessives auxquelles la bonté de l'impératrice l'entraînerait peut-être.

(1) Madame la comtesse de La Rochefoucauld, dame d'honneur, s'empressa de supplier l'empereur de la nommer près de Marie-Louise à la charge qu'elle occupait chez l'impératrice répudiée : elle en avait été comblée de bienfaits! Napoléon avait l'âme trop grande pour ne pas être révolté d'une pareille ingratitude. Madame de La Rochefoucauld fut destituée de sa place, qui fut immédiatement donnée à madame la comtesse d'Arberg.

Par sa place, elle avait tout pouvoir sur les gens de la maison. Elle y établit un ordre parfait, et c'est bien certainement à elle que l'impératrice à dû de pouvoir faire autant de bien, sans diminuer le luxe qu'elle aimait, auquel elle aurait renoncé avec peine. Loin de s'offenser des remontrances de sa *grande-maîtresse* (c'est ainsi qu'elle l'appelait), elle lui donnait toujours raison, cédait avec une grâce charmante aux observations justes qui lui étaient

Voici une lettre adressée par Joséphine à madame de La Rochefoucauld. Elle vient à l'appui de ce que j'ai dit de l'attachement que lui portait sa souveraine.

A Madame de la Rochefoucault.

» Nous partons cette nuit à quatre heures, c'est vous
» dire que nous irons vous demander à déjeûner à dix.
» Je me hâte de vous expédier ce billet, afin que vous
» ne soyez pas prise au dépourvu. Vous connaissez l'ac-
» tivité, l'invariabilité de l'empereur; l'une et l'autre
» semblent redoubler avec les événemens. Il y a une
» heure que j'ignorais encore ce départ : on était au jeu.

faites, et l'en aimait davantage. Madame d'Arberg n'était plus de la première jeunesse, mais personne ne représenterait mieux qu'elle.

Elle était mère de madame Mouton, comtesse de Lobau, qui venait d'accoucher. On annonça cette nouvelle à Sa Majesté, et quelqu'un dit étourdiment (oubliant sans doute que madame d'Arberg était là), madame Mouton est-elle accouchée d'un mérinos?—Non, monsieur, je suis assez heureuse pour être grand'mère

» Préparez-vous, madame, m'a-t-il dit, à monter en » voiture à minuit. — Mais il est plus de neuf heures. » — Cela est juste : il vous faut du temps pour votre » toilette. Partons à deux heures. — Où allons-nous, s'il » vous plaît? — A Bayonne. — Rien que là ! Et mes pen- » sionnaires? j'ai à régler leurs mois. — Une heure pour » les malheureux, madame, pourrai-je vous la refuser? » Prenez-en encore une pour écrire à vos amis. Vous » n'oublierez pas madame de la Rochefoucauld.

» Bonsoir, ma chère amie, je vais donner quelques » minutes au sommeil : on me portera tout endormie » en voiture, et je ne me réveillerai que chez vous, pour » vous dire bonjour, et vous embrasser de tout mon » cœur. »

d'une jolie fille. Sur le champ elle parla d'autre chose pour dissiper l'embarras du mauvais plaisant.

On lisait un jour devant elle un ouvrage dans lequel il était question des amours du célèbre Alfieri et de la belle comtesse d'Albani, sœur de madame d'Arberg. Cette dernière interrompit le lecteur qui, cherchant à passer quelques lignes, s'embrouillait au point d'être inintelligible. — Passez franchement, monsieur, dit-elle avec un sourire, *car je suis là.*

Ces deux traits suffisent pour faire voir à quel point la bonté de madame d'Arberg l'emportait sur la sévérité et la sécheresse qui lui ont été quelquefois reprochées. Je l'ai toujours vue prête à excuser et à faire valoir les autres.

Madame d'Arberg, dame d'honneur, mesdames de Rémusat, de Ségur, de Colbert, de Mackau, de Vieil-Castel, de Sérent, dames du palais; madame Gazani, lectrice; M. de Beaumont, chevalier d'honneur; M. de Barral, archevêque de Tours, premier aumônier; M. Honoré de Monaco, premier écuyer; MM. de Turpin, Vieil-Castel et Montholon, chambellans; MM. Portales et Guitry, écuyers, composaient la

société de Navarre, à laquelle il fallait ajouter mademoiselle Louise de Castellane (1), ma mère

(1) L'impératrice avait été liée avec la mère de cette jeune personne, qui était morte, brouillée avec une partie de sa famille, entièrement ruinée, et laissant trois filles. Sa Majesté en mit deux en pension chez madame Campan qu'elle aimait beaucoup. Elle se chargea de tous les frais de leur éducation, et lorsqu'elle fut terminée, elle retira près d'elle mademoiselle Louise dont je viens de parler.

Plusieurs des nièces de Sa Majesté étaient aussi chez madame Campan, qui recevait fréquemment des lettres de Joséphine, relatives aux défauts de ces demoiselles. En voici une qui m'a été donnée par une personne possédant l'original.

A Madame Campan, à Saint-Germain.

» En vous renvoyant ma nièce, recevez, ma chère ma-
» dame Campan, mes remerciemens et mes reproches.
» Les uns seront pour les bons soins, pour la brillante
» éducation que vous donnez à cet enfant ; les autres, pour
» les défants que votre sagacité n'a pas manqué de re-
» marquer en elle, et que votre indulgence a tolérés.
» Cette petite fille est douce, mais froide ; instruite, mais

et moi. MM. Horeau, médecin, et Deschamps, secrétaire des commandemens, venaient passer

» dédaigneuse; spirituelle, mais sans jugement; elle ne
» plaît pas, et ne s'en soucie guère. Elle croit que la ré-
» putation de son oncle, que la bravoure de son père sont
» tout. Apprenez lui, mais bien sèchement, bien crue-
» ment, qu'elles ne sont rien. Nous vivons dans un temps
» où chacun est fils de ses œuvres; et si ceux qui servent
» l'état aux premiers rangs doivent avoir quelques avan-
» tages et posséder quelques priviléges, ce sont ceux
» d'être plus aimables et plus utiles. C'est ainsi seule-
» ment qu'aux yeux de l'envie on se fait pardonner sa
» fortune. Voilà ma chère madame Campan, ce que vous
» n'auriez pas dû laisser ignorer à ma nièce; et voilà
» ce qu'en mon nom vous devez lui répéter sans cesse.
» Je veux qu'elle traite comme égales toutes ses compa-
» gnes, dont la plupart valent mieux ou autant qu'elle,
» et auxquelles il ne manque que d'avoir des parens
» plus habiles ou plus heureux.

Madame Campan a été cruellement critiquée sur son mode d'éducation; l'on a pris plaisir à recueillir quelques aventures dont les héroïnes avaient été dirigées par cette femme célèbre, afin de prouver que toutes

presque toutes les soirées dans le salon, mais ils étaient servis chez eux, et ne dînaient avec

les calomnies débitées sur elle et sa maison étaient parfaitement justes. Ayant eu un nombre immense de pensionnaires, on aurait peut-être dû trouver simple que quelques-unes se fussent écartées des principes dans lesquels elles étaient élevées, puisque malheureusement toute la surveillance et toute la tendresse d'une mère, qui n'a qu'une fille, ne préserve pas cet objet de toutes ses affections d'inconséquences et de légèreté. Madame Campan était en faveur; il sortait de chez elle des princesses et des reines : en fallait-il plus pour lui susciter de nombreux ennemis et faire inventer mille contes aussi absurdes qu'odieux?

Je n'ai point eu de relation directe avec madame Campan; mais j'ai été liée avec plusieurs de ses élèves qui se sont fait remarquer dans le monde, plus encore par leur conduite parfaite que par leurs talens et leur instruction.

Je connais une pension qui mérite de remplacer celle de Saint-Germain. L'esprit et les manières de l'institutrice, les principes qu'elle donne à ses élèves, la tenue remarquable, et l'excellente exposition de la maison, le mérite des professeurs, rendent cet établissement le mieux dirigé de Paris. Nommer M. Grenier pour le dessin, M. Ch. Rhein pour le piano, M. Foignet pour la harpe, M. Sor pour la guitare, et M. Lefort pour tout ce qui a rapport à l'instruction, et M. Ferdinand pour la danse c'est prédire une suite de succès aux jeunes

l'impératrice que lorsqu'ils y étaient spécialement engagés.

Ce cercle réunissait assez d'agrémens, pour que la conversation fût charmante; d'ailleurs personne, mieux que l'impératrice, ne savait l'animer, en racontant d'une manière piquante quelques anecdotes relatives à sa singulière destinée. J'en citerai plus tard quelques-unes. Je ne lui ai pas vu un seul mouvement d'humeur pendant cinq mois de séjour près d'elle; et comme on le verra d'après le détail de nos journées, j'en passais une grande partie avec elle. Cette égalité de caractère que l'on trouverait difficilement dans une simple particulière, est sans contredit la qualité la plus remarquable de la femme charmante qui en possédait tant d'autres.

personnes confiées aux soins de madame Migneron, rue de Valois, n. 4, faubourg du roule.

Je crois rendre un vrai service aux mères de famille en leur indiquant cette pension déjà si nombreuse. Si j'en connaissais une meilleure, je la citerais.

CHAPITRE XVII.

Une journée à Navarre. — Habitudes de l'impératrice. — Détails sur les personnes de sa maison. — On invite un habitant d'Évreux à dîner. — Anecdote singulière. — Le verre d'eau chaude. — Ma gaucherie à table. — Attentions délicates de l'impératrice. — On vient chez moi faire le réveillon. — L'impératrice renvoie son escorte. — L'empereur écrit à madame d'Arberg. — M. le comte de Chambaudouin.

Voici le plan de presque toutes nos journées. Tous les dimanches nous entendions, dans la chapelle, la messe dite par un aumônier ordinaire ; les jours de grandes fêtes M. de Barral officiait. On déjeûnait à dix heures ; il fallait être dans le salon avant S. M., qui était d'une exactitude extrême, pensant sans doute, comme Louis XVIII, *qu'elle est la poli-*

tesse des rois (1). Sa Majesté passait immédiatement dans la salle à manger. Si on ne descendait pas à l'heure exigée, une migraine servait de prétexte, et l'on était servi dans sa chambre.

Le déjeûner ainsi que le dîner, n'étaient composés que d'un service, excepté le dessert, qui faisait le second; les potages, les hors-d'œuvres, les entrées, les rôtis, les entremets, étaient servis à la fois. Il y avait en outre de grands buffets couverts de pâtés, de galantines, etc. Chaque personne avait un valet-de-pied derrière sa chaise. Quatre maîtres d'hôtels ordinaires, un sommeiller, deux officiers, offraient des différens plats qui étaient sur la table, et des vins de toute espèce. Lorsque l'on sortait de table, le valet-de-pied qui vous servait, présentait un bol bleu avec un verre plein d'eau tiède pour se laver la bouche.

Un habitant d'Évreux, invité à dîner, crut qu'il était d'usage d'avaler cette eau, ce qu'il fit sans hésiter; il fût obligé de partir immédiate-

(1) Madame de Souza, auteur si agréable, a dit un joli mot qui fait le pendant de celui-ci. Elle prétend que la propreté est l'*élégance du pauvre*. Cette pensée est aussi juste que bien exprimée.

ment, se trouvant fort incommodé. On rit beaucoup de cette bévue.

Pour en éviter de semblables, j'étais résolue à ne rien prendre à table. Pendant les premiers jours de mon arrivée à Navarre, je ne mangeais pas; madame d'Arberg s'en aperçut, et pleine de bonté pour moi, me demanda si je voulais me laisser mourir de faim. Je lui avouai que craignant de manquer à quelque usage, j'aimais mieux manger du pain dans ma chambre. Elle s'amusa de cette ridicule timidité, et le lendemain, à table, elle la conta à Sa Majesté qui donna ordre de porter tous les soirs dans ma chambre un poulet et du vin de Malaga, ne voulant pas que je fusse réduite, chez elle, à un si sec ordinaire.

Les dames qui habitaient le même corridor que moi s'amusèrent à venir faire réveillon avec mon souper, auquel j'étais ainsi forcée de faire moins d'honneur que je n'aurais voulu. Il fallut demander une augmentation de portion. Pour ne pas tenir éveillés les valets-de-pieds, MM. de Portalès et de Turpin nous servaient, et nous prêtaient les couverts de leurs nécessaires.

Au bout d'une semaine, ayant bien regardé autour de moi comment on se tenait à table, com-

ment on buvait, etc., je trouvai que j'en savais autant que mes voisins, et je résolus de dîner aussi bien qu'eux. Nous n'en continuâmes pas moins à manger le soir le poulet, ce qui nous faisait coucher horriblement tard. Ces soupers ne finirent qu'à Malmaison, où on était logé trop près de l'impératrice pour se permettre de pareilles veillées, qui eussent troublé son sommeil.

L'impératrice avait derrière elle, à table, deux valets de chambre, un coureur basque, un chasseur et un premier maître-d'hôtel. Le service se faisait ordinairement en vaisselle plate; seulement au dessert, les assiettes étaient en porcelaines, sur lesquelles étaient représentées des fruits et des fleurs. Les jours de grande cérémonie apparaissait un magnifique service de Sèvres, que l'empereur avait donné depuis le divorce; le *surtout* en or avait été offert par la ville de Paris, le jour du sacre, ainsi qu'une toilette et une table à thé que S. M. avait conservées à Malmaison. Elle nommait les deux personnes qui devaient être près d'elle; le vice-roi, la reine de Hollande, quand ils y étaient, faisaient de même, ainsi que madame d'Arberg ; ensuite chacun se plaçait comme il l'entendait.

Le déjeûner durait environ trois quarts

d'heures, on rentrait ensuite dans la galerie servant de salon; l'impératrice travaillait à un meuble en tapisserie, les dames à différens ouvrages, et un chambellan de service lisait tout haut les romans, voyages, et mémoires qui paraissaient. (C'est là où pour la première fois j'entendis la lecture de l'itinéraire de M. de Châteaubriand; il intéressa si généralement, qu'on le recommença immédiatement. Quand le temps le permettait, on allait se promener en voiture; à deux heures, trois calèches attelées de quatre chevaux nous conduisaient dans la belle forêt d'Evreux, ou aux environs. Sa Majesté nommait toujours madame d'Arberg, une dame du palais, et une étrangère pour la suivre. Le reste de la maison s'arrangeait à son gré dans les deux autres voitures. L'écuyer de service en uniforme était à la portière de droite de l'impératrice, un officier de cuirassiers à l'autre, et un piquet de cette arme suivait la calèche. Ennuyée de cette étiquette, Sa Majesté prit sur elle de la supprimer. Elle permit à l'écuyer et à l'officier de la suivre en frac, et ordonna que l'escorte ne sortît que les jours de cérémonie.

L'empereur en fut instruit; il écrivit à madame

d'Arberg une lettre assez sèche, dans laquelle il disait qu'il fallait qu'on se souvînt que l'impératrice et reine avait été *sacrée*; que tout devait se passer, loin des Tuileries, comme si elle y était encore; qu'il avait oublié les pages dans la formation de sa maison, mais qu'il allait en nommer douze (ce qu'il fit en effet peu de mois après); qu'il ne voulait pas de frac; que c'était manquer essentiellement à ce que l'on devait à S. M. Il fallut donc reprendre l'habit brodé, l'épée et le chapeau à plumet, ce qui contraria fort ces messieurs (1).

La promenade en voiture finissait ordinairement à quatre heures; on rentrait chacun chez soi jusqu'à six. Alors on descendait pour le dîner qui durait une heure. Il y avait presque toujours quelques personnes d'Evreux : le préfet, le maire, le commandant de la gendarmerie, le colonel du régiment de cuirassiers qui était en garnison, pour fournir l'escorte, et plusieurs dames. M. Dupont de l'Eure qui n'était pas alors aussi ennemi des grandeurs qu'aujourd'hui.

(1) L'impératrice avait indiqué un uniforme qu'ils portaient le soir : c'était un habit vert, collet et paremens de velour noir, avec une légère broderie en or; ce qui était moins éclatant et moins cher que les costumes d'écuyers et de chambellans.

Il venait continuellement à Navarre, sollicitait un sourire, un regard de la souveraine, et affectait un entier dévouement au pouvoir *absolu* de l'empereur. L'impératrice disait qu'il n'avait pas toujours été ainsi et s'amusait beaucoup de la contrainte qu'elle lui supposait. Il a maintenant repris ses premiers sentimens. Il me frappait plus que les autres, parce qu'il portait un petit manteau de taffetas noir (1); ce qui ne me paraissait pas aller bien avec une grande croix de la légion, en diamans, qu'il tenait des bontés de S. M. Il faisait souvent sa partie, et lui plaisait par sa conversation spirituelle. Il n'en était pas de même de M. le comte de Chambaudouin, préfet, dont la *simplicité* était passée en proverbe au palais. J'aurai l'occasion d'en citer un trait.

Après le dîner, l'impératrice désignait ceux avec lesquels elle voulait jouer au trictrac, au piquet ou au cassino. On ne jouait pas d'argent lorsque des étrangers étaient de la partie. Quand l'impératrice faisait son piquet avec des personnes de sa maison, elle jouait 3 francs la fiche. Quelquefois, par hasard, on établissait une

(1) Il était, je crois, procureur impérial.

macédoine générale, à laquelle elle prenait part; alors elle permettait de faire les mises que l'on voulait, parce qu'elle tenait la banque. Son plus grand plaisir était de gagner M. Pierlot, son intendant-général, qui était fort mauvais joueur, et qui ne prenait pas la moindre peine pour dissimuler une humeur qui amusait Joséphine, et qui conséquemment excitait la gaieté de toute la société. Madame d'Arberg désignait aussi les personnes qui devaient composer sa partie; les autres s'arrangeaient au hasard. Les jeunes personnes passaient ordinairement dans le salon voisin, où se trouvaient un piano et une harpe. On faisait de la musique, ou on dansait. Nous faisions quelquefois un bruit affreux, et des rires si éclatans, que madame d'Arberg voulait nous faire dire de nous modérer un peu; mais Joséphine l'en empêchait, en assurant que cette joie si franche lui plaisait et l'égayait. A onze heures on passait dans un petit salon ou était dressée une table à thé. Après cette collation, les étrangers se retiraient; l'impératrice restait encore une heure à faire des patiences et à causer avec nous. C'est dans ces entretiens qu'on pouvait le mieux juger de l'étendue de son esprit,

et de la bonté de son cœur; elle se livrait entièrement. Quelquefois elle s'arrêtait tout à coup au milieu d'une narration intéressante, en nous disant que tout ce qu'elle nous contait était répété à l'empereur; ce qui lui était fort désagréable. Il savait en effet mot à mot tout ce qui s'était dit dans cette intimité (1).

A minuit elle rentrait chez elle, et nous remontions dans nos chambres, où on restait encore à faire mille folies.

(1) Elle n'avait de soupçon sur aucun membre de ce petit comité; cependant il est certain qu'il y en avait un chargé de l'espionner. Je ne crois pas qu'elle ait jamais découvert qui ce pouvait être.

CHAPITRE XVIII.

Le château de Navarre avant et après la révolution. — Notre établissement dans ce palais. — Nous jouons des charades en action. — Jalousie et caprice des comédiens. — La ville d'Évreux offre un bal à la maison de l'impératrice. — Madame de Rémusat. — Anecdotes sur la maréchal Lefebvre, contées par l'impératrice. — Histoire de la perte d'un gros diamant.

Navarre était, dit-on, avant la révolution, le lieu le plus enchanteur que l'on pût voir. Entouré et dominé par la belle forêt d'Evreux, le parc était immense ; de superbes eaux se répandant dans des canaux, formaient des cascades admirables ; on en avait détourné une partie pour faire une charmante rivière dans le parc particulier appelé *l'Ile d'Amour*. Un

temple d'une architecture noble, mais un peu gothique, était décoré dans l'intérieur de la manière la plus élégante. D'énormes colonnes de cristal bleu, dans lesquelles on introduisait des milliers de lumières, produisaient le jour le plus doux et le plus agréable. Des peintures à fresques des grands maîtres, des statues superbes, achèvaient de rendre cet asile digne du dieu auquel il était consacré.

L'impératrice fut obligée de dépenser beaucoup pour le faire réparer. La révolution avait pénétré là comme ailleurs. Partout il existait des traces de ses ravages ; et ce temple au bout de cinquante ans d'existence n'était plus qu'une ruine. Des mains plus cruelles encore que le temps avaient hâté sa destruction ! Quand je le vis, il était restauré, mais il fallait avoir recours aux traditions pour se faire l'idée de ce qu'avait été ce séjour.

Sa Majesté s'était principalement occupée de l'entretien des eaux qui, étant négligées, croupissaient, et causaient des fièvres tous les automnes. Elles étaient maintenant magnifiques, dans plusieurs endroits tellement claires, qu'il fallait les troubler pour y pêcher.

On arrivait par une longue et magnifique

avenue à ce que l'on nommait *le palais*, tandis que ce n'était, à bien dire, qu'un pavillon de chasse, beaucoup trop resserré pour l'impératrice, dont l'appartement était petit et incomplet; la salle des gardes seule convenait à une habitation de prince : elle était éclairée par une grande coupole de la hauteur de tout le palais. Les chambres que nous occupions étaient toutes dans le corridor qui entourait cette coupole. Leur distribution les rendait fort incommodes et d'un froid glacial, parce qu'elles n'avaient point d'antichambre.

Les valets-de-pieds étaient entassés dans des espèces de greniers, ce qui n'empêchait pas Joséphine d'y monter chaque fois qu'il y en avait un de sérieusement malade. Sa présence était inévitable là où on souffrait; et elle ne quittait jamais le lit de douleur, sans y laisser des marques de sa magnificence.

Sa Majesté augmenta le bâtiment des écuries; il était environné de marais infects, qu'elle fit assainir : ce qui fut un bienfait pour toute la contrée.

Nous eûmes la fantaisie de jouer des charades en actions. L'impératrice donna l'ordre de mettre à notre disposition sa garde-robe

d'atours; nos costumes furent donc magnifiques; ce fut peut-être tout ce luxe qui nous lassa de ce divertissement, dont le plus grand attrait est sans contredit la bizarrerie et le ridicule des accoutremens improvisés.

Lorsqu'on put disposer de plumes, de fleurs, de cachemires, de robes couvertes d'or, on ne chercha plus qu'à être le mieux possible; la prétention et la coquetterie remplacèrent la gaité; on s'arrachait les rôles brillans de la scène, longuement préparée, à laquelle on pensait dès le matin; on boudait lorsqu'on ne les obtenait pas; et si cela eût continué, nous eussions eu, j'en suis sûre, toutes les petites querelles qui désunissent les troupes de société; heureusement madame d'Arberg observa que nous gâtions beaucoup de belles choses; les femmes-de-chambre se plaignirent, et on retira la permission donnée, ce qui nous arrêta à temps pour continuer à vivre en bon accord. L'amour-propre blessé a souvent troublé des royaumes; faudrait-il donc s'étonner qu'il eût bouleversé un cercle de femmes?

La ville d'Évreux offrit un bal à la maison de l'impératrice: il eut lieu dans la salle de spectacle; nous y fûmes tous, excepté Sa Majesté Madame

d'Arberg et ma mère restèrent pour faire sa partie. Sa Majesté voulut que les jeunes personnes fussent bien mises ; elle fit descendre mesdemoiselles de Mackau, de Castellane et moi, pour examiner nos toilettes ; comme il faisait un froid extrême, elle nous prêta de magnifiques pelisses de velours, doublées de fourrures du plus grand prix.

Lorsque je fus montée dans une voiture traînée par six chevaux, que je me vis dans une loge décorée de velours rouge, engagée à danser par les premières autorités de la ville, il ne tenait qu'à moi de me croire un personnage d'importance ; heureusement je me rappelai ma modeste fortune, l'humble fiacre qui me conduisait ordinairement, et ma pauvre tête ramenée à la vérité par la comparaison ne tourna pas au milieu de toutes ces grandeurs passagères.

Nous menions à Navarre un genre de vie qui me plaisait extrêmement. On y était si bien en général, qu'on désirait n'en jamais sortir ; cependant il y avait souvent *de la cour* dans notre intérieur. Les petites intrigues, les jalousies allaient leur train ; un sourire de plus accordé par Sa Majesté allongeait plusieurs mi-

nes; mais on revenait vite à l'air gracieux de commande, jusqu'à ce qu'une nouvelle faveur fît reparaître un nouveau nuage. Un camellia, fleur alors fort rare, qui me fut donné par Joséphine, me suscita une ennemie que j'ai conservée depuis. Elle n'est plus; ainsi je dois sacrifier cette petite histoire, qui a eu plus tard une grande influence, puisque cette femme, qui ne devait craindre personne, m'avait assez redoutée, pour finir par refroidir Joséphine à mon égard.

Plusieurs personnes dans ce cercle n'ont jamais connu l'envie; de ce nombre était madame de Rémusat dont la perte a été si généralement sentie. A un esprit supérieur, aux idées les plus élevées, dont son ouvrage (1) si remarquable à révélé une partie, elle joignait une âme noble et généreuse; si on sollicitait quelque grâce de Sa Majesté, c'était toujours à elle qu'il fallait s'adresser. On était certain qu'elle se chargerait de la demande de l'infortune, qu'elle l'appuierait avec chaleur. Son long dévouement à Joséphine lui donnait un crédit qu'elle utilisait pour les autres. Je

(1) *Essai sur l'éducation des femmes.*

l'ai vue dans la même semaine obtenir trois ou quatre choses, dont d'autres avaient refusé de parler à l'impératrice. « *On n'ennuie ni n'importuné Joséphine, lorsqu'on la met à même de » secourir les malheureux*, disait-elle ; *ainsi je n'ai » aucun mérite à m'adresser à elle.* ». C'est ainsi qu'elle cherchait à diminuer le prix de ce qu'elle faisait. La reconnaissance s'est chargée de publier ses actions, et l'estime de tout ce qui l'a connu en a été la juste récompense.

L'impératrice nous parlait de l'ennui qui la dévorait aux Tuileries, et du plaisir qu'elle éprouvait, lorsque quelque chose interrompait le fatiguant cérémonial qu'il fallait y observer. A ce sujet, elle nous conta quelques anecdotes sur la maréchale Lefèbvre, dont tout le monde sait que l'éducation avait été plus que négligée.

Un soir qu'il y avait cercle, elle arrive couverte de diamans, de perles, de plumes, de fleurs, d'argent, d'or, etc., car elle voulait avoir *de tout sur elle*, disait-elle. M. de Beaumont, chambellan de service, annonça madame la maréchale Lefèbvre. — L'empereur vint au devant d'elle, et lui dit : bonjour madame la maréchale *duchesse de Dantzick* (titre que M. de Beaumont avait oublié). Elle se retourna pré-

cipitamment du côté de ce dernier, en riant, et lui cria à tue-tête : *Ah! ça te la coupe, cadet.* Que l'on juge de l'hilarité générale, et de l'embarras mortel de M. de Beaumont qui avait le plus grand usage du monde, et un sérieux qu'il croyait nécessaire à la dignité de sa charge. Il fut ainsi l'objet de tous les regards et de rires immodérés. Pendant cinq minutes il fut impossible de rétablir la gravité convenable à la réception, et l'empereur fut le premier à s'amuser de cette singulière sortie.

La maréchale fut voir un jour des hôtels, désirant en acheter un. Elle arrive dans une pièce, autour de laquelle était des armoires grillées, et garnies de taffetas vert.—Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle au concierge. — Madame la maréchale, c'est une bibliothèque. — *A quoi que c'est bon?* — A serrer les livres, madame. — *Ah, bah, c'te bêtise!* mon mari n'est pas *liseur*, je ne suis pas *lisarde; ainsi j'en ferai mon fruitier, ça vaudra mieux.* En effet cette pièce eut cette destination, ce qui donnait à tout l'appartement une odeur peu agréable.

Elle arriva un jour pour déjeûner avec l'impératrice qui était aux Tuileries, entourée de toutes ses dames. S. M. trouve à la maréchale un

air effaré qui ne lui était pas ordinaire ; et avec sa grace habituelle, lui demanda avec intérêt ce qui lui donnait de l'inquiétude ou du chagrin. — Oh, madame, c'est une longue histoire que je veux bien raconter à Votre Majesté ; mais pour cela il faut qu'elle fasse en aller ces *pisseuses* (les dames du palais) qui *ricanent* là en me regardant. — Veuillez bien, mesdames, passer dans le salon de service, leur dit Joséphine, persuadée qu'il s'agissait d'un secret de famille. — Eh bien, maintenant, madame la duchesse, contez-moi vos peines. — Je n'en ai plus, madame ; mais voyez-vous, j'suis encore tout émue d'un malheur qui m'a menacé ce matin. — Oh, mon dieu, votre fils s'est-il battu ? — Pas si bête. — Le maréchal ?.. — Il n'est pas question de lui : j'ai cru avoir perdu *mon gros diamant ;* j'étais sûre de l'avoir laissé dans ma chambre ; en y rentrant je ne le trouve plus. Je questionne sur les personnes qui y *sont été* ; on m'dit comme ça *qu'y gnia* que mon froteur. Il était dans le salon qu'il finissait ; je le fais entrer chez moi, et je lui dis : Coquin, t'as mon gros diamant, j'veux l'ravoir parce que j'y tiens ; c'est l'premier que Lefèbvre m'a donné ; rends-moi-le et je ne te ferai rien. Mon gaillard me répond qu'il ne l'a pas. Il était

nègre, je ne vois pas s'il rougit; mais je continue à y dire que je veux *mon gros diament*, et lui ordonne de se fouiller. *Rien dans les mains, dans les poches*, qu'il me dit; eh bien, *guerdin*, déshabille-toi. Il veut faire des difficultés; mais on ne me fait *pas aller comme ça;* déshabille-toi, gueux; nu que j'te dis, où je te ferai tuer par mes domestiques. Enfin, il se met *nu comme un ver*, et j'ai trouvé mon gros diamant. Le v'là. Une mijaurée l'aurait perdu tout de même (1).

Voici un trait qui honore son caractère, et qui fait aimer une femme qui a tant fait rire à ses dépens des gens qui valaient beaucoup moins qu'elle. Madame de Walsh-Sérent étant de service près de Sa Majesté. Elle se sent donner un grand coup sur l'épaule, et une voix un peu rauque lui dit: Bonjour, *ma commère.* Etonnée de ce ton auquel elle était si peu habituée, madame de Sérent se retourne et recon-

(1) *Ce gros diamant auquel elle tenait tant* a depuis été vendu par elle, avec plusieurs autres. pour ériger un monument au duc de Dantzick, qui l'a laissée dans un état de fortune aussi médiocre qu'honorable. Son tombeau reçoit chaque jour la visite de la duchesse, inconsolable de la perte de son mari et de son fils.

naît la maréchale.—Madame, je...—Bah! bah! pas de beaux discours! Est-ce que tu ne me reconnais pas, voyons? Avant d'être une grosse dame, j'étais garde-malade. J'ai gardé ton pauvre bonhomme de mari; t'as été bonne pour moi, et marraine d'un de mes enfans, quoi! je m'en souviens; embrasse-moi.

Il faut convenir qu'il y a beaucoup de mérite à aller ainsi au-devant d'une reconnaissance qui ferait souffrir l'amour-propre de tant d'autres, et qu'une pareille bonhomie est bien préférable à la morgue insolente de tant de parvenus qui, par leur impertinence, obligent à se souvenir davantage de ce qu'ils étaient. Bonne mère, épouse dévouée, cette excellente femme est aimée de tous ses inférieurs, pour lesquels elle se montre toujours égale et généreuse.

CHAPITRE XIX.

Un premier jour de l'an à Navarre. — Loterie singulière. — Jalousie des dames du palais. — M. de Barral, archevêque de Tours. — Mauvaise humeur de madame Gazani. — Anecdote sur cette dame qui va se plaindre à l'empereur. — Bons mots de madame de Souza. — Portrait de la lectrice de l'impératrice. — Conduite de Joséphine après la disgrâce de madame Gazani.

Le jour de l'an arriva; l'impératrice annonça qu'au lieu de donner des étrennes, elle ferait une loterie de bijoux. Toute la maison attendait avec impatience ce que le sort, *secondé* par Sa Majesté, lui accorderait. M. de Barral, archevêque de Tours, homme fort spirituel, mais assez distrait, ne s'aperçut pas de la manière dont on tirait les lots. Le premier fut pour lui; c'était une superbe bague en rubis, entourée de diamans. Il en fut enchanté, et répétait avec une bonne foi fort amusante que cela s'arrangeait à merveille, puisqu'il

pouvait la porter; et qu'il eût été très-embarrassé d'un collier ou d'une paire de boucles d'oreilles, qu'il aurait fallu troquer. Il ne s'aperçut que l'impératrice *aidait* le hasard que lorsque deux ou trois dames du palais eurent exactement les mêmes choses, les chambellans, des épingles pareilles, etc. Madame Gazani, n'étant que lectrice, ne pouvait avoir un présent semblable à ceux des dames du palais, sans blesser horriblement celles-ci, qui se croyaient fort au-dessus d'elle. Pour adoucir autant que possible la différence qu'elle était forcée d'établir dans cette circonstance, entre des femmes traitées de même dans sa société, sachant combien l'amour-propre est aisé à froisser à la cour, et avec quel entêtement on tient aux prérogatives de sa charge, l'impératrice lui donna un charmant bracelet en grosses pierres de couleur montées en diamans, signifiant *Joséphine*. Les autres dames eurent des croix en beaux brillans.

Malgré cette attention, qui eût dû toucher madame Gazani, en lui faisant voir à quel point l'impératrice avait su *oublier*, elle eut beaucoup d'humeur d'être traitée différemment du reste des personnes attachées à Sa Ma-

jesté. Quant à nous, n'étant rien, nous n'avions droit à aucun présent; et, cependant, nous en reçûmes de charmans. Je garde précieusement les cheveux de Sa Majesté, renfermés dans le médaillon qui m'échut en partage. C'était ce qui pouvait me plaire davantage; le médaillon et la chaîne étaient en perles fines. J'ai été forcé de les vendre, mais rien ne me séparera de ce que ce présent avait pour moi de plus précieux.

Puisque j'ai parlé de madame Gazani, je dois donner quelques détails sur cette beauté qui a fait tant de bruit. Elle était Gênoise, fille d'une danseuse attachée au grand théâtre. L'empereur, dans un de ses voyages, fut ébloui de sa charmante figure, lui promit une place pour elle et son mari, et la fit venir à Paris, où elle fut immédiatement nommée lectrice de l'impératrice, et dans une grande faveur près du souverain. On envoya son mari à Evreux avec une recette générale.

La nouvelle favorite voulut marcher de pair avec les dames du palais. Madame de La Rochefoucauld essaya de s'opposer à plusieurs choses : par exemple, de la voir se placer dans le même banc, à la chapelle. Madame

Gazani fut se plaindre à l'empereur, qui donna ordre qu'elle y fût reçue. Il fallut se soumettre.

Elle était grande, et avait dans la tournure une grâce parfaite, quoiqu'elle fût un peu maigre. Son teint était brun, quelquefois échauffé, mais ses traits si ravissans, qu'on eût été fâché que rien fût changé à son extérieur. Ses yeux étaient les plus beaux que j'aie vus, exprimant avec promptitude tout ce qu'elle disait et tout ce qu'elle écoutait (1).

Les mains de madame Gazani n'étaient point jolies; elle avait soin de porter presque toujours des gants. Ses dents, fort blanches, se montraient continuellement par un petit rire de côté qui rendait sa physionomie plus piquante encore. Elle dansait bien, mais avec un peu trop de prétention, et son pied n'était pas très-bien fait. Sans être musicienne, elle chantait agréablement quelques morceaux étudiés d'avance. Un grand usage du monde lui tenait lieu d'esprit; et, si sa conversation n'offrait rien de brillant, elle plaisait par le joli

Madame de Souza, dont les bons mots sont si nombreux, prétendait *qu'ils étaient comme les nuages, qu'on pouvait y lire tout ce qui plaît*

son de voix et les expressions choisies que l'on entendait sortir de cette charmante bouche.

Deux mois après son arrivée, l'empereur craignant, comme cela lui est arrivé souvent, d'être maîtrisé par une femme, rompit avec elle ; et entrant brusquement chez Joséphine : *Chassez* madame Gazani, dit-il, il faut qu'elle retourne en Italie. —Non, sire, je la garderai près de moi; il ne faut pas livrer au désespoir une jeune femme que vous avez arrachée à tous ses devoirs. Je serai d'ailleurs, bientôt, peut-être aussi malheureuse qu'elle. (On parlait sourdement du divorce.) Nous pleurerons ensemble; elle me comprendra. Je veux donc la garder; ce qui empêchera certainement par la suite votre majesté de la rencontrer. —Eh bien ! comme vous voudrez; mais que je ne la voye plus.

Depuis ce moment, Joséphine la combla de bontés. C'est S. M. qui a raconté toute cette scène à ma mère ; et elle convenait qu'elle avait regardé comme un bonheur, dans cet affreux moment d'une séparation si cruelle, d'avoir avec elle une personne qui entendait parler de l'empereur avec le douloureux plaisir qu'elle avait à s'en entretenir, et qui éprouvait les mêmes sentimens pour lui.

Lorsque j'ai connu madame Gazani, elle était livrée à un attachement qui devait avoir effacé de son cœur celui qu'elle avait eu pour l'empereur ; cependant elle parlait continuellement de lui ; et la vanité lui faisait, je crois, regretter la conquête du maitre de tant de rois. Je ne pense pas qu'elle eût une grande sensibilité ; l'adulation perpétuelle dont elle avait constamment été l'objet l'avait fort émoussée. M. de P. ayant une charmante figure, le plus aimable caractère, une grande fortune qui lui permettait de se livrer à la galanterie que lui inspirait la femme qu'il chérissait, fut souvent fort malheureux par elle. Sa coquetterie était extrême, et malgré le mal affreux qu'elle faisait à celui qu'elle disait aimer, et qui lui avait sacrifié de brillans mariages, elle ne négligeait pas une occasion de déployer tous ses moyens de séduction. Elle avait l'air de se jouer d'une douleur qu'on cherchait à cacher, mais qui perçait dans tous les mouvemens de M. de P. Il a depuis rencontré une compagne charmante, digne de le dédommager de toutes les tribulations du temps dont je parle.

Madame Gazani, ne désirant plaire qu'aux hommes, était douce et complaisante, quand

par hasard elle se trouvait seule avec des femmes qu'elle ne pouvait redouter; mais, si par malheur, elle croyait un instant qu'on eût l'idée de pouvoir rivaliser avec elle, son caractère changeait, et devenait dur et impertinent. Ces occasions étaient rares: ainsi elle était en général d'une société agréable.

Son mari, homme excellent, forcé de se soumettre aux volontés du maître qui, en cas de révolte, eût su le joindre partout, souffrait de sa position sans que ses bons procédés pour sa femme fussent moins continuels. Il espérait que tant de soins lui attireraient enfin sa tendresse, qu'il méritait assurément par de précieuses qualités.

CHAPITRE XX.

Le vice-roi à Navarre. — Les présens qu'il y fait. — Son portrait. Assassinats fréquans à Milan. — Moyens employés pour les rendre plus rares. — La reine Hortense. — Madame de Ville-Neuve.

Le vice-roi vint plusieurs fois à Navarre. Son arrivée causait une joie générale. Les hommes de la société étaient sûrs de voir redoubler l'intérêt de la conversation par le récit des batailles si glorieuses auxquelles il avait pris une part si active. Les femmes se réjouissaient des jolies parties qu'il organisait pour leur plaire, et d'une foule de petits présens faits avec une grâce qui en doublait la valeur.

On portait alors ce qu'on appelait un *charivari*. Le prince Eugène arrivait avec une provision de ces charmantes bagatelles qu'il distribuaient au billard et au jeu. Afin d'éviter les remercîmens, il perdait exprès ; ainsi on obte-

nait en même temps un bijou désiré et un petit triomphe d'amour-propre, auquel une femme n'est jamais insensible.

Il est impossible d'apporter dans le monde plus d'amabilité, d'instruction et de bonhomie que le vice-roi; il faisait, pour captiver, tous les frais qu'eût pu faire un simple particulier qui eût voulu paraître aimable. Ennemi déclaré de l'étiquette, il tâchait de s'y soustraire le plus possible, défendait aux huissiers de l'annoncer, afin de nous éviter l'ennui de nous lever tous chaque fois qu'il entrait. « C'est bien assez, disait-il, » d'être forcé de subir toutes les tristes consé- » quences du pouvoir quand je suis à Milan; » qu'au moins ici on me permette de m'amuser » un peu. *C'est un rude métier que celui d'être roi,* » *quand on n'a pas été élevé pour cela.* » Je l'ai vu à Malmaison, par une pluie battante, préférer passer dans le jardin, pour entrer par la galerie, sans cette annonce qui lui déplaisait.

Sa figure fine et douce s'animait d'une manière extraordinaire lorsqu'il parlait de ses campagnes. Sa tournure était noble, élégante, et il eût été tout-à-fait bien sans des dents affreuses qui le défigurait. Il ne venait jamais sans faire de nombreuses aumônes; aussi, sur son passage,

tous les visages étaient rayonnans du bonheur de le voir ; ce que Joséphine remarquait avec toute la fierté d'une mère. Il ne savait pas la musique, mais il chantait bien le bouffe; il avait l'instinct et le goût de cet art. Après avoir entendu une ou deux fois la partie qu'il devait exécuter dans un duo ou un trio, il la savait parfaitement et ne l'oubliait jamais. Personne ne poussa plus loin la tendresse filiale et paternelle (1). Il ne pouvait parler de l'époque du divorce de sa mère, qu'il nommait la plus *affreuse de sa vie*, sans avoir les larmes aux yeux.

Le vice-roi portait toujours sur lui le portrait de ses enfans et celui de la vice-reine, peints par Isabey, et montés en chaîne de montre : c'était une réunion de figures célestes.

Il nous conta que lorsqu'il avait été nommé vice-roi, il ne se passait pas de jour où il n'y eût un assassinat à Milan; que rarement on poursuivait alors les auteurs d'aussi atroces ven-

(1) Il eut, dit-on, beaucoup de maîtresses; mais il cachait si bien ses intrigues, que la vice-reine ne put s'en douter. Il disait qu'il eût sacrifié toutes les femmes du monde à celle qu'il chérissait par-dessus tout, et qui par sa parfaite conduite et ses qualités le rendait si heureux.

15

geances, qui passaient pour les choses les plus simples; chaque famille puissante ayant des sbirres à ses gages, sur un mot, ils commettaient les crimes les plus exécrables. Plusieurs lois fort sages furent dictées par le vice-roi, entre autres la défense, sous peine d'une amende très-considérable et de la prison, de porter sur soi, d'acheter ou de vendre des couteaux qui ne se fermassent pas. Lorsque par hasard on arrêtait un assassin, il prétendait toujours avoir agi de premier mouvement, sans préméditation; il ne pouvait plus donner cette raison, puisqu'il était obligé d'ouvrir l'instrument dont il se servait. On fouillait souvent dans les rues les gens dont la réputation n'était pas bonne.

Le vice-roi eut une gloire plus grande que celle à laquelle il était habitué sur le champ de bataille, ce fut de rendre ces tristes événemens de plus en plus rares; ils finirent par ne pas être plus fréquens que dans les autres pays. Il se fit adorer, par sa justice et sa bonté, d'un peuple en général, peu attaché à ses souverains. Sa charmante et douce compagne fut un ange chargé du bonheur de l'homme qui s'occupait tant de celui des autres. La conduite parfaite de la vice-reine a été aussi célèbre que sa beauté.

Quand le prince Eugène était à Navarre, on ne lisait pas tout haut. Lorsque le temps était beau, on allait pêcher dans les pièces d'eau de ce magnifique jardin. La dame qui prenait un plus grand nombre de poissons, et celle dont la pêche *pesait* le plus, recevait un prix du vice-roi, et un de chaque autre personne de la société. Rentrés au palais, nous envoyions notre butin aux cuisiniers, avec ordre de le faire frire tout de suite. Ils trouvaient fort désagréable de se voir ainsi dérangés pour la cuisson de misérables poissons, qu'ils n'eussent pas voulu servir même aux filles de cuisine; mais Son Altesse impériale s'amusait tellement de ce repas impromptu, qu'il se renouvelait tous les jours, à quatre heures, et qu'il était convenu de le trouver préférable à tout ce que le dîner de Sa Majesté avait de plus recherché; du moins il est certain que l'on y riait davantage.

Lorsque la pluie empêchait de sortir, on jouait au billard, et, comme je l'ai dit, de jolis colifichets étaient le prix du triomphe. Les hommes étaient exclus de ces concours. Le soir on faisait toujours de la musique, à laquelle le vice-roi prenait part.

La reine de Hollande s'y est trouvée avec lui;

et comme le palais était trop petit pour loger tout le monde, plusieurs dames de la maison cédaient leur chambre, et nous couchions trois ou quatre dans la même. La reine était moins gaie que son frère, ce qu'il fallait, je crois, attribuer à une santé extrêmement délabrée. Lorsqu'elle venait, on quittait l'uniforme permis, les hommes reprenaient ceux de leurs places, et nous nous habillions comme pour un bal. La présence de la reine gênait toujours un peu, parce qu'elle amenait des dames qui conservaient l'attitude de la cour, et qui eussent cru déroger à leur dignité en faisant autrement. Il faut excepter de ce nombre Madame de Villeneuve, jolie, gaie, aimable et bonne.

La reine, quand elle ne souffrait pas, chantait des romances avec une grande expression, et voulait bien nous donner ses avis sur la manière de les dire. Je l'ai moins vue que son frère ; elle restait beaucoup dans son appartement, suivant un traitement, dont elle ne pouvait s'écarter sans de grandes douleurs.

CHAPITRE XXI.

Grand dîner chez le maire d'Évreux. — Naissance du roi de Rome. — Joie générale à Paris. — Le vice-roi raconte ce qu'il a vu chez l'empereur. — Les petites mines de la reine de Naples et de la princesse Pauline. — Un page arrive de la part de l'empereur. — Billet de Napoléon. — Magnificence de l'impératrice. — Départ du vice-roi — L'impératrice donne une fête. — Avauture de M. de Clermont-Tonnerre.

Toute la maison fut engagée à un dîner chez le maire d'Evreux, et s'y rendit, laissant comme de coutume madame d'Arberg avec S. M. qu'elle ne quittait jamais.

Au milieu d'un magnifique repas, nous vîmes entrer un employé de la préfecture, apportant une lettre au maire; cet homme avait la figure rayonnante; et criait de la porte : *Le Roi de Rome est né !* C'était le 20 mars 1811...

Je ne puis rendre l'effet de ces paroles sur tous les convives qui, se levant précipitamment,

s'approchent du porteur de cette grande nouvelle, le questionnent tous à la fois sur cet événement, sur l'effet qu'il produit à Paris.

Pendant que le maire court donner les ordres qu'il reçoit, M. Portales donne les siens pour que les voitures soient prêtes, afin de retourner tout de suite à Navarre où le préfet avait envoyé un courrier. Les équipages furent très-promptement préparés; cependant, lorsque nous partîmes, la ville était déjà illuminée, les feux de joie allumés, le canon tirait, et les cloches étaient en branle, pour annoncer au loin que les vœux de la France étaient comblés.

Il est certain que toutes les opinions cédaient alors au besoin de voir un héritier à celui qui avait tiré avec son épée victorieuse la couronne de France d'un torrent de sang. Ses triomphes si éclatans avaient rendu aux Français le rang que les affreux crimes d'une partie de la population leur avaient fait perdre. A force de victoires, on avait presque absous les fautes si peu partagées par la majorité. Si l'on n'aimait pas l'empereur, du moins fallait-il lui rendre grâce d'avoir réparé tant de mal, d'avoir rendu des lois, et rétabli un culte qui faisait espérer de pouvoir se réconcilier entière-

ment avec un Dieu qu'on avait tant offensé par des fêtes odieuses, indignes prostitutions des cérémonies saintes. Les émigrés étaient rentrés en foule, lorsqu'ils avaient vu Napoléon à la tête du gouvernement. Non-seulement ils jouissaient du bonheur de revoir leur belle patrie, qu'ils chérissaient plus encore depuis qu'ils avaient pu *comparer*; mais ils acceptaient des places, du service dans l'armée, espérant pouvoir être utiles à leur pays, dont ils avaient été si long-temps exilés! Le retour des Bourbons, dont on bénissait toujours le souvenir, paraissait impossible; ils étaient tranquilles, loin du théâtre de leurs désastres, que l'on pensait devoir être irréparables; forcés de renoncer à être gouvernés par eux, on désirait conserver pour souverain celui qui avait su tout pacifier à force de gloire.

La France se réjouit donc franchement de la naissance du roi de Rome ; je partageais l'espoir qu'elle consoliderait le repos dont on avait tant besoin. Elevée au milieu des tourmens d'une cruelle révolution, je craignais de voir se renouveler ces terribles guerres civiles dont j'avais vu mes parens si profondément affectés; mais j'avoue que mon

affection sans bornes pour Joséphine me fit éprouver un violent mouvement d'humeur, en pensant que celle qui occupait sa place était complettement heureuse. Je lui en voulais de son bonheur.

Connaissant peu encore la grandeur d'âme de Joséphine, son entière abnégation d'elle-même, son dévouement absolu au bonheur de l'empereur, je me persuadais qu'il y aurait toujours *un peu de femme* en elle, et qu'un petit retour sur le passé lui ferait regretter amèrement de n'avoir pu être la mère de cet enfant, si bien reçu par tout un peuple. Je jugeais comme une personne du monde bien frivole, bien superficielle, et habituée à ne s'occuper que *des soins importans* qu'entraîne un bal.

En arrivant au palais, j'appris ce qu'était le caractère de celle qui fut si long-temps la compagne chérie de son souverain, souvent son conseil, et toujours son amie. En descendant de voiture, mes idées furent toutes changées; je voyais une telle satisfaction sur tous les visages, qu'il me fut aisé de deviner les sentimens de l'impératrice. Eût-on osé rire, si elle eût été sérieuse?

A peine étions-nous entrés dans le salon, que S. M. nous demanda si on avait quelques détails. « Je regrette d'être si loin de » Paris, disait-elle à tout instant; à Malmai-» son j'aurais des nouvelles si promptes! Je suis » bien satisfaite de voir que le sacrifice si pé-» nible que j'ai fait à la France a été utile, et que » son avenir est fixé. Que l'empereur doit être » heureux! Une seule chose m'attriste, c'est de » n'avoir pas appris son bonheur par lui. Au reste, » il a tant d'ordres à donner, de félicitations à » recevoir! Mesdemoiselles, il faut qu'ici comme » ailleurs il y ait une fête, pour solenniser l'ac-» complissement de tant de vœux. Je vous don-» nerai un bal. Comme les salons ne sont pas » grands, je ferai planchéyer la salle des gardes; » car toute la ville d'Evreux voudra venir se ré-» jouir avec nous, et je n'aurai jamais trop de » monde dans cette circonstance. Faites vos pré-» paratifs, M. Pierlot, envoyez chercher une de » mes parures, car je ne veux pas recevoir dans » cette occasion *en bonnet de nuit*; quant à vous, » messieurs, j'exige pour cette fois, votre grand » costume. » Je n'ai rien ajouté à tout ce qui a été dit par Joséphine; seulement ces phrases ne furent pas prononcées de suite. La figure agréable

de S. M. était ouverte et franche en parlant; il est impossible de douter qu'elle ne fût de bonne foi en exprimant sa joie. Jamais, selon moi, elle ne montra mieux à quel point elle était digne de la haute fortune qu'elle avait faite.

Le lendemain le vice-roi arriva; il nous donna tous les détails que nous désirions. Il nous dit combien l'empereur avait été inquiet de l'état de l'impératrice, qui avait été en grand danger pendant le travail du plus pénible accouchement; qu'il n'avait cessé de recommander au célèbre Dubois de la traiter comme une *bourgeoise de la rue Saint-Denis*, et que, dans le moment où on avait craint d'être forcé de sacrifier la mère ou l'enfant, il s'était écrié : *Sauvez ma femme ! peu m'importe le reste !* Assurément le prince Eugène n'eût pas fait un tel récit, qui prouvait si bien l'amour de Napoléon pour Marie-Louise, devant Joséphine, s'il n'avait su que c'était *franchement* qu'elle avait sacrifié son existence aux besoins de l'État, et qu'elle désirait de même un héritier au trône dont elle était descendue, avec un extrême déchirement de cœur, puisqu'elle se séparait de l'homme qu'elle chérissait, mais sans le moindre regret d'ambition. C'est ce dont plusieurs écrivains ont

semblé douter, et c'est ce qu'il importe de rectifier, puisque c'est rendre à S. M. un nouveau droit aux regrets. Les hommes qui ont écrit qu'elle regrettait l'*empereur* plus *que le mari*, ne pouvaient connaître tout ce qui se passe dans le cœur d'une femme; ils n'avaient ensuite jamais approché celle qu'ils jugeaient si mal. Il faut donc leur pardonner leur erreur qu'il m'est bien doux de relever.

Le vice-roi racontait fort plaisamment toutes les petites mines qu'il avait vu faire à la reine de Naples et à la princesse Pauline pendant la nuit qui précéda la naissance du roi de Rome. Toute la famille était réunie dans le salon qui touchait à la chambre à coucher, dans laquelle se trouvaient les grands dignitaires nommés comme témoins. On entendait les plaintes et les cris de l'impératrice. Les princesses, à chaque instant, faisaient ouvrir les fenêtres sous le prétexte qu'elles avaient besoin d'air, étant malades d'être obligées de rester là; *leurs nerfs si faibles* étaient crispés des souffrances de leur sœur. Toutes ces simagrées de douleur, ajoutait Eugène, ne pouvaient faire des dupes; car le visage frais de ces dames prouvait que jamais leur santé n'avait été meilleure. Il y régnait une

expression qui n'était nullement celle des chagrins, mais bien celle d'une humeur extrême. Elles pensaient sans doute que leur crédit sur leur frère serait moindre, et que celui de l'impératrice irait en croissant. Voilà la cause des attaques de nerfs : elles ne furent pas assez *sœurs*, dans ce moment, mais beaucoup trop *reines*. On peut compter sur la fidélité de tous ces détails, qui me frappaient trop pour les oublier.

Le vice-roi assura Joséphine que l'empereur lui avait dit, lorsqu'il avait pris congé de lui : « Vous, allez voir votre mère, Eugène; dites-» lui que je suis sûr qu'elle se réjouira plus » que toute autre de mon bonheur. Je lui au-» rais déjà écrit, si je n'avais été absorbé » par le plaisir de regarder mon fils. Je ne » m'arrache d'auprès de lui que pour des de-» voirs indispensables. Ce soir j'acquitterai le » plus doux de tous, j'écrirai à Joséphine. »

En effet, à onze heures, au moment où nous allions prendre le thé, nous entendîmes un grand mouvement dans les antichambres; les portes des salles de service s'ouvrirent avec fracas, les deux battans de celle de la galerie où se tenait S. M. furent poussées brusquement par l'huissier,

qui crie *de la part de l'empereur.* L'impératrice et le vice-roi allèrent au-devant d'un jeune page d'une agréable figure, mais qui paraissait harassé de fatigue ; c'était, je crois, M. de Saint-Hilaire. L'impératrice le reconnut, quoiqu'il y eût deux ans qu'elle ne l'eût vu. Pour lui donner le temps de se remettre, elle lui adressa plusieurs questions avec cet air gracieux qu'elle mettait à tout.

Ce jeune homme, porteur d'une lettre de la main de l'empereur, avait une telle frayeur de la perdre, qu'il l'avait mise fort avant dans la poche de côté de son habit ; il eut un peu de peine à la trouver. L'impératrice, s'apercevant de son embarras, continuait à causer avec lui de choses qui lui étaient personnelles. Elle lui témoigna toute la part qu'elle avait prise à la mort de son oncle tué en Espagne ; enfin cette lettre fut présentée. Sa Majesté se retira avec le vice-roi pour la lire, et y répondre après avoir donné l'ordre de faire souper M. de Saint-Hilaire, qu'elle voulait garder jusqu'au lendemain, afin qu'il pût se reposer ; mais il répondit qu'il partirait aussitôt qu'il aurait la réponse de Sa Majesté, parce qu'il devait aller annoncer la grande nouvelle à Son Altesse

impériale la vice-reine (1). Il était venu en six heures à franc étrier. Il y a de Paris à Navarre vingt-huit lieues.

L'impératrice rentra dans le salon une demi-heure après en être sortie ; elle avait les yeux fort rouges, et le vice-roi paraissait fort ému. Nous n'osions questionner sur le contenu de cette lettre. Joséphine devinant notre curiosité, voulut bien la satisfaire, et nous dit qu'elle allait nous lire ce qui la touchait si vivement; elle nous montra d'abord la page sur laquelle étaient tracées huit ou dix lignes environ. Une quantité de *pâtés* en couvrait une partie. Je ne me souviens pas exactement du commencement; mais voici la dernière phrase de la lettre, et *mot à mot* : « Cet » enfant, de concert avec *notre Eugène*, fera » mon bonheur et celui de la France. » — « Est-il » possible, remarqua l'impératrice, d'être plus » aimable, et de chercher à adoucir ce que ce » moment aurait eu de pénible pour moi, si je

(1) Ce qui n'eut pas lieu. Ce fut M. de Béarn, chambellan, qui fut chargé de cette mission sollicitée par plusieurs personnes. Il revint enchanté de la grâce et de la beauté de la vice-reine. Il reçut d'elle une magnifique tabatière avec son portrait entouré de gros diamans.

» n'aimais si sincèrement l'empereur. Ce rappro-
» chement de mon fils avec le sien est bien digne
» de l'homme qui, lorsqu'il le veut, est le plus
» séduisant de tous. » Nous trouvâmes en effet que cette phrase était charmante. La femme à laquelle elle s'adressait était digne d'en apprécier tout le charme.

Lorsque M. de Saint-Hilaire vint prendre les ordres de Sa Majesté : « Voilà pour l'empereur,
» et voilà pour vous », lui dit-elle, en lui remettant sa réponse, et un petit écrin de maroquin rouge, contenant une épingle en diamans de la valeur de *cinq mille francs*. Elle l'avait fait faire pour l'annonce d'une fille, et en destinait une de *douze milles* pour l'annonce d'un garçon; mais le vice-roi lui fit observer que ce présent était trop considérable ; que l'on croirait qu'elle voulait qu'on parlât de sa magnificence ; qu'ainsi, il fallait réduire sa générosité, afin de ne faire que *juste ce qu'il fallait*.

C'est à ce voyage qu'elle donna au vice-roi une magnifique parure en énormes saphirs, entourés de diamans, regardée comme unique, pour qu'il l'envoyât à la vice-reine, qui était accouchée quelque temps avant d'un garçon. Je l'ai vue se dépouiller ainsi pour ses enfans de

plusieurs choses admirables, ce qui dément encore ce que disent quelques personnes, qu'elle était fort avare des pierreries qu'elle possédait. Elle n'en portait plus ; et, pendant cinq mois, je ne lui ai vu des diamans que deux fois : le jour du bal dont je parlerai tout-à-l'heure, et à Malmaison, lorsque le grand-duc de Wurtzbourg y vint dîner. Les autres jours, elle avait toujours un collier et des boucles d'oreilles en grosses perles fines.

Sa toilette était fort recherchée, très-élégante, mais généralement sans magnificence ; des robes de crêpe de tulle, doublées de satin, rarement du velours ; de petits bonnets garnis de blonde, ou des diadêmes de fleurs formaient sa coiffure. Elle prétendait qu'elle préférait ces derniers à celui du sacre ; elle le portait dans les jours de cérémonie, lorsqu'elle était régnante. Il pesait *trois livres* ; et, malgré un velours fort épais qu'elle mettait dessous, elle avait en le quittant un profond sillon au front, et presque toujours la migraine. Elle était fort sujette à ce mal lorsqu'elle était aux Tuileries : ce qu'elle attribuait à la vie fatiguante qu'elle y menait. L'empereur ne lui permettait pas de se plaindre ; pour la guérir, il lui faisait faire

des promenades en calèche. Elle fut souvent obligée de faire arrêter, pour se mettre quelques heures sur un lit, dans de mauvaises auberges de village, où elle prenait du tilleul avec du citron, ce qui la soulageait. Je ne lui ai pas vu une seule fois cette indisposition; aussi était-elle devenue fort grasse depuis qu'elle était libre de faire ce qui lui convenait.

Le vice-roi repartit le lendemain du jour où l'impératrice avait reçu la lettre de l'empereur. Nous fûmes alors tous occupés de la fête qui se préparait; je m'en réjouissais plus que personne, aimant passionnément la danse.

Le palais fut rempli d'ouvriers occupés à plancheyer la salle des gardes, à orner les appartemens, poser des draperies, des tables, des buffets, etc.; les fournisseurs arrivaient à la file, chargés de provisions de toutes espèces, de cartons pleins de fleurs, de plumes, de crèpes, etc. Les femmes de chambre, accablées de travail, étaient toutes d'une humeur massacrante; tout le monde criait, se démenait : les maîtres d'hôtel surtout se donnaient un mouvement incroyable, pour que rien ne manquât; nous essayions nos robes, ces messieurs leurs grands costumes.

Plusieurs ne savaient plus le porter; d'autres ne le savaient pas.

M. Pierlot nous divertit beaucoup par l'embarras que lui causait son habit de velours, brodé en argent, sa toque à plumes, enfoncée sur la tête comme une coëffure de nuit *classique*, réprouvée maintenant par les hommes *romantiques;* le nœud énorme de son écharpe de satin blanc se trouvait placé sur le beau milieu de sa poitrine; son glaive s'accrochait à toutes nos robes; enfin c'était la plus burlesque figure que j'aie vue. Sa contenance contrastait singulièrement avec celle de M. Portales, qui avait, sous cet habillement chevaleresque, toute la noblesse qu'il exige. Enfin tout le monde était affairé, bousculé, et le palais sens dessus dessous.

L'impératrice avait fait venir pour cette fête son cousin Henri de Tascher, qu'elle aimait particulièrement, et qui le méritait par le plus aimable caractère, et un esprit plein d'originalité (1). Étant lié intimement avec M. de

(1) Il s'est marié à mademoiselle Clari, qu'il aimait depuis long-temps. Une colique de *miserere* l'a enlevé, en vingt-quatre heures, à cette charmante femme. Les

Clermont-Tonnerre (1), aide-de-camp comme lui du roi Joseph, il l'amena. Celui-ci plaisait à l'impératrice, parce qu'à cette époque il ressemblait extrêmement à l'empereur. Il avait, disait-on, beaucoup d'instruction et de connaissances; mais sans fortune, confondu dans l'armée, avec une foule d'officiers de son grade, rien ne pouvait faire supposer qu'il serait un jour appelé à une des grandes places de France. Il était sérieux, observateur, et enthousiaste de Joséphine, pleine de bontés pour lui.

La princesse d'Aremberg, sœur d'Henri de Tascher, était venue aussi pour assister à ce bal. Mariée malgré elle, au prince d'Aremberg, elle n'avait jamais pu trouver le bonheur à la cour, opposée à tous ses goûts, quoiqu'elle eût pu y briller par une superbe taille et une figure fort agréable. La nonchalance créole qu'elle possédait plus que qui que ce soit au monde, lui faisait trouver odieux les devoirs indispensables, auxquels il fallait qu'elle se soumît. Il est impossible d'être plus aisé à vivre, et

regrets universels ont dû adoucir la douleur causée par cette horrible perte.

(1) Depuis ministre de la guerre.

moins énorgueilli d'une fortune si inattendue. Sa douceur était inaltérable, on ne pouvait l'approcher sans l'aimer. Il était singulier de comparer son extrême simplicité avec le luxe et à l'arrogance des autres princesses de la famille. (1). Elle n'était gaîe, disait-elle, qu'à Navarre, parce qu'il y avait peu d'étiquette. Elle avait eu, à ce que l'on prétendait, une grande passion pour un des généraux attachés à l'empereur; mais on l'avait contraint à faire un mariage brillant, qui ne fut jamais consommé (2).

Sa Majesté m'offrit de me prêter une parure

(1) Il faut excepter la princesse Stéphanie, grande duchesse douairière de Bade, que l'on dit être le modèle de tout ce que la grandeur peut offrir de plus aimable.

(2) Depuis la restauration il a été cassé; elle a renoncé à son titre de princesse pour suivre le penchant de son cœur, en épousant M. le comte de Guitry, ancien écuyer de l'impératrice Joséphine. On prétend qu'il n'apprécie pas comme il le doit le sacrifice que lui a fait une femme charmante, qui lui a apporté une grande fortune, et qu'il ne la rend pas aussi heureuse qu'elle le mérite. Je ne sais si ces bruits sont fondés; mais je suis certaine que madame de Guitry trouvera dans ses devoirs maternels et sa piété sincère, des consolations et du courage.

pour ce grand jour ; mais je pensai que je n'oserais bouger si je portais sur moi une chose de prix ne m'appartenant pas : ainsi je refusai, et me décidai, quoiqu'à regret, à n'avoir que mon modeste collier de perles, qui au moins ne m'empêcherait pas de danser. Mesdemoiselles de Mackau et de Castellane, qui avaient accepté la proposition de l'impératrice, auraient bien voulu être à ma place dans le courant de la soirée. A chaque contredanse, elles demandaient s'il ne manquait rien à leur riche parure ; et on voyait qu'elles osaient à peine remuer, tant elles avaient peur d'en perdre une partie.

L'heure du bal sonna enfin, à notre grande satisfaction ; les dames d'Évreux arrivèrent en foule : plusieurs d'entre elles, parées avec tout le mauvais goût de la province, mais le plus grand nombre fort bien mises. Les hommes en habits habillés, comme aux jours ordinaires.

Lorsqu'il y eut beaucoup de monde réuni, les portes communiquant à l'appartement de Joséphine s'ouvrirent, et elle entra, éclatante de parure et de diamans. Elle avait une robe lamée en argent, et elle portait un diadème superbe : elle était suivie de tous les officiers et des dames de sa maison. Ce cortège et

son maintien étaient les mêmes qu'aux fêtes des Tuileries. Elle fit le tour entier de la salle, adressant quelques paroles obligeantes à toutes les dames; ensuite elle s'assit et le bal s'ouvrit.

M. de Clermont-Tonnerre fournit un épisode qui fit rire tout le monde, excepté lui. Dansant devant Sa Majesté, il voulut faire de son mieux, et risqua un entrechat qui eut des suites fâcheuses. M. de Clermont-Tonnerre était fort gros; il retomba avec si peu de légèreté, qu'il enfonça le plancher exaucé de six pouces du pavé de marbre; son pied se trouva tellement engagé, qu'il fallut faire venir un menuisier pour agrandir le trou où il était pris, comme un renard dans un piège. Les peines qu'il s'était données pour se tirer tout seul d'embarras, avaient fait grossir sa jambe; il souffrait beaucoup; mais ne voulant pas en convenir, il dansa encore deux ou trois contredanses; on voyait très-bien les efforts qu'il faisait pour surmonter sa douleur, et échapper aux plaisanteries toujours renaissantes. Pour le tourmenter un peu, nous affectâmes vingt fois dans la soirée de lui demander de ses nouvelles, avec un intérêt qui lui donnait beaucoup d'humeur, et

qui nous amusa davantage encore. Cela n'est pas bien; mais on doit nous pardonner ces petites moqueries, en songeant que nous étions alors fort jeunes, fort étourdies, et que rien ne nous paraissait plus ridicule qu'un *gros vieux homme de trente ans* dansant! Trente ans! bon Dieu! mais c'est un vieillard, disions-nous. Je parie que maintenant aucune de nous ne pense ainsi.

A deux heures du matin on servit un souper magnifique; il y avait trois tables; celle de l'impératrice était de trente couverts; nous y étions toutes, à l'exception de madame d'Arberg, qui faisait les honneurs de la seconde, et madame de Ségur ceux de la troisième. Les principales dames de la ville furent désignées pour celle de Joséphine; les hommes ne soupèrent qu'après nous. A quatre heures on se retira. Tout fut parfaitement ordonné, et je suis sûre que l'on s'en souvient encore à Évreux.

CHAPITRE XXII.

La Saint-Joseph à Navarre. — La fête de l'impératrice à Évreux. — On chante un *Te Deum*. — Le secrétaire des commandemens de Joséphine. — Couplets de circonstance. — Madame d'Audenarde, mademoiselle de Mackau, Madame Gazani, mademoiselle de Castellane, madame de Colbert. — Une députation du village d'Annières. — Mesdames de Ségur, Pierlot, de Viel-Castel, Deschamps, Horeau. — Un jeu de carte de M. le comte de Turpin. — L'impératrice me donne un cachemire.

J'ai oublié de dire comment on célébrait la Saint-Joseph à Navarre : voici la description d'une fête qui eut lieu lorsque j'étais chez l'impératrice.

Dans la matinée, une députation de jeunes demoiselles distinguées de la ville d'Évreux vint au palais de Navarre, portant sous un dais de fleurs, le buste de l'impératrice. La fille du maire récita des vers à la louange de S. M. qui faisait tant de bien dans le pays (1).

(1) Outre des aumônes considérables, elle avait fondé une école pour de pauvres orphelines. Elles y apprenaient à lire, écrire, compter, coudre et faire de la

On leur servit un beau déjeûner, auquel assista Sa Majesté, qui leur fit plusieurs jolis présens.

Elle défendit qu'il y eût aucune réjouissance publique à Évreux à l'occasion de sa fête. Malgré ses ordres, on chanta un *Te deum* à la cathédrale, on illumina généralement, et des feux de joie s'élevèrent dans les carrefours les plus retirés, aussi brillans que sur la grande place (1).

dentelle. Sa Majesté avait acheté un terrain considérable, pour faire bâtir une salle de spectacle, et agrandir la promenade, qui était fort petite et mal plantée.

(1) Joséphine eût été heureuse de ces témoignages d'attachement; mais elle craignait qu'ils déplussent à l'empereur. Elle savait que Marie-Louise était excessivement jalouse de l'affection qu'on avait pour sa rivale. Elle avait en horreur tout ce qui pouvait lui rappeler celle dont elle occupait la place. Pour aller à St.-Germain, elle faisait prendre la route de Chatou, afin d'éviter de passer devant Malmaison. Ce caractère envieux a dû lui causer de grands chagrins; car, malgré sa faveur, elle n'a pu affaiblir les sentimens de son époux pour Joséphine; il ne prenait pas la peine de les cacher, parlait d'elle souvent, et ne négligeait aucune occasion de faire valoir celle qu'il avait livrée au désespoir, poussé par son insatiable ambition. Il l'aura regretée davantage encore à l'époque de ses malheurs. Si elle eût vécu, il eût au moins conservé une amie, prête pour lui à tous les sacrifices.

Le soir M. Deschamps nous apporta des couplets que nous devions chanter à Sa Majesté. C'était la première fois qu'elle se trouvait à cette époque à Navarre; elle y répandait de si nombreux bienfaits, qu'une partie de la société imagina de se déguiser en paysans des environs qui venaient la remercier. Les autres personnes chantèrent en leur nom. Ces vers sont inédits; l'auteur avait composé plusieurs jolis vaudevilles : il était, depuis long-temps, secrétaire des commandemens de Sa Majesté; il lui portait le plus sincère attachement, et elle l'aimait beaucoup. J'ai donc pensé que, quoique peu remarquable, cet à-propos devait trouver place dans des souvenirs principalement consacrés à Joséphine (1).

AIR : *le Roi des Preux, le fier Roland.*

CHOEUR GÉNÉRAL.

Comme nos cœurs, joignons nos voix,
Chantons l'auguste Joséphine.

(1) On croit que M. Deschamps s'est noyé. Après la mort de Joséphine, il fut dans une position d'autant plus fâcheuse, qu'il avait à sa charge une orpheline dont il prenait soin. Voyant qu'il était sans ressource, dans

Aux fleurs qui naissent sous ses loix
Sa main ne laisse pas d'épine.
Partout la suit de ses bienfaits
Ou l'espérance, ou la mémoire ;
De Joséphine pour jamais
Vive le nom ! vive la gloire ! (*Bis.*)

MADAME D'AUDENARDE MÈRE.

AIR : *Partant pour la Syrie.*

Long-temps d'un fils que j'aime (1)
J'enviai le bonheur;
Mais près de vous, moi-même,
Rien ne manque à mon cœur.
Si tous les dons de plaire
Forment vos attributs,
Hommage, amour sincère
Pour vous sont nos tributs. (*Bis.*)

MADEMOISELLE DE MACKAU.

AIR : *l'Hymen est un lien charmant.*

Loin d'elle j'ai dû regretter
Une princesse auguste et chère ;

un âge où il est difficile de s'en créer, il disparut de chez lui, et n'y revint plus.

(1) Le général d'Audenarde était écuyer de l'empereur.

Manheim l'adore et la révère (1),
Et j'ai pleuré de la quitter ; (*Bis.*)
Mais quand j'ai vu de son image
Le modèle dans votre cour,
Mon cœur sentit un doux présage ; (*Bis.*)
Bientôt les charmes du séjour
Ont séché les pleurs du voyage. (*Bis.*)

C'est le bonheur le plus parfait
Qui règne ici sous vos auspices ;
Mais de vos bontés protectrices
Qui mieux que moi ressent l'effet ? (*Bis.*)
Le monde et la cour à mon âge
N'offraient que des bords inconnus;
Mais près de vous je prends courage. (*Bis.*)
J'ai votre exemple et vos vertus
Pour guide et pour but du voyage. (*Bis.*)

MADAME GAZANI.

Air : *A deux époques de la vie.*

Gênes me vit dès mon jeune âge
Brûler d'être à vous pour jamais.

(1) La princesse Stéphanie de Bade, à laquelle elle était attachée comme dame du palais. Joséphine, pour la rapprocher de M. de Mackau, son père, la demanda pour entrer dans sa maison, lors du divorce, époque où plusieurs de ses dames la quittèrent pour appartenir à Marie-Louise, ce dont l'empereur leur sut très-mauvais gré.

Votre œil distingua mon hommage (1),
Votre cœur combla mes souhaits.
A vos bontés, à leur constance,
Je dois tout; et puissent vos yeux
Voir ici ma reconnaissance,
Comme à Gênes ils ont vu mes vœux.

MADEMOISELLE DE CASTELLANE.

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

Vous dont les bontés chéries
Ont pris soin de mon bonheur (2),
Dans ces fleurs pour vous cueillies
Voyez l'hommage du cœur.
Marqués par la bienfaisance
Tous vos jours vous font aimer;
Laissez la reconnaissance
En prendre un pour s'exprimer.

MADAME DE COLBERT. (AUGUSTE) (3).

Même air.

Dans les murs de Charlemagne
J'ai pu vous offrir mes vœux;

(1) Ce ne fut point du tout l'impératrice qui l'appela à Paris, mais bien l'empereur, charmé de sa beauté. Joséphine ne l'aima que lorsqu'elles furent toutes deux malheureuses.

(2) Jusqu'au moment où mademoiselle de Castellane vint à Navarre, elle avait été chez madame de Campan, où l'impératrice payait sa pension, et celle de sa sœur.

(3) Le brave général Colbert fut tué en Espagne en plaçant ses tirailleurs.

D'une fête de campagne
Pour vous nous formions les jeux :
Ce temps, qu'ici tout rappelle,
Vient de ranimer mon cœur ;
En retrouvant tout mon zèle,
J'ai retrouvé le bonheur (1).

MOI.

Air : *A peine au sortir de l'enfance.*

Vos vertus, leurs grâces et leur charme
Sont les premiers mots que j'appris ;
Une tante, objet de mes larmes,
Jusqu'au tombeau les a chéris (1).
Mon cœur, à ses soins, à son zèle,
Doit l'héritage le plus doux,
Celui de vos bontés pour elle,
Et de tout son amour pour vous. (*Bis.*)

On annonca une députation du village d'Annières, près de Navarre et en dépendant : elle était composée de mesdames Pierlot, Ségur, et de messieurs de Turpin, de Viel-Castel, Deschamps, Horeau, etc.

(1) Maintenant madame la comtesse de La Briffe.

(2) Madame de M***, amie de Sa Majesté, qui nous déshérita, quoiqu'elle nous eût témoigné la plus grande affection jusqu'à sa mort.

RONDE.

AIR : *Allons aux prés St.-Gervais.*

COLETTE (MADAME DE SÉGUR.)

De nos cœurs, de nos hameaux
Chantons l'auguste souveraine ;
Que les fils d'or les plus beaux
Lui forment long-temps des jours nouveaux.
Déjà dans tout son domaine
All' commande des travaux ;
J'aurons tous, au bout d' la s'maine,
La poule au pot.

MATUHRIN. (M. DE VIEL-CASTEL.)

Sur les monts vl'à qu'on amène
Des parures d'arbrisseaux,
Et que l'on fait de la plaine
Partir les eaux (1).

COLETTE.

Des chevreuils dans la garenne,
Des chamois sur les côteaux ;

(1) Marais desséchés par l'impératrice : ce qui rendit un immense service à plusieurs villages voisins.

Et dans la forêt s'promènent (1)
Des animaux.

MATHURIN.

Nos jardins des terres lointaines
Lui doivent ses végétaux (2) ;
Nos cités lui doive la laine
Des mérinos.

COLETTE.

Dans Évreux ses mains soutiennent
Pour les arts d'heureux berceaux,
Ous' que les jeunes fill' apprennent (3)
Mieux qu' leurs fuseaux.

MATHURIN.

All' veut qu' les promenades y prennent (4)
Des alignemens nouveaux,
Et qu'on ôte à *Merpomène*
Ses vieux tréteaux.

(1) Elle avait fait venir beaucoup de chamois de Chamouny, et avait rendu la promenade du parc et de la forêt aux habitans d'Évreux, qui en avaient été long-temps privés.

(2) Serres entretenues à Navarre, sous les yeux de M. Bonpland.

(3) L'école de jeunes filles fondée par elle.

(4) Terrains achetés par Sa Majesté pour agrandir la promenade et bâtir un théâtre.

COLETTE.

Si tous ceux qui, dans leur peine,
Ont eu part à ses cadeaux,
D'un' fleur lui portaient l'étrenne,
L'bouquet s'rait beau.

MADAME DE SÉGUR S'AVANÇANT.

AIR : *J'ons un curé patriote.*

Voulant de mon tendre hommage
Peindre la sincérité,
J'ai pris l'habit, le langage
Qu'adopte la vérité.
Vous connaissez dès long-temps
Mon zèle et mes sentimens,
Et pour vous (*bis*) ils seront toujours constans !
Toujours constans !
Toujours constans !

M. de Turpin ensuite lui offrit un jeu de cartes, sur lequel étaient représentées toutes les personnes de la société. Non-seulement la ressemblance était parfaite, mais il avait saisi avec beaucoup d'esprit toutes leurs attitudes. Son ingénieux pinceau créa mille accessoires charmans. M. de Turpin a fait aussi à la *Sépia* plu-

sieurs vues de Navarre, remarquables par leur exactitude et leur fini.

M. de Vieil-Castel, chambellan de l'impératrice, vint un matin me dire que Sa Majesté me demandait dans son cabinet. Il avait un air si solennel, que, sans réfléchir que cette dignité lui était naturelle, dès qu'il prononçait le nom de l'impératrice, ou qu'il exerçait une des prérogatives de sa charge, je tremblai comme la feuille, m'imaginant que probablement j'avais fait quelque chose de ridicule ou d'inconvenant, et que Sa Majesté allait me gronder. J'étais si bouleversée de l'idée de lui avoir déplu, que je ne savais plus ce que je faisais. M. de Vieil-Castel fut obligé de me répéter l'ordre d'aller immédiatement près de l'impératrice. Je crois qu'il pensait comme moi que cette entrevue devait être peu agréable; car loin de me rassurer, lorsque je lui témoignai ma crainte, il me répondit qu'il fallait obéir. Il mit tant de sécheresse dans sa manière d'être avec moi dans cette occasion, que je fus de plus en plus persuadée que j'avais mécontenté Sa Majesté.

Ma mauvaise tête fit beaucoup de chemin en peu de minutes; j'entrai chez Joséphine

pouvant à peine marcher, n'osant lever les yeux, et d'une pâleur frappante. Elle m'en demanda la cause avec un son de voix si bienveillant, que je fus sur-le-champ rassurée, et repris avec elle mon ton ordinaire.

« Il n'est pas naturel que vous soyez si pâle,
» mademoiselle, vous êtes sans doute malade,
» et j'en sais la cause, me dit Joséphine en
» souriant; il fait ici un froid auquel vous n'êtes
» pas habituée. — Je puis assurer Votre Majesté
» que je ne m'en aperçois pas; une indisposi-
» sition... — Non, je vous assure que c'est l'hu-
» midité de Navarre qui vous ôte vos belles
» couleurs; pour qu'elles reviennent, il faut
» vous vêtir chaudement. Tenez, ce schall vous
» sera utile, acceptez-le, et portez celui-ci à
» votre mère; elle est malade, j'irai la voir tout
» à l'heure. » Que l'on juge de ma joie, non-seulement de n'avoir pas été grondée, mais encore de me trouver en possession d'un *cachemire long à Palmes*. Je perdis complètement la tête; sans remercier l'impératrice, je m'enfuis de son appartement avec vitesse et de toutes mes forces; je me précipitai chez ma mère pour lui remettre le présent de Sa Majesté, et sur-le-champ je courus dans le long corridor de

notre appartement, entrant chez toutes ces dames, leur disant : regardez ce beau schall, il est à moi; et puis, sans laisser le temps de l'examiner, je reprenais ma course. On me crut folle, et dans ce moment je l'étais vraiment un peu.

Le passage subit d'une crainte excessive au plaisir d'avoir une parure ambitionnée alors, encore plus qu'aujourd'hui, m'avait mise hors de moi. Lorsque je fus plus calme, je crus me rappeler que je n'avais pas remercié Sa Majesté, et me voilà de nouveau troublée, désolée de cette inconcevable oubli.

Je fus trouver madame d'Arberg pour lui conter mes peines; elle était toujours la dépositaire de tout ce que je pensais; sa constante bonté m'assurait de son indulgence. J'en avais souvent besoin, puisque, seconde *Ninette*, je manquais sans cesse aux usages de la cour : elle me rassurait, me conseillait, et j'étais trop heureuse de l'avoir rencontrée.

Je lui montrai ce schall, cause de tant d'agitations; elle l'avait vu avant moi, et me dit que l'impératrice, loin d'être blessée de ma brusque sortie, s'en était amusée, en la considérant comme une preuve du plaisir qu'elle m'avait

causé : « D'ailleurs, ajouta madame d'Arberg, il » y a ici si peu de naturel, que Sa Majesté aime » beaucoup les personnes qui en ont, et qui ne » calculent ni leurs gestes, ni leurs paroles. » Continuez à être ce que vous êtes, et vous lui » plairez. » Je ne répète ces phrases si obligeantes que pour prouver combien on était heureux à Navarre, puisqu'on y excusait toujours les torts, et qu'on y faisait valoir les qualités qui pouvaient les atténuer.

Je fus charmée et fière de montrer mon schall à M. de Vieil-Castel, et de lui dire qu'il m'avait fait une belle peur avec son air grave. Il était moins bien pour nous que les autres, et voyait je crois avec peine que, sans être attachées par aucun titre à l'impératrice, nous fussions traitées comme les personnes de sa maison. Il n'était point riche, désirait toutes les faveurs, et calculait la valeur des présens que nous recevions, comme s'ils eussent été des vols qu'on lui faisait. Nous n'eûmes pas précisément à nous plaindre de lui ; mais habituées aux manières si douces et si agréables de presque toute la société, les siennes nous paraissaient singulières : au reste, son caractère n'était point

aimable. Flatteur, insinuant et doux avec ses supérieurs, il avait avec ses inférieurs une dureté extrême. Il faisait *trop* pour Sa Majesté, qui s'impatientait quelquefois d'être *servie* en quelque sorte par lui. Elle aimait l'obligeance, la complaisance, détestait la servilité et la *flagornerie*. Ce mot peut seul peindre ce qu'employait avec elle M. de Vieil-Castel. Nous aimions tous sa femme, belle, jeune, et douce comme un ange (1). Nous savions qu'il ne la rendait pas très-heureuse, étant avec elle d'un extrême despotisme. L'impératrice avait pour elle une sincère affection, dont elle lui donna une preuve touchante.

Madame de Vieil-Castel aimant tout ce qu'elle devait aimer, chérissait sa sœur aînée, qui l'avait élevée, et qui était souffrante depuis quelque temps, sans que cependant on conçût l'idée qu'il y eût du danger. La maladie prit tout à coup un caractère grave; en peu de jours elle fut à l'agonie. M. de Vieil-Castel ne pouvant renoncer au séjour de Navarre, résolut de cacher à sa femme les nouvelles qu'il venait

(1) Elle était nièce de M. de Mirabeau.

de recevoir; il les communiqua à Sa Majesté, en lui disant qu'il voulait éviter des scènes trop pénibles, et qu'il pensait qu'il valait mieux ne pas instruire madame de Vieil-Castel. « Vous » avez raison, dit l'impératrice, madame de » Vieil-Castel est si sensible, que je craindrais » beaucoup pour elle le spectacle si affreux » d'une sœur mourante. Puisqu'il n'y a plus » d'espoir, envoyez chercher vos enfans, afin » qu'ils soient ici lorsqu'il faudra annoncer la » mort de leur tante; vous les amenerez chez » moi, et je me chargerai de cette pénible » commission. »

Peu de jours après, ces jeunes gens arrivèrent; ils étaient vêtus de deuil. Sa Majesté les prit par la main, et entrant avec eux chez madame de Vieil-Castel, préparée depuis le matin seulement à la perte qui la menaçait : « Pleurez, madame, lui dit Joséphine, vous » avez beaucoup perdu; mais voyez que d'objets » vous restent à aimer. » Elle fut une grande partie de la matinée avec madame de Vieil-Castel. Joséphine ayant beaucoup souffert, savait parler aux cœurs malheureux; elle adoucit les premiers momens d'une si juste et si cruelle douleur.

Ce trait, ce me semble, peint entièrement le caractère de l'impératrice. Cette touchante prévoyance de faire arriver la consolation en même temps que la peine ne pouvait être inspirée que par une âme comme la sienne.

CHAPITRE XXIII.

L'impératrice nous parle de son divorce. — Lettre qu'elle écrit à l'empereur quelques jours après —Lettre de Joséphine au pape. Conduite du vice-roi et de la reine Hortence. — Ils veulent quitter la France. — Fermeté et courage de Joséphine.

Tant qu'il fut vaguement question du divorce, l'impératrice était, nous dit-elle, dans une agitation perpétuelle, qui lui faisait un mal horrible.

Il y avait dans le salon où elle se tenait habituellement aux Tuileries une petite porte qui communiquait au cabinet de l'empereur, par un escalier dérobé. Lorsqu'il voulait consulter Joséphine, ou causer avec elle, il venait lui-même frapper à cette porte. Elle connaissait ce signal, descendait, et ses dames atten-

daient son retour. Son absence était quelquefois tellement longue (ces conférences n'avaient lieu que le soir), qu'en revenant elle trouvait tout le monde endormi, et riait beaucoup des positions gênées que prenaient ces dames, pour ne pas gâter leurs toilettes. Dans les derniers temps, chaque coup donné à cette porte lui causait des battemens de cœur si violens, qu'elle pouvait à peine respirer; elle croyait toujours recevoir la confirmation de tout ce qu'elle redoutait.

Lorsqu'enfin elle sut son sort, elle versa une telle abondance de larmes, qu'elle fut plus de six mois sans voir clair; ses yeux étant dans un état affreux, elle ne pouvait supporter la moindre clarté, elle ne distinguait aucun objet. Cependant son parti fut pris immédiatement; et c'est elle qui rendit du courage à ses enfans atterrés par cette nouvelle.

Voici une lettre qu'elle écrivit à l'empereur cinq ou six jours après que le divorce fut prononcé.

A l'Empereur.

« Mes pressentimens sont réalisés! Vous venez de prononcer le mot qui nous sépare; le

reste n'est plus qu'une formalité. Voilà donc le résultat, je ne dirai pas de tant de sacrifices, (ils me furent doux, puisqu'ils étaient pour vous) ; mais d'une amitié sans borne de mon côté, et du vôtre, des sermens les plus solennels ! Encore si l'État, dont vous vous faites un motif, me dédommageait en vous justifiant ! Mais cet intérêt, auquel vous feignez de m'immoler, n'est qu'un prétexte ; votre ambition, mal calculée, tel a été, tel sera toujours le guide de votre vie ; guide qui vous a mené aux conquêtes et au trône, et qui vous pousse maintenant aux défaites et au précipice.

» Vous parlez d'alliance à contracter, d'héritier à donner à votre empire, de dynastie à fonder ! Mais avec qui formez-vous alliance ? avec l'ennemie naturelle de la France, cette insidieuse maison d'Autriche, qui déteste notre pays par sentiment, par système, par nécessité. Croyez-vous que cette haine, dont elle nous a donné tant de preuves, surtout depuis cinquante ans, elle ne l'ait pas transmise du royaume à l'empire ? et que les enfans de Marie-Thérèse, cette habile souveraine, qui acheta de madame de Pompadour ce fatal traité de 1756, dont vous ne parlez qu'avec horreur,

pensez-vous, dis-je, que sa postérité, en héritant de sa puissance, n'ait pas hérité de son esprit? Je ne fais que vous répéter ce que vous m'avez dit mille fois; mais alors votre ambition se bornait à humilier une puissance qu'il vous convient de relever aujourd'hui. Croyez-moi: tant que vous serez maître de l'Europe, elle vous sera soumise; mais n'ayez jamais de revers.

» Quant au besoin d'un héritier, dût une mère vous paraître prévenue, en vous parlant d'un fils, puis-je et dois-je me taire sur celui qui fait toute ma joie, et qui faisait vos espérances? C'était donc encore un mensonge politique que cette adoption du 12 janvier 1806! Mais ce qui n'est point une illusion, ce sont les talens, ce sont les vertus de mon Eugène. Combien de fois en fîtes-vous l'éloge! Que dis-je? c'est par la possession d'un trône que vous avez cru devoir les récompenser; et souvent vous avez dit qu'il méritait davantage. Eh bien! la France l'a souvent répété après vous; mais que vous sont les vœux de la France?

» Je ne vous parle point ici de la personne destinée à me succéder, et vous n'attendez pas que je vous en parle. Ce que j'en dirais

vous paraîtrait suspect. Ce qui ne peut jamais l'être pour vous, ce sont les vœux que je forme pour votre bonheur. Qu'il me dédommage au moins de mes peines ! Ah ! qu'il sera grand s'il leur est proportionné ! »

Le vice-roi et la reine Hortence voulaient tous deux quitter la France sans retour, et suivre leur mère en Italie, où elle devait aller. Ce fut elle qui leur dit que l'empereur était leur bienfaiteur, leur père; qu'ils leur devaient une obéissance sans bornes, et que ce serait ajouter à ses maux que de donner des sujets de mécontentement à leur souverain. Enfin, elle leur parla avec tant de force, qu'ils consentirent à rester, et plus tard à être témoins d'un mariage qui devait leur être si odieux. Tout le monde sait qu'elle noble conduite le vice-roi déploya lors de la cassation de celui de sa mère. Personne n'en fut surpris; tout ce qui était héroïque et grand lui était naturel.

Je n'écris que des souvenirs, et il n'entre pas dans mon plan de rendre compte d'événemens trop importans, pour être écrits par une femme. Il faudrait, pour en parler, une force, une énergie que je n'ai pas; je dois me borner

à peindre de petits tableaux de genre, dont le principal mérite est la ressemblance des personnages, et la parfaite vérité de l'action. Je ne puis cependant m'empêcher de relever une erreur grave que M. le duc de Rovigo répète plusieurs fois dans ses mémoires.

Il prétend que l'impératrice Joséphine n'avait épousé l'empereur que *civilement*. Je puis assurer qu'elle et le vice-roi ont plusieurs fois dit le contraire devant moi, et les personnes de l'intimité de Navarre.

L'impératrice nous conta que trois jours avant le sacre, le cardinal Fesch, d'après la demande formelle du pape, donna la bénédiction nuptiale aux époux, à minuit, dans la chapelle des Tuileries : un très-petit nombre de témoins assistèrent à cette cérémonie.

Je crois me souvenir qne le maréchal Duroc et le prince Eugène étaient au nombre des témoins. Je n'en suis pas assez sûre pour l'affirmer.

Le pape affectionnait beaucoup l'impératrice, dont il connaissait l'âme généreuse; elle lui écrivit souvent. Voici une de ces lettres, écrite peu de temps avant le sacre.

A sa Sainteté Pie VII.

« Quelque habitude que la connaissance de notre religion ait donnée à votre Sainteté des vicissitudes humaines, sans doute qu'elle ne voit pas sans étonnement une femme obscure, prête à recevoir de ses mains la première couronne de l'Europe. Dans un événement aussi extraordinaire, elle sent la main de Dieu, et la bénit, sans lui demander compte de ses desseins. Mais moi, Saint Père, je serais encore ingrate, même en la glorifiant, si je n'épanchais dans le sein paternel de celui qu'elle a choisi pour représenter sa Providence, si je ne lui confiais mes sentimens secrets. Le premier, celui qui domine les autres, est la conviction de ma faiblesse et de mon incapacité : par moi-même je suis peu, ou pour mieux dire, je ne vaux un peu que par l'homme extraordinaire auquel je suis unie. Ce retour sur moi-même, qui m'humilie quelquefois, parvient à m'encourager par un examen plus réfléchi. Je me dis que le bras sous lequel tremble la terre peut bien me soutenir et doit me fortifier. Mais que d'autres écueils environnent le poste élevé

auquel il me fait monter! Je ne parle pas de la corruption qui, parmi les grandeurs, atteint les âmes les plus saines; je présume assez bien de la mienne pour ne la pas redouter. Mais de ce faîte d'où les autres dignités doivent paraître misérables, comment distinguer les véritables misères? Ah! je sens pourtant qu'en devenant impératrice des Français, j'en dois aussi devenir la mère; toutefois, que serait-ce que les porter dans mon cœur, si je ne leur prouvais ma tendresse que par mes intentions? Ce sont des faits que les nations ont droit de demander à ceux qui les gouvernent, et votre Sainteté, qui répond si bien au respectueux amour de ses sujets par des actes continuels de justice et surtout de bienveillance, est mieux qu'aucun autre souverain capable de me démontrer, par son exemple, l'efficacité de cette doctrine. Puisse-t-elle donc, avec les onctions saintes qu'elle fera couler sur ma tête, non pas seulement me pénétrer de la vérité de ces préceptes, dont mon cœur est persuadé, mais me communiquer la facilité de les mettre en pratique! »

L'impératrice voulut avoir son extrait de ma-

riage qui lui fut délivré. Elle le remit au vice-roi, qui l'emporta en Italie, dans la crainte qu'il ne fût ou égaré ou soustrait.

Lorsqu'il fut question du mariage de Marie-Louise, elle fit demander à Joséphine si elle avait été mariée à l'église; qu'alors elle ne pourrait se décider à une union qu'elle regarderait comme sacrilège. L'impératrice lui fit répondre de s'en rapporter au Moniteur. C'était éluder la vérité sans la trahir, car elle savait parfaitement que Napoléon n'avait pas voulu que le journal officiel publiât une si tardive cérémonie. Voilà, du moins, ce que j'ai entendu *plusieurs fois* de la bouche de Sa Majesté. N'est-il pas possible que M. de Rovigo ignore tous ces détails, et parce qu'ils lui sont inconnus doivent-ils être faux?

Le caractère du vice-roi était trop éminemment franc et loyal, pour qu'il soit permis de douter de la vérité de ce qu'il assurait; ainsi, je reste persuadée de l'exactitude de ce que je viens de dire, et tous ceux qui comme moi, étaient près de Joséphine, en seront de même convaincus. D'ailleurs le simple raisonnement porterait à cette conviction, puisqu'il paraît impossible d'admettre que le pape, chef de l'église, eût

consenti à sacrer une femme, qu'il n'eût pu regarder comme mariée. Dans tous les temps la politique des souverains a consacré le cruel usage de répudier leurs épouses, lorsque le besoin de l'État semblait l'exiger; mais du moins on ne leur contestait pas leur titre perdu!

J'ai cru devoir donner ces détails comme je les ai recueillis; mais je m'empresse de quitter un ton qui ne peut convenir qu'à des écrivains dignes d'écrire l'histoire; j'abandonne un sujet qui affligea la France entière, et vais de nouveau me transporter à Navarre, où le calme était rétabli, après de si longs tourmens.

Chaque semaine l'empereur écrivait à Joséphine des billets courts, mais aimables. Ils étaient reçus avec reconnaissance; et souvent elle nous en lisait quelques passages remplis d'une affection vraie. Ils étaient si couverts de taches appelées *pâtés*, que je crus, avec ma vue basse, que Napoléon se servait de papier à vignettes. Je le dis à madame d'Arberg, qui rit beaucoup de cette croyance, et me désabusa en m'apprenant que tout simplement Napoléon écrivait vite, secouait sa plume souvent avec violence, ce qui occasionnait ces *jolis dessins*, dont j'avais été si étonnée.

Il parlait toujours du roi de Rome dans ses lettres, du plaisir qu'il aurait à l'amener à Joséphine lorsqu'il serait plus grand. Elle désirait vivement voir cet enfant qui lui coûtait si cher; mais elle était persuadée que jamais Marie-Louise ne le permettrait. Elle avait fait tant de questions sur cette dernière, qu'elle avait une idée juste de son caractère.

On n'a jamais cité un mot qui pût donner la mesure de l'esprit de cette jeune souveraine reçue avec tant de bienveillance; ce qui prouve assez qu'il ne fut pas remarquable. Sa conduite depuis 1814 a donné l'étendue de sa sensibilité.

En arrivant en France elle fut accueillie de tous les partis; mais en même temps on regrettait vivement la femme si bonne dont elle prenait la place. On eût désiré trouver en elle cette obligeance inaltérable, cette pitié si tendre pour tous les genres de malheurs, cette protection accordée aux arts, enfin cette générosité inépuisable qui soulageait tant de maux. On ne trouva qu'une dignité roide, un sentiment parfait de l'étiquette des cours, une grande douceur, de l'instruction comme en ont toutes les princesses du nord. Les cour-

tisans avaient bien une impératrice, mais les Français n'avaient plus de mère ! Peu à peu l'enthousiasme, excité par l'arrivée de cette nièce de Marie-Antoinette, s'appaisa, et l'on s'empressa de retourner faire sa cour à celle qui savait pardonner à qui l'avait négligée ou offensée, et près de laquelle on se trouvait si bien.

Elle reçut beaucoup de lettres de personnes attachées à l'empereur, qui désiraient passer quelques jours à Navarre. Craignant que ces voyages ne leur fissent tort auprès de l'impératrice régnante, elle refusa toutes celles avec lesquelles elle n'avait pas été en intimité aux Tuileries.

Un matin la belle madame de Canisy, dame du palais de Marie-Louise, après avoir été celle de Joséphine, arriva à Navarre pour supplier l'impératrice de s'intéresser à une affaire de laquelle dépendait le bonheur de sa vie. Elle demandait, depuis long-temps, à l'empereur, de consentir à son union avec M. de Caulaincourt, duc de Vicence; elle était divorcée avec M. de Canisy. Napoléon répondit qu'il ne souffrirait plus ce genre de scandale; qu'on était libre de faire ce que l'on voulait, mais

qu'alors il fallait donner la démission de toutes ses places, et s'éloigner de Paris.

Madame de Canisy, retirée au bout de la galerie avec Sa Majesté, causait avec elle, et pleurait amèrement. Je n'ai rien vu de si beau qu'elle dans les larmes; je ne concevais pas qu'il fût possible de résister à une demande faite par une telle femme. L'impératrice refusa de se mêler de cette affaire, certaine, disait-elle, d'être refusée. « Il me serait trop pénible de » lire que l'empereur ne veut pas de divorce à » la cour. » *Un seul était donc permis !...*

Elle engagea madame de Canisy à prendre courage, lui témoigna une extrême bienveillance, et la renvoya presque satisfaite, quoiqu'elle n'eût pas fait ce qui lui était demandé. Je n'ai point oublié la figure admirable de madame de Canisy, qui aussitôt le retour des Bourbons contracta enfin le mariage qui devait la dédommager de ce que lui avait fait souffrir le premier. Elle épousa M. de Caulaincourt. Sa conduite a prouvé, jusqu'au moment où elle l'a perdu, quelle tendre affection elle avait pour lui.

Joséphine adressa quelques questions à Mme de Canisy sur Marie Louise. « Est-il vrai qu'elle » soit fort sérieuse? demanda-t-elle; ce n'est

» pas à elle à être mécontente. Je voudrais la » savoir gaie, car l'empereur ne serait point » heureux si elle était triste. Si elle l'eût voulu, » nous nous serions vues. Napoléon lui en parla; » elle repoussa cette proposition avec une telle » humeur, qu'elle ne fut pas renouvelée. J'en » suis fachée; sa présence n'eut point été pour » moi un sujet de chagrin; et je lui aurais con- » seillé ce qu'elle devait faire pour plaire à l'em- » pereur; je serais bien à plaindre s'il était » tourmenté dans son intérieur. Lorsque j'étais » aux Tuileries, je l'ai souvent vu affligé des » petites querelles de famille, qu'il ne réussis- » sait pas toujours à calmer. J'ai plusieurs fois » ramené la paix. Dites bien à Marie-Louise » qu'elle agisse de même; surtout qu'elle tâche » d'être bien avec la reine de Naples, dont le » caractère est si difficile. » Madame de Canisy l'assura que l'empereur était fort content de sa nouvelle compagne; ce qui parut faire plaisir à celle qu'il avait repoussée.

Voici une lettre que Joséphine adressa à Mme Murat et une à Mme mère; elles donneront l'idée de son esprit conciliant.

A Madame Murat.

Vous n'êtes point une femme ordinaire, ma sœur; c'est donc d'une autre encre qu'aux femmes vulgaires qu'il vous faut écrire. Je vous dirai franchement, et sans précaution, que je suis mécontente de vous. Quoi! vous faites pleurer ce pauvre Murat? Passe encore pour déposer à vos pieds ses armes victorieuses : Hercule filait aux pieds d'Ompale; il y filait, mais il n'y pleurait pas. Avec tant de moyens de plaire, pourquoi préférez-vous de commander? Votre époux obéit à la crainte, quand il ne voudrait céder qu'à la séduction. En échangeant ainsi les rôles, vous faites d'un brave un esclave timide, et de vous, un despote exigeant. C'est une honte pour lui; ce ne peut être un honneur pour vous. Notre gloire, à nous autres femmes, est dans la soumission; et s'il nous est permis de régner, c'est par la douceur et la bonté. Votre mari, déjà si grand dans l'opinion par sa valeur et ses exploits, croit voir s'abaisser toutes ses palmes, quand il paraît en votre présence. Vous mettez votre orgueil à les humilier devant vos prétentions; et le titre de sœur d'un

héros est un motif pour que vous vous croyez une héroïne. Croyez-moi, ma sœur, cette qualification et le caractère qu'elle suppose ne nous conviennent pas. Jouissons modestement de la gloire de nos époux, et mettons la nôtre à adoucir leurs mœurs et à leur faire pardonner leurs exploits. Méritons que le public, qui applaudit à la bravoure des héros, applaudisse aussi à l'aménité que la Providence donne à leurs femmes pour la tempérer.

A Madame Mère.

Usez, Madame, et très-honorée mère, de l'ascendant que vous donnent votre expérience, votre dignité, vos vertus et l'amour de l'empereur, pour rendre à sa famille la paix intérieure qui en est bannie. J'ai craint de mêler ma voix à ces discordes intestines, dans la crainte que la calomnie ne m'accuse de les irriter en m'en mêlant. C'est à vous, Madame, qu'il appartient de les calmer; et pour cela, dites seulement que vous en êtes avertie. Votre prudence aura commencé l'ouvrage en signalant le mal; la leur trouvera le remède.

Je ne nomme personne, et votre sagacité de-

vinera tout le monde. Les passions humaines ne vous sont pas étrangères, et les vices qui ne vous ont jamais approchée, vous les découvriront dans ceux qui vous sont chers, par l'intérêt que leur bonheur vous commande. Vous ne serez pas long-temps sans remarquer les progrès de l'ambition, peut-être ceux mêmes de la cupidité, dans plus d'une âme ingénue jusqu'alors, mais que les faveurs de la fortune commencent à gâter. Vous verrez avec crainte les ravages toujours croissans du luxe, et avec plus de peine encore l'insensibilité arriver à sa suite. Je n'insiste pourtant pas sur ce reproche, parce que peut-être est-il moins fondé que les autres, et qu'il n'est pas impossible que j'aie pris pour dureté de cœur ce qui n'était qu'ennivrement de l'esprit. Quoi qu'il en soit, cette ivresse, manifestée par la vanité, par l'insolence, par d'outrageans refus, produit sur ceux qui en sont témoins de déplorables effets. On rappelle aisément leur origine à ceux qui semblent l'oublier; et le seul moyen de se faire pardonner sa fortune, est d'en partager les dons avec ceux qu'elle n'a pas favorisés.

CHAPITRE XXIV.

L'impératrice et son médecin M. Horeau. — Plusieurs traits de sensibilité. — Promenades en traîneaux. — Mademoiselle Avrillon se casse la cuisse. — L'impératrice va la voir tous les jours.

Elle demandait toujours à M. Horeau, son médecin, s'il y avait, dans sa maison, des malades en danger. Lorsqu'il répondait affirmativement, elle envoyait de l'argent pour adoucir les inquiétudes que pourrait éprouver le pauvre moribond.

L'homme chargé de distribuer le charbon dans les cuisines fut atteint d'une fièvre maligne qui mit ses jours dans un péril éminent. L'impératrice le sut, et le recommanda spécia-

lement aux soins de M. Horeau, dont le talent égalait l'humanité. Songez, mon bon docteur, qu'il a six enfans, disait Joséphine, ne négligez rien, et dites à l'infirmière de redoubler de zèle pour cet infortuné. M. Horeau annonça que la fièvre maligne avait pris une tournure moins alarmante, et qu'il espérait sauver ce charbonnier. Celui-ci, en effet, était sensiblement mieux. Un matin, sous différens prétextes, il éloigne sa garde et l'infirmière, se lève, et se jette par la fenêtre. Sa chambre était au second, il se tua; il venait d'être pris d'un accès de fièvre chaude. Sa singulière toilette le prouvait; car, croyant s'habiller, il avait mis son chapeau, et l'avait attaché sous son menton avec un mouchoir rouge. Cet événement fit grand bruit dans le palais; on voulait le cacher à Sa Majesté, mais elle l'apprit. Elle donna une pension à la veuve, et se chargea des six enfans, auxquels elle fit apprendre à lire, à écrire, etc.

Le froid était tellement vif, que toutes les pièces d'eau de Navarre, et même les cascades, étaient prises. L'impératrice, toujours empressée de fournir des amusemens à la jeunesse qui l'entourait, fit venir de Paris deux traî-

neaux fort élégans, pour être poussés sur la glace par des patineurs. Nous désirions toutes y monter à la fois, ce qui n'était pas possible. Pour satisfaire tout le monde, on mit des roulettes à de grands fauteuils; je voulus m'y asseoir, ma mère s'y opposa, ce qui me contraria fort, puisque j'étais obligée d'attendre que les dames qui avaient été les premières dans les traîneaux fussent descendues. Ayant de l'humeur, je rentrai au palais. A peine étais-je assise dans le salon, que M. Bonpland (1) entre avec une figure si décomposée, qu'on pouvait deviner qu'il était porteur d'une mauvaise nouvelle. Dans le même moment des cris perçans se font entendre, et nous apprenons que mademoiselle Avrillon, femme-de-chambre favorite de Joséphine, vient de se casser la jambe, assise dans ce fauteuil qui m'avait fait tant d'envie : une roulette avait manqué, et la secousse l'ayant renversé, mademoiselle Avrillon était

(1) Ami de M. de Humbold, célèbre par ces connaissances en botanique; il était directeur des serres de Sa Majesté. Son caractère doux et modeste le faisait aimer généralement. Il est maintenant au Paraguay, sans qu'il soit possible de calculer l'époque où il sera rendu à la France, aux sciences et à ses amis.

tombée à faux, et deux affreuses fractures lui arrachaient les cris que nous entendions. L'impératrice fit demander sur-le-champ M. Horeau; il était déjà près de la blessée. Il vint dire qu'il fallait, avant tout, remettre sa jambe, mais qu'il prévoyait que cette blessure serait fort grave. L'impératrice, désolée, envoya tous ces messieurs, les uns après les autres, afin de donner un peu de courage pour cette cruelle opération, et annoncer sa visite sitôt qu'elle pourrait être faite sans causer trop d'émotion (1). Elle savait que sa présence soulageait tous les maux de ceux qui l'aimait, et que mademoiselle Avrillon, plus que tout autre, était digne de son intérêt.

Dès que la jambe fut remise, Sa Majesté monta avec rapidité un petit escalier bien noir pour se rendre près de la malade, qui pleura beaucoup, en disant que ce qui la désolait était d'être si long-temps sans voir l'impéra-

(1) Sa Majesté fit venir de Paris un lit mécanique. C'est le premier que j'aye vu; il évita des douleurs inouies, et je suis étonnée que dans les villes de province il n'y en ait pas au moins un dans les hôpitaux. Quand donc voudra-t-on mettre les découvertes utiles à la portée de la classe si nombreuse des indigens?

trice. « Oh si ce n'est que cela, répondit » celle-ci, calmez-vous, car je viendrai chaque » jour savoir si vous avez tout ce qu'il vous » faut; et quand vous aurez bien suivi les or- » donnances du bon docteur, je resterai long- » temps près de vous : la longueur de mes visites » sera proportionnée à votre raison et à votre » patience. » En effet, elle n'y manqua jamais pendant deux mois que mademoiselle Avrillon fut forcée d'être dans la même position. Cet exemple fut suivi par toutes les personnes de la maison; lorsque le médecin le permettait, on se re- layait pour monter auprès de la pauvre pa- tiente, sa chambre était devenue la succursale du salon. Le vice-roi, la reine Hortence y allaient exactement aussi. C'est ainsi qu'on adoucit les souffrances si longues de cette personne, qui méritait ce que l'on faisait pour elle par son dévouement à Sa Majesté, son esprit natu- rel et sa bonté. C'était elle qui m'avait rassurée d'abord sur mes frayeurs de paraître à la cour; aussi fus-je fort touchée de la voir dans cet état.

Sans la défense de ma mère, qui m'avait tant affligée, c'est à moi que fût arrivé cet accident.

CHAPITRE XXV.

M. Spontini vient à Navarre. — Opéras de lui mal exécutés. — L'empereur n'aimait pas la musique française. — Un secret gardé par des comédiens. — Supercherie ingénieuse de Mehul à l'empereur. — Succès complet de l'opéra de l'Irato. — Messieurs Paër, Cimarosa, Paësiello, Chérubini, Lesueur.

M. Spontini vint passer quelques jours à Navarre (1). Nous avions ses partitions de la Ves-

(1) Il avait dédié l'opéra de la Vestale à l'impératrice, qui lui avait donné une épingle en diamans d'une grande valeur, et lui continuait ses bontés dans toutes les occasions qui pouvaient lui être agréables. Il était pour elle, après le divorce, tout aussi empressé que lorsqu'elle était sur le trône, et lui consacrait tout le temps dont il pouvait disposer. Elle avait fait tant d'ingrats, qu'elle était heureuse de parler de la reconnaissance de M. Spontini.

tale et de Fernand-Cortès, que nous chantions tant bien que mal. M. de Monaco jouant bien du piano, pour un amateur, était notre accompagnateur avant l'arrivée de M. Spontini; il céda la place au compositeur des deux beaux ouvrages sur lesquels nous nous étions étudiés. La peur que nous eûmes en chantant devant lui, nuisit, je crois, beaucoup à notre ensemble : ce qui ne l'empêcha pas de nous dire, avec une franchise *toute italienne*, que nous chantions à merveille.

M. de Monaco n'aimait beaucoup que la musique qu'il faisait : aussi trouvait-il que les louanges exagérées de M. Spontini n'étaient que justes, appropriées à nos talens; électrisé par elles, il criait les chœurs plus que de coutume; insensiblement entraînés par son exemple, nous faisions de même; c'était une véritable cacophonie. Comme il y avait peu de *dilettanti* qui ne fussent employés, tout le monde était satisfait; aussi recommençâmes-nous si souvent, qu'il y avait de quoi dégoûter à jamais de ces deux opéras, si on pouvait l'être de deux chefs-d'œuvre. Malgré le mode du *rossinisme*, que je suis de loin, je persisterai toujours à dire que lorsqu'on entendra chanter

la *Vestale* et *Fernand* autrement que nous ne faisions, ils auront un succès d'enthousiasme. Il est beaucoup d'ouvrages de Paër, Cimarosa, etc., qui obtiendraient le même honneur si on daignait les monter avec quelque soin ; mais il est convenu dans ce moment que, hors Rossini, il n'y a point de salut. Attendons.

Puisque je parle de musique, je vais répéter un trait conté par l'impératrice, et donner quelques détails sur les compositeurs célèbres que j'ai été à même de voir. Tout ce qui touche les arts doit avoir de l'intérêt pour une nation qui les cultive en général avec tant de succès. Voilà ce qui m'engage à interrompre quelques instans ma narration sur ce qui se passait à Navarre.

L'impératrice assistait à Saint-Cloud avec l'empereur à une représentation des *Zingari in fiera*, de Paësiello, qui était dans la loge avec LL. MM. On avait intercallé dans cet ouvrage un air superbe de Cimarosa.

Napoléon, passionné de la musique italienne qu'il voulait remettre à la mode, s'extasiait à chaque morceau, et faisait à Paësiello, des complimens, d'autant plus flatteurs qu'on savait que la bouche qui les prononçait n'en était pas

prodigue. Enfin après le morceau dont j'ai parlé, l'empereur se retourne et dit avec transport en prenant la main de Paësiello : « Ma » foi, mon cher, l'homme qui a composé cet » air peut se proclamer le plus grand compo- » siteur de l'Europe. — Il est de Cimarosa, » articula faiblement Paësiello. — J'en suis » fâché; mais je ne puis reprendre ce que j'ai » dit. »

Pour réparer un peu le chagrin qu'il venait de causer, l'empereur, qui estimait le talent de Paësiello, et aimait sa personne, lui envoya le lendemain un beau présent. Je doute qu'il ait atteint son but. L'amour-propre d'auteur est en général plus fort que l'amour des richesses ; et les honneurs reçus n'auront pû faire oublier les mots cruels de la veille.

Paësiello, pendant son séjour à Paris allait beaucoup chez Mme de Montesson. C'est là où je l'ai vu. Une jeune personne de la societé, qui passait pour avoir un admirable talent pour le chant, se fit entendre un jour où il y était, elle mit une grande prétention à exécuter les morceaux difficiles de ce grand maître. Elle fut fort applaudie, et ses admirateurs, voulant lui porter les louanges de Paësiello, s'approchèrent

de lui pour les recueillir. Surpris de son silence ils le questionnèrent sur Melle *** — Elle a de bien beaux yeux. — Oh ! sans doute ; mais sa voix est délicieuse, n'est-ce pas ? — Ils sont bien expressifs. — Oui sûrement ; mais sa méthode qu'en pensez-vous ? — Je n'ai jamais vu de plus beaux yeux. Il fut impossible de le faire sortir de là, et les amateurs stupéfaits n'osèrent plus témoigner autant d'enthousiasme en écoutant Melle ***.

Paësiello prétendait que pour chanter il fallait cent choses, quatre-vingt-dix-neuf fois de la voix et une fois de la méthode. Que de gens qui se passent de tout cela, et croient faire merveille !

Sa figure était belle, noble et expressive. Il avait le sentiment de sa supériorité (qui à cette époque n'etait pas contestée) mais il parlait de lui avec un orgueil si franc qu'il forçait presque à le lui pardonner. D'autres sont à meilleur marché bouffis d'amour propre ; ils le cachent et n'en sont que plus insupportables; ils se contentent de dénigrer tout ce qui n'est pas eux. J'aime mieux qu'on se loue tout haut, et qu'en même temps on rende justice aux autres. C'est ce que faisait Paësiello. Il pensait que *lui* composait *supérieurement*, et plusieurs autres *bien*.

C'est toujours donner plus que la médiocrité n'accorde ordinairement.

La chute de l'opéra de Proserpine, qui contenait cependant de beaux morceaux, fut un coup terrible pour sa réputation. L'empereur en fut furieux, et répétait que les Français n'entendaient rien à la musique. Il trouvait fort mauvais que son protégé ne réussît pas, et que son goût ne fût pas celui des autres. L'ouvrage, malgré de grandes dépenses, de jolis ballets, de belles décorations, n'eut qu'un certain nombre de représentations. L'autorité s'obstinait à le faire jouer; le public à n'y pas aller; il fallut y renoncer. Paësiello, dégoûté de la France, voulut retourner en Italie.

Sa place de maître de chapelle devenait vacante, par sa démission. Napoléon voulut y nommer un homme digne de le remplacer. Il jetta les yeux sur Méhul, avec lequel il avait été lié long-temps avant l'expédition d'Égypte. Le talent, l'esprit, un caractère honorable rendaient ce choix excellent; tout devait faire croire que Méhul accepterait avec empressement. Quel fut donc l'étonnement de l'empereur, lorsqu'il reçut un refus formel. Je ne puis, lui dit Méhul, accepter cette place, qu'à la condi-

tion que vous me permettrez de la partager avec monami Chérubini. — Ne m'en parlez pas, c'est un homme tranchant que je ne puis souffrir. — Il a sans doute été malheureux de vous déplaire, général; mais c'est notre maître à tous, en fait de musique sacrée; il est dans une position peu aisée, il a des enfans, et je voudrais pouvoir le rapprocher de vous. — Je vous repète que je n'en veux pas. — Dans ce cas, général, je refuse positivement, et rien ne me fera changer. Je suis de l'institut; il n'en est pas; je ne veux pas que l'on puisse dire que je profite de la bienveillance dont vous m'honorez, pour tout accaparer, et priver un homme illustre de tout ce à quoi il a droit de prétendre. Méhul persista dans sa résolution, et Napoléon ne voulut pas fléchir; en conséquence, il chargea l'Impératrice de chercher un compositeur qui put remplir avec talent la place qu'il avait voulu donner à Méhul. Joséphine en parla à Mme de Montesson, qui lui recommanda avec interêt M. Lesueur, dont le mérite n'était point assez apprécié; il ne pouvait parvenir à faire jouer son opéra des Bardes, il était fort pauvre. Joséphine, toujours empressée de

venir au secours de l'infortune, parla au consul avec chaleur de M. Lesueur qui fut nommé. Son opéra, joué, réussit complètement.

Napoléon, n'étant encore que général de brigade, fit à Chérubini quelques observations sur sa musique qu'il trouvait, peut-être avec quelque raison, trop savante et pas assez chantante. — « Général, lui répondit Chérubini furieux, » mêlez-vous de gagner des batailles, c'est » votre métier; laissez-moi faire le mien au-» quel vous n'entendez rien. » Cette réponse blessa Napoléon qui ne put la pardonner.

Sous son règne, Chérubini n'a pu rien obtenir; son caractère peu traitable l'empêcha de tenter aucune démarche pour faire revenir de sa prévention le maître du monde. Il trouva piquant de lui tenir tête; se brouilla presque avec Méhul qu'il accusait souvent d'être intrigant, ce qui assurément était bien injuste, puisque celui-ci avait refusé à cause de lui une place lucrative et honorable; Chérubini fut par sa faute plusieurs années fort malheureux.

On ne conçoit pas trop que l'empereur ait pris tant d'humeur pour une réponse brusque, et que non-seulement il ait pardonné à Méhul une espèce de mistification dont il fut la dupe,

mais qu'il lui ait conservé une affection réelle.

A l'époque où Ariodant, Euphrosine, Stratonice, obtenaient le plus de succès, le consul répétait sans cesse à Méhul, que ses ouvrages étaient fort beaux, sans doute, mais qu'ils ne contenaient pas de chants comparables à ceux des maîtres italiens. « De la science, et toujours » de la science, voilà ce que vous nous donnez, » mon cher; mais de la grâce, des chants et » de la gaîté, voilà ce que vous autres Fran- » çais, n'avez pas plus que les Allemands. » Méhul ne répondit rien, mais il fut trouver son ami Marsollier, et le pria de lui faire un petit acte bien gai, dont le canevas fut assez absurde pour pouvoir accuser un poète *de libretto* de l'avoir fait. Il lui recommanda le plus grand secret.

Marsollier ayant une confiance parfaite dans le talent et l'esprit de son ami, se mit à l'œuvre, et fit très-promptement l'opéra de l'*Irato.* Il le porta chez Méhul, qui, immédiatement, composa la charmante musique, que l'on applaudit encore avec transport. Marsollier se rendit au comité de l'Opéra-Comique, dit qu'il a reçu d'Italie une partition dont la musique est si délicieuse, qu'il est certain du succès,

malgré la faiblesse du poëme qu'il s'est donné la peine de traduire de l'Italien. (On avait fait copier la partition par une main inconnue.) Les acteurs l'entendent, en sont charmés, et veulent monter l'ouvrage. Ils se disputent les rôles, et tous les journaux annoncent avec emphase que bientôt on verra jouer un opéra *ravissant, enchanteur,* d'un auteur Italien. La première représentation est annoncée. Le consul dit qu'il ira, et engage Méhul à y assister avec lui. « Ce sera » un crêve-cœur pour vous, mon pauvre ami, » mais peut-être en entendant ces airs si différens de ceux de l'école moderne, reviendrez- » vous de cette manie de faire du *baroque.* » Méhul eût l'air contrarié de tout ce que lui dit Bonaparte, et se refusa à aller au spectacle; on le pressa, il finit par céder.

Dès l'ouverture, les acclamations du consul commencèrent. Tout était charmant, naturel, plein de grâce et de fraîcheur, il applaudissait à tout moment, en répétant : décidément *il n'y a que la musique Italienne.* La pièce s'achève au milieu des plus bruyans applaudissemens, et les auteurs sont appelés avec enthousiasme. Martin vient demander à Marsollier s'il veut être nommé comme traducteur.

» Non, répondit celui-ci, mais comme auteur » des paroles, et vous annoncerez en même » temps, que la musique est de Méhul. » La surprise fut générale au théâtre, car le secret avait été si bien gardé, qu'aucun des acteurs ne se doutait de la vérité. La toile se lève, les trois révérences d'usage faites, les noms des auteurs sont proclamés et couverts de *bravos* universels. Le consul prit le bon parti; il avait ri, était satisfait, il ne se fâcha pas. « Attrapez-moi » toujours de même, dit-il à Méhul, et je m'en » réjouirai pour votre gloire et mes plaisirs. »

Cette anecdote m'a été contée par Méhul lui-même; il riait toujours en se rappelant l'étonnement de Napoléon, et l'espèce d'hésitation qui avait précédé le compliment qu'il en avait reçu.

Personne ne causait mieux que ce célèbre compositeur, enlevé sitôt aux arts et à l'amitié. Tour à tour, sérieux et gai, il racontait avec une égale perfection les histoires les plus tragiques, et les traits les plus plaisans. Je vais, dans le chapitre suivant, en citer un dont il était le héros et qui lui avait laissé un souvenir ineffaçable, et dont il s'amusait encore beaucoup avec ses amis. Je parlerai aussi du

bon vieux Monsigny, que j'ai beaucoup vu, et conséquemment beaucoup aimé ; car il réunissait toutes les qualités qui font l'homme excellent et l'homme aimable.

CHAPITRE XXVI.

Méhul à Givet, sa ville natale. — Singulière fête qui lui fut donnée. — Monsigny. — Grétry.

MÉHUL était de Givet; sa famille y étant établie, il y faisait de fréquens voyages; ses compatriotes, fiers de l'illustration qu'il avait acquise, résolurent de lui offrir une fête la première fois qu'il viendrait. Ils se concertèrent d'avance, afin que rien ne manquât à la solennité qu'ils voulaient mettre à cet hommage dû à un grand talent, et à un homme estimable.

A peine Méhul est-il arrivé qu'il reçoit une députation d'*amateurs*, qui le prient d'assister à une représentation qui doit avoir lieu le lendemain sur le théâtre, où ses ouvrages sont joués, disent-ils, avec un ensemble surprenant, pour une troupe ambulante; que ne

peut la présence d'un génie comme le vôtre, ajoutèrent-ils? Méhul, étonné que l'on pût exécuter sa musique, tant bien que mal, avec de si faibles ressources, promet de se rendre aux vœux de ses concitoyens.

Le jour suivant, de grandes affiches sont placardées dans toutes les rues ; elles annoncent pompeusement et longuement que les habitans de Givet, désirant témoigner leur admiration pour M. Méhul, donneront le soir *une Folie*, suivie d'un divertissement et du couronnement du buste du grand compositeur. Celui-ci arrive, escorté de tous les gens marquans de la ville. Il est placé dans une espèce de niche, décorée du nom de loge, qui était ornée d'un vieux tapis à personnages, et de guirlandes de fleurs en papiers. Des salves d'applaudissemens l'accueillent à son entrée, et à peine est-il assis que la toile se lève. Un acteur s'approchant de la rampe, récite des vers sur le bonheur de posséder un tel spectateur, dont il réclame l'indulgence, et finit par annoncer que l'opéra d'*une Folie* va être commencé ; mais que comme il a été impossible de se procurer un orchestre, *on passera tous les morceaux de musique*. En effet, on joua la *comédie* de M. Bouilly, pour fêter Méhul.

Le reste de la soirée répondit au commencement. Le buste qui devait être couronné était en terre glaise ; pour que la ressemblance fut frappante, on avait allongé de beaucoup le nez, afin que, vu de loin, la proportion fut exacte ; une actrice, en plaçant la couronne de laurier sur cette prétendue tête, eut le malheur d'accrocher ce nez énorme, qui tomba ; il fallut le replacer à l'aide d'une épingle noire. Toutes ces mésaventures n'empêchèrent pas le journal du lendemain de louer l'ordonnance parfaite de la *superbe* fête donnée par la ville au grand Méhul, et de parler de l'enthousiasme qu'elle avait excité, et de l'attendrissement qu'il avait témoigné en recevant un hommage si flatteur. Pour cacher le rire inextinguible dont il fut saisi, il eut constamment son mouchoir sur la figure ; ce qui fut attribué à son extrême sensibilité, et lui fit le plus grand honneur dans l'esprit de toutes les belles dames de Givet.

Méhul était généralement aimé, et connu dans la société sous le nom dn *bon Méhul.* Il rendait justice aux talens, même de ses ennemis, et fut constamment le même pour ses amis, qu'il obligea plusieurs fois de sa bourse.

Ayant un ordre parfait, il trouvait toujours le moyen d'avoir quelques fonds à la disposition de ceux qui souffraient. Il éleva avec soin un de ses neveux (M. Daussoigne), qui n'eut pas pour lui toute la tendresse qu'il méritait.

Il était dans la destinée de Méhul de n'être pas heureux dans son intérieur; ayant épousé une femme agréable, il espérait le bonheur; mais elle le paya d'une grande ingratitude, l'abandonna quelques années avant sa mort; et ne revint auprès de lui qu'un mois avant qu'il n'expirât. Il lui pardonna franchement d'avoir troublé toute son existence, et lui laissa toute sa fortune, à l'exception de quelques legs faits à sa famille, et à des amis qui l'avaient consolé dans sa longue et douloureuse maladie.

J'ai beaucoup connu aussi Monsigny, qui le premier changea le système de la *comédie italienne*, où on n'exécutait, avant lui, que des vaudevilles et des farces, que le talent de Carlin pouvait seul soutenir.

Les ouvrages de Monsigny obtinrent un succès fou; et en se reportant au temps où il les composa, il faut convenir qu'on devait y trouver un grand mérite. Elleviou en remit plusieurs, et, par le charme de sa voix, la

perfection de son jeu, il leur donna tout l'attrait de la nouveauté. L'orchestre paraît maintenant d'une pauvreté extrême, l'harmonie y est nulle; mais il y a dans *Félix* des chants charmans. Cet opéra fut sa dernière composition représentée au théâtre. Aussitôt qu'il entendit celles de Grétry, il quitta la carrière qu'il avait ouverte d'une manière brillante. Sa simplicité était extrême, et il nous dit que, persuadé qu'il serait écrasé par Grétry, il avait préféré se retirer. Quoique rivaux, ils ont toujours été bien ensemble. Dans les derniers temps de leur vie, ils se rencontraient souvent, et s'abordaient toujours de la même manière. «Bonjour seigneur, disait Grétry. — Que la paix soit avec vous, répondait Monsigny. — Ne fait pas du chant qui veut, seigneur. — Qui le sait mieux que moi.» Les deux Nestors de la musique se serraient cordialement la main, et se séparaient jusqu'à la première entrevue, qui se passait exactement de même.

Lorsque Monsigny se maria, il épousa une jeune personne d'une dévotion extrême. Pendant qu'il était allé à Villers-Cotterets faire son service chez le duc d'Orléans, dont il était maître-d'hôtel, sa jeune compagne jeta au feu

trois ouvrages entièrement terminés, afin que son mari n'eût plus aucune relation avec le théâtre. Peut-être eussent-ils été supérieurs aux premiers qu'il avait fait jouer.

Napoléon, étant un jour au spectacle, vit le *Déserteur*. Il en fut si content, qu'il demanda à M. Picard, qui était dans sa loge, de qui était cette musique. Apprenant que son auteur était entièrement ruiné par la révolution, et qu'il n'avait, pour lui et sa famille, qu'une faible pension que lui faisait les comédiens de Feydeau, il lui en accorda une de six mille fr., et le nomma chevalier de la Légion-d'Honneur. Il fut membre de l'Institut.

A la rentrée du roi il était très-âgé, et vivait entièrement retiré du monde, ce qui nempêcha pas qu'il ne fût nommé chevalier de Saint-Michel. Il ne put jouir de cette faveur de son souverain; le cordon, qui était une si honorable preuve de l'estime que Louis XVIII portait à son talent et à son caractère, arriva chez lui au moment qu'il venait de quitter une vie exempte de tout reproche. Cette décoration fut déposée sur son cercueil.

CHAPITRE XXVII.

Un pauvre musicien vient à Navarre. — Il est entendu de l'impératrice. — Portrait de cet homme. — Réprimande de l'impératrice.

Je reviens enfin à Navarre. Je m'en suis peut-être éloignée trop long-temps; le plaisir de parler d'hommes célèbres m'a entraînée. Je demande pardon à mes lecteurs de mettre si peu d'ordre dans mes récits; mais il me serait impossible de prendre assez sur moi, pour réfléchir long-temps afin de raconter bien; j'inscris les faits à mesure qu'ils se présentent à ma mémoire : je suis l'impulsion de mes idées. N'ayant jamais pensé à écrire, je n'ai pu arranger le plan d'un ouvrage. Ce n'est pas, je le répète, pour briller que j'ai pris la plume; c'est uniquement pour faire connaître mieux plusieurs personnages

historiques avec lesquels j'ai été en relation.

Il faut donc que l'on me pardonne des divagations perpétuelles, en faveur du désir que j'ai de faire valoir de beaux caractères ; ce n'est qu'à regret que je parle de ceux que je n'estime pas; je sens que je dois la vérité que j'ai promise : elle sera quelquefois pénible à tracer; mais la dissimuler sur certains points serait donner le droit de douter des autres : ainsi je ne tairai pas plus le mal que le bien. Je reviens à mon sujet favori, et vais de nouveau m'occuper de Joséphine.

Un malheureux musicien fit demander la permission d'exécuter, devant l'impératrice, un quatuor *à lui tout seul*. Il annonçait devoir imiter les quatre voix de différens acteurs, de manière à produire une illusion complette. Sa Majesté consentit à l'entendre le soir.

Il arriva, et sa grotesque figure excita la gaîté générale; son frac noir, devenu presque blanc, tant il était vieux, un gilet brodé en soie de couleur, une mauvaise épée d'acier rouillé, des boucles en *straas*, un énorme jabot qui avait dû être plissé, voilà sa toilette. Des cheveux gras mal bouclés, un gros nez rouge, de petits yeux louches, les jambes bancales,

voilà son extérieur; les bras croisés de manière à ce que ses mains fussent sous ses coudes, pour cacher l'outrage qu'y avait fait un trop long frottement, les pieds en dehors, voilà sa contenance. J'avoue que je fus la personne que cette plaisante caricature amusa le plus.

Sa Majesté conserva un sérieux imperturbable, lui fit plusieurs questions sur son pays, *son genre de talent*, auxquelles il répondit avec esprit et mesure ; ce qui ne s'accordait guères avec sa tenue si étrange.

Il demanda un paravent, et se plaçant derrière, il commença le quatuor annoncé. Jamais chanteur de Bourbonnaise ne fut plus ridicule. La gravité de Joséphine nous imposa quelque temps; mais au moment où il prit la voix fluttée pour imiter madame Barilli, nous ne pûmes nous contenir, et des éclats de rire fort bruyans devaient déconcerter ce pauvre homme, qui cependant acheva le morceau.

L'impératrice, avec une grâce pleine de dignité, s'approcha de lui, et l'assura qu'elle avait été très-satisfaite; que l'imitation était parfaite, et qu'il avait dû en juger par la gaîté générale. Elle lui fit servir à souper, ce

dont il avait, je crois, grand besoin, et donna ordre de lui faire compter dix Napoléons. « Vous » êtes fort jeunes, mesdemoiselles, nous dit-elle; » il peut vous être pardonné de rire du ridicule par- » tout où il se trouve; mais moi, je serais inexcu- » sable si j'avais pu être frappée d'autre chose que » de l'extrême misère de ce malheureux, qui se » donnait tant de peine pour me plaire lorsqu'il » mourait presque de faim. » Jamais leçon ne fut donnée avec plus de justice et de douceur, et ne fit plus d'effet. Pour ma part, j'en fus si profondément touchée, que j'aurais volontiers pleuré d'avoir ri.

CHAPITRE XXVIII.

Bal donné à l'occasion du mariage de la princesse Stéphanie de Bade. — J'y suis invitée. — Plusieurs mots de l'Empereur. — Mesdames Charpentier, Simon, Chat.... — La princesse de Ponte-Corvo. — Réponse de M. Clari son père. — Singulière vengeance de Girodet. — Pension accordée à mon père. — Le prince de Léon.

L'IMPÉRATRICE me rappela les deux occasions où j'avais parlé à l'empereur, et me reprocha, avec raison, de n'en avoir pas profité pour solliciter quelque chose pour ma famille. Voici pourquoi je ne l'osai pas.

Plusieurs personnes, qui pouvaient obtenir une place à mon père, voulant s'éviter la peine de la demander, nous persuadèrent que Napoléon avait contre lui des préventions *affreuses*; qu'ainsi il fallait éviter de le nommer devant Sa Majesté. Habitués aux malheurs, nous crûmes facilement à tout ce qui pouvait nous affliger, et loin de

chercher à éclaircir ce que l'on donnait comme certain, nous nous résignâmes à vivre d'une faible pension (faite par une tante), qui suffisait à peine à nos besoins.

Mon père n'eût accepté aucune place à la cour; sa franchise lui rendait impossible l'emploi de courtisan royaliste. Ayant souffert longtemps pour la cause qui lui coûtait sa fortune, il n'eût jamais voulu être compté au nombre des valets dorés de l'empereur; mais je ne doute pas qu'il n'eût été heureux de remplir un emploi utile à son pays, auquel il eût désiré consacrer ses connaissances, acquises par de longues études et l'expérience que donne de grands chagrins. Servir sa patrie est le premier besoin de tout homme d'honneur; il n'est pas d'opinion qui ne cède à la considération de pouvoir contribuer à sa gloire ou à son bonheur. Persuadé que toute place du genre qui lui convenait lui était interdite, il se tint constamment éloigné du pouvoir.

A l'époque du mariage de la princesse Stéphanie, ma mère et moi fûmes engagées au bal donné aux Tuileries. Il fallait de grandes toilettes, ce qui empêcha ma mère d'accepter; mais ne voulant pas me priver d'une fête qui

piquait vivement ma curiosité, je fus confiée à une de nos parentes, avec recommandation de ne pas dire qui j'étais, si par hasard l'empereur demandait mon nom. L'extrême simplicité de ma parure, qui contrastait avec le luxe qui m'environnait, mon air enfant, fixèrent l'attention du souverain, qui s'approcha de moi; un tremblement général s'empara de toute ma personne; c'est ainsi que je suis toujours dans les grandes occasions. Tout ce qu'on m'avait dit de l'antipathie de l'empereur pour mon père se présenta sur-le-champ à mon esprit, et je redoutai quelques-unes de ces bonnes brusqueries auxquelles on était souvent exposé dans ces fêtes. Heureusement Napoléon ne me parla que de danse, me fit un compliment obligeant, auquel je répondis spirituellement en l'appelant *Monsieur*.

Passant à ma voisine, — Qui êtes-vous? — Sire, je suis madame Charpentier. — La femme du général? — Oui, sire. — Ah, mon dieu, comme ce costume de quadrille vous va mal. Vous êtes bien changée.

La femme qui suivait était éclatante, tant par sa rare beauté que par la quantité de diamans dont elle était surchargée. L'empereur

en parut frappé, et s'adressant à elle avec un sourire : — Qui êtes-vous, madame? — Sire, répondit-elle en minaudant, je suis madame Simon. — Ah, oui, je sais..., dit l'empereur, et il la quitta en éclatant de rire.

Cette madame Simon avait été fort connue sous le nom de mademoiselle *Lange*, étant actrice à la Comédie française. Sa délicieuse figure avait séduit M. Simon, riche carossier, devenu banquier, qui l'épousa. Napoléon n'oubliait rien ; il se souvint probablement de l'histoire du fameux portrait peint par Girodet (1), ce qui

(1) Girodet avait fait de madame Simon un portrait frappant de ressemblance ; elle ne le trouva pas assez beau ; M. Simon marchanda sur le prix, et refusa de le prendre. Le grand artiste, persuadé qu'il avait imité la nature autant que possible, résolut de se venger de l'injustice qu'il éprouvait. Il changea plusieurs accessoires, conserva la figure qui était représentée couchée, y ajouta une pluie d'or tombant sur elle, et plaça sur le premier plan un énorme dindon, se pavanant en regardant la belle Danaé. Ce tableau fut ainsi exposé deux jours au salon ; tout le monde reconnut madame Simon, qui fit immédiatement demander à Girodet de lui envoyer son portrait, qu'elle le payerait ce qu'il voudrait. Le peintre satisfait, refusa, mais promit de dérober son ouvrage à tous les regards : il a tenu parole. A sa mort,

causa la gaîté qu'il avait témoignée en apprenant son nom.

C'est à ce même bal que Napoléon fut si ingrat pour madame de Chat..., qui lui avait été utile lorsqu'il n'était que lieutenant d'artillerie. N'ayant pour exister que ses appointemens, il ne pouvait vivre que de privations; et souvent même il se trouvait manquer des choses les plus nécessaires. Madame de Chat.... qui lui était tendrement attachée, inventa mille moyens de lui fournir ce dont il pouvait avoir besoin. Elle lui offrit un logement chez elle, et lui persuada que l'accepter était lui rendre service, les meubles se gâtant faute d'être mis à l'air. Elle lui dit qu'elle ne pouvait souffrir de manger seule,

il est, je crois, passé entre les mains de M. Charpentier, son élève.

M. Simon, ayant manqué il y a quelques années, sa femme a vendu tous ses diamans (même ceux qu'elle avait avant son mariage) pour satisfaire les créanciers. Cette conduite est d'autant plus honorable, qu'elle n'a pas *été mise dans les journaux*. Madame Simon vit pauvre à un cinquième étage! elle était, dit-on, fort bonne. Ce qui le prouve, c'est qu'elle a conservé de vrais amis qui l'aident à supporter ce changement subit de la position la plus brillante à la plus précaire.

et que si sa société ne le fatiguait pas trop, elle serait charmée de pouvoir profiter du voisinage pour avoir quelqu'un qui partageât ses repas. En un mot, elle lui rendit de longs et importans services.

Quelque temps après l'élévation de Bonaparte, elle fut totalement ruinée. Elle lui écrivit plusieurs fois pour lui demander quelques moyens de relever sa fortune; elle ne reçut point de réponse. Apprenant qu'il y aurait un bal pour le mariage de la fille adoptive de l'empereur, et imaginant qu'il serait ce jour-là mieux disposé que de coutume, elle fit ses efforts pour obtenir une invitation, espérant pouvoir adresser une pétition et parler à l'empereur. Elle pensait que quelque ennemi secret empêchait ses lettres de parvenir, et ne croyait pas possible que tant de bienfaits fussent oubliés. Elle se plaça dans la galerie de Diane sur le passage de Sa Majesté, et d'une main tremblante lui présenta le placet d'où dépendait son avenir. L'empereur la regarda, sa figure se rembrunit, et d'une voix forte il s'écria : *Par quel hasard chez moi?* La malheureuse n'en entendit pas davantage, elle se trouva mal; il fallut l'emporter. On prétend que le lendemain

elle reçut le brevet d'une pension de 1200 fr. Fallait-il donc lui faire acheter si cher ce qui n'était réellement qu'une dette de la reconnaissance?

Ce bal fut superbe, les quadrilles d'une magnificence inconcevable; chaque dame avait une parure complète, prêtée par la princesse qui conduisait le quadrille, et les hommes portaient les gances de leur toque en très-beau chatons. La grande duchesse de Berg, (Murat), était particulièrement remarquable par sa toilette riche et de bon goût; sa robe était parsemée d'abeilles en diamans; sa ceinture, son collier et l'aigrette de sa toque étaient sans prix.

Je me trouvai pendant une heure auprès de la princesse de Ponte Corvo, maintenant reine de Suède. Elle critiquait tout, se moquait de tout, et paraissait de très-mauvaise humeur, ce qui m'étonna, tout le monde étant gai et content de cette belle fête. Je questionnai madame de B... qui me dit que madame Bernadotte ne pouvait se consoler de n'avoir pas épousé l'empereur; il l'avait demandée quelques mois après le mariage de Joseph. M. Clari, peu satisfait de celui de sa fille aînée, avait répondu brusquement *qu'il avait assez d'un Bonaparte dans*

la famille. Maintenant de tant de trônes conquis, il n'en reste plus qu'un, et madame Bernadotte y est assise! singulière destinée!

Je parlai encore à l'empereur dans la forêt de Fontainebleau, où j'avais été voir la chasse. Il fut plein de bienveillance, me questionna sur ce que je voulais, et parut fort étonné que je ne demandasse que de jouir du spectacle de la curée. Je n'osai pas plus qu'aux Tuileries lui faire la moindre demande pour ma famille, toujours convaincue de cette prévention dont on m'avait étourdie; elle qui existait si peu, que quelque temps après Sa Majesté accorda à mon père une pension de mille écus, qu'il n'avait point sollicitée. M. Chaptal ayant prononcé notre nom devant l'empereur, fut interrogé sur les talens de mon père; satisfait des réponses, il lui fit donner trois mille francs payables par mois sur les journaux.

Si j'avais eu plus de courage, peut-être aurais-je été assez heureuse pour rendre la position de mes parens aussi convenable qu'elle l'était peu. Le regret d'avoir manqué de pareilles occasions m'a poursuivie long-temps, et je ne suis consolée que par la certitude du chagrin qu'eût éprouvé mon père, forcé

de prendre un parti en 1814. Trahir son bienfaiteur ou renoncer aux Bourbons qu'il avait servi, qu'il aimait, eût été pour lui la plus cruelle des alternatives. La providence lui a évité la peine de ce choix; il n'était rien lors du retour de la famille pour laquelle il s'était expatrié et ruiné; il ne fut point employé par elle; tous ceux habitués aux honneurs s'étant précipités dans les antichambres des ministres, et ayant envahi tous les emplois. Sauf les habits, rien n'était changé aux Tuileries; les mêmes figures occupaient les mêmes places, ce qui fit dire un joli mot au prince de Léon, qui n'avait rien été sous l'empereur. Se trouvant dans le salon du roi avec le prince Berthier, celui-ci parla de leur dévouement mutuel pour la famille royale : il y a cependant une grande différence entre nous, répondit M. de Léon, vous êtes attaché comme les chats *à la maison*, et moi comme les chiens *à la personne du maître.*

CHAPITRE XXIX.

M. de Chambaudoin, préfet d'Évreux. — Dîner donné par lui. — Singulier surtout. — Aventure arrivée dans la forêt. — Portrait du héros. — Son costume. — Madame de Montg..... — Froideur de l'Impératrice.

M. de Chambaudoin, préfet d'Évreux, nous engagea à un grand dîner; nous y fûmes tous. Le service était fort beau, et le surtout charmant. Un immense plateau en glace était couvert de jolis vases pleins de fleurs artificielles. M. de Pourtalès, avec son obligeance naturelle, fit remarquer l'élégance de la table, en ajoutant qu'elle était sûrement due à madame de Chambaudoin. — Vous avez raison, M. le comte, répondit le préfet, c'est en effet à *Minette* (c'est ainsi qu'il appelait toujours sa femme)

que je suis redevable de tout ce que vous voyez. Elle m'a rapporté les vases d'Italie ; elle m'envoie, tous les étés, les fleurs dont elle s'est coiffée pendant l'hiver. Vous voyez que *ses pensées sont toutes pour moi*, ajouta-t-il, en nous désignant un paquet de ces fleurs. Ce bon mot, d'un goût si parfait, fut accompagné d'un sourire de satisfaction.

Nous nous ragardâmes, fort étonnés de ces confidences de ménage ; et M. de Pourtalès prétendit qu'il ne pouvait plus manger, croyant toujours voir *des poignées de cheveux* à chaque bouquet. Ce fut un sujet de plaisanterie de plus sur le préfet, qui ne devait sa place qu'à la faveur dont jouissait madame de Chambaudoin auprès de Joséphine et de la reine Hortense. Je ne l'ai pas connue. L'éducation de sa fille exigeait sa présence à Paris. Tout le monde s'accordait à louer la douceur de son caractère, l'amabilité d'un esprit cultivé et sans prétention.

Quelque jours après ce dîner, mesdames Gazani, de Castellane et de Mackau, voulurent faire une promenade à pied dans la forêt d'Evreux : je n'ai jamais aimé à marcher ; la promenade sans but m'a toujours parue ennuyeuse. Je

trouvai plus commode de la faire dans une charmante calèche, et je refusai d'être de la partie projetée. Comme de coutume, je suivis l'impératrice; nous rentrâmes de bonne heure. Je m'informai si ces dames étaient de retour de leur excursion. On me répondit que non.

Leur absence se prolongeant, on devint inquiet au palais. On envoya de plusieurs côtés au-devant d'elles, imaginant qu'elles s'étaient perdues. Enfin elles arrivèrent exténuées de fatigue, mais enchantées d'une découverte qu'elles avaient faite, et qui était, disaient-elles, une véritable aventure de roman. Impatiente d'en savoir les détails, nous les questionnâmes tous à la fois, et elles nous racontèrent que s'étant totalement perdues, elles avaient aperçu une jolie maisonette, entourée de fleurs, entretenues avec un soin parfait. Embarrassées pour retrouver leur chemin, elles prirent le parti d'entrer dans cette charmante retraite, dont on n'avait jamais dit un mot au palais, et que dans nos courses nous n'avons pas aperçue. Une servante fort polie les pria d'entrer dans le salon, où elles trouvèrent une très-agréable femme; bien mise, assise sur un canapé, ayant dans ses

bras un enfant beau comme l'amour, qui jouait avec un plus petit, qui était à genoux devant sa mère.

Les voyageuses restèrent stupéfaites en contemplant ce tableau, et l'étrangère parut étonnée de recevoir la visite de trois personnes d'une remarquable beauté. On se fit mutuellement mille questions; la jeunesse est communicative, aussi la conversation fut-elle très animée; cependant, la solitaire répondait avec une réserve extrême. Elle témoigna à ces dames le regret qu'elle éprouvait de ne pouvoir leur offrir *son mari* pour guide; il était à Paris, depuis la veille. Elle dit à sa femme de chambre de montrer le chemin le plus court pour retourner à Navarre; et après avoir fait servir d'excellent laitage et des fruits, elle reconduisit nos belles égarées à quelques centaines de pas de son habitation. Les enfans qui aiment vite surtout les jolies figures, s'accrochaient aux robes de leurs *amies;* et voulaient aller avec elles voir l'impératrice, *qui donnait du pain aux pauvres et des joujoux aux enfans bien sages.*

Mme Gazani dit qu'elle était certaine que S. M. serait ravie d'apprendre qu'elle avait une telle voisine, et que sûrement, elle la ferait prier

de venir au palais. La jeune dame répondit avec politesse, mais froidement, et n'engagea point les voyageuses à renouveler la visite qu'elle avait reçue.

Pendant tout le dîner, il ne fut question que de cette rencontre. L'impératrice promit de faire prendre des informations, et d'engager toute cette intéressante famille.

Le lendemain elle apprit que cette maison avait été achetée par ces personnes qui y étaient établies ; qu'elles ne recevaient qui que ce soit ; que l'on pensait que la jeune femme n'était point heureuse, parce qu'elle avait été vue deux fois dans la forêt, pleurant beaucoup. S. M. fit inviter M.*** à dîner.

Nous nous figurions qu'il devait être beau, spirituel, aimable, pour suffire ainsi à une personne que ces dames prétendaient être fort bien élevée ; elle causait à merveille, on la supposait musicienne puisqu'une harpe était dans le salon, auprès d'un chevalet sur lequel était placé un tableau esquissé. Chacun de nous faisait à sa manière le portrait de ce héros séduisant, et nous attendions avec impatience le moment de le voir. Il avait accepté l'invitation de S. M. ainsi dans peu de jours notre curiosité serait satisfaite.

Mme Gazani surtout désirait connaître celui que la *belle de la forêt* (nom que nous lui donnions, comme plus romanesque, que celui de Mme***) avait appelé plusieurs fois le *plus charmant des hommes*. Que l'on se figure donc notre *désappointement* en voyant un gros homme fort marqué de la petite vérole, les cheveux plats, d'une tournure ignoble, que faisait mieux ressortir encore un habit bleu de ciel ayant des boutons à insectes. Nous crûmes, dans le premier moment, que c'était un mystificateur que S. M. avait fait venir, et nous rîmes beaucoup de la caricature qu'il avait prise. Mme d'Arberg et M. de Beaumont nous assurèrent si sérieusement que c'était bien l'homme que nous désirions voir, qu'il fallut le croire.

Ce qui acheva de porter notre étonnement à son comble, fut d'apprendre qu'il avait déjà inspiré une violente passion, à une des femmes les plus célèbres de notre époque, Mme de Montg.... Elle l'avait épousé; ce petit séducteur lui fut infidèle; il enleva cette jeune personne qu'il faisait passer pour sa femme; et elle l'aimait si éperduement, qu'elle ne voulait pas retourner dans sa famille, qui lui pardonnait tout, si elle consentait à renoncer à cette coupable liaison.

M.*** était fort instruit ; mais je n'en suis pas moins surprise qu'il ait pu tourner la tête à deux personnes si remarquables. Il avoua tous les détails que je viens de donner, à l'impératrice, qui lui demandait de lui amener sa compagne ; en apprenant le scandale de sa conduite, S. M. le reçut si froidement qu'il ne revint plus.

CHAPITRE XXX.

Superstition de l'Impératrice. — Prédiction qui lui est faite à la Martinique. — M. de Beauharnais. — Madame la duchesse d'Aiguillon. — Mort de Robespierre, singulièrement annoncée aux prisonniers. — M. Guillotin. — Ses regrets.

L'IMPERATRICE était supertitieuse, mais pas à beaucoup près autant qu'on l'a dit. Elle n'aimait pas, il est vrai, que l'on s'entretint devant elle de prédictions; celle qui lui avait été faite lui annonçant une fin funeste. Cependant elle satisfit l'ardent désir que nous éprouvions de savoir au juste ce qui lui avait été prédit à la Martinique. Voici ce qu'elle nous raconta.

Elle n'était point encore mariée. En se promenant elle vit plusieurs esclaves réunies autour d'une vieille femme, qui disait la bonne aven-

ture; elle s'arrêta pour l'écouter. En l'apercevant la sorcière fit un cri, se jetta sur la main de M[elle] de Tascher, et parut dans une extrême agitation.

Celle-ci s'amusait de ces simagrées, et la laissait continuer.—Vous voyez donc sur ma figure quelque chose de bien extraordinaire? — Oui. — Sont-ce des malheurs, ou du bonheur qui doivent m'arriver. — Des malheurs!... Oh oui... du bonheur aussi... — Vous ne vous compromettez pas, ma chère sibylle; vos oracles ne sont pas clairs. — Je n'oserais les rendre plus intelligibles, dit cette femme en levant les yeux au ciel avec une expression singulière. — Mais enfin, que lisez-vous pour moi dans l'avenir? dit Joséphine, dont la curiosité commencait à être piquée. — Ce que j'y vois!... vous ne me croirez pas si je parle... — Si fait, je vous assure. Allons ma bonne mère, que dois-je craindre et espérer? — Vous le voulez; écoutez! vous vous marierez bientôt; cette union ne sera point heureuse; vous deviendrez veuve et alors.... alors vous serez *Reine de France;* vous aurez de belles années, mais vous périrez dans une émeute. En achevant ces mots, cette femme s'arracha du groupe qui

l'entourait, et s'enfuit aussi vite que le permettaient ses jambes affaiblies par l'âge.

Joséphine défendit qu'on plaisanta cette prétendue sorcière, sur sa *ridicule prédiction ;* elle appuya sur l'absurdité de tout ce qu'elle venait d'entendre, pour bien prouver aux jeunes négresses combien elle y croyait peu; et elle ne s'en occupa plus que pour en rire avec sa famille.

En effet, il était peu probable alors de supposer possible un bouleversement comme celui que nous avons vu. M[lle] Tascher devait, suivant toute apparence, épouser un créole, et passer sa vie où elle était née.

Elle oublia toute cette histoire jusqu'au moment où elle perdit son premier mari, M. de Beauharnais, qu'elle aimait extrêmement. Il lui donna de graves sujets de jalousie ; elle s'en plaignit d'abord avec douceur ; voyant que, loin de changer rien à sa conduite, il affichait une grande passion pour la femme qui renversait son bonheur, madame de Beauharnais mit dans ses reproches une aigreur qui acheva d'éloigner d'elle celui qu'elle voulait ramener. Les deux partis s'obstinèrent à ne pas céder. Il fallut en venir à une séparation. La

révolution arriva; M. de Beauharnais fut arrêté. Lorsqu'elle le sut en prison, tous ses torts furent oubliés; elle fit toutes les démarches imaginables pour adoucir sa position. Il fut touché de cette noble conduite, et lui écrivit plusieurs lettres fort touchantes, pour lui recommander ses enfans. Il regrettait vivement l'absence de son frère (1) qui eût pu servir de guide à la femme qu'il avait tant offensée; enfin sa dernière pensée fut pour elle.

A son tour, mise en prison, elle y apprit

(1) M. de Beauharnais était digne de la tendre affection que lui portait son frère; d'une opinion entièrement opposée, rien ne put altérer leur attachement. Ils suivirent tous deux une route différente, avec une loyauté et une franchise qui ne se sont point démenties.

M. de Beauharnais, beau-frère de l'Impératrice, lui était resté dévoué, et elle lui conservait une amitié que la mort seule a pu rompre. Il a occupé des places importantes avec autant de talent que de désintéressement.

Recherché par les vieillards qui retrouvent en lui la politesse exquise et les manières de l'ancienne cour, il l'est également par les jeunes gens certains de toute l'indulgence et la bonté imaginables. Il réunit toutes les qualités qui font plaire dans le monde, où il est toujours gai, spirituel et obligeant.

la mort affreuse de M. de Beauharnais. « Mal-
» gré moi, nous disait-elle, je pensais sans
» cesse à ma prédiction ; m'habituant ainsi à
» m'en occuper, tout ce qui m'avait été dit
» me parut moins absurde, et je finis pres-
» que par le trouver tout simple.

» Un matin le geolier entra dans une cham-
» bre où je couchais avec la duchesse d'Aiguil-
» lon (1) et deux autres dames ; il me dit qu'il
» venait prendre mon lit de sangle pour le donner
» à un autre prisonnier. — Comment le donner?
» dit avec vivacité madame d'Aiguillon ; mais
» madame de Beauharnais en aura donc un
» meilleur? — Non, non, elle n'en aura pas
» besoin, répondit-il avec un atroce sourire ;
» car on va venir la chercher pour la mener à
» la Conciergerie, et de-là à la guillotine.

» A ces mots, mes compagnes d'infortune pous-
» sèrent les hauts cris. — Je les consolais du mieux
» que je pouvais ; enfin, ennuyée de leurs éter-
» nelles lamentations, je leur dis que leur dou-
» leur n'avait pas le sens commun ; que non-
» seulement je ne mourrais pas, mais que je
» serais *reine de France*. — Que ne nommez-

(1) Depuis madame la comtesse Louis de Girardin.

» vous votre maison ? me demanda avec colère » madame d'Aiguillon. — Ah ! c'est vrai, je n'y » pensais pas. Eh bien, ma chère, je vous » nommerai dame d'honneur, je vous le pro- » mets. Et les pleurs de ces dames de couler de » plus belle, car elles me crurent folles, en » me voyant de sang-froid dans un pareil moment. » Je vous assure, mesdames, que je ne jouais » pas le courage, j'étais dans cet instant per- » suadée de la réalisation de mon oracle.

» Madame d'Aiguillon se trouvant presque mal, » je la traînai vers la fenêtre, que j'ouvris pour » lui donner un peu d'air ; j'aperçus une femme » du peuple qui nous faisait beaucoup de gestes » que nous ne comprenions pas. Elle prenait à » tout moment sa robe, sans que nous sussions » ce que cela voulait dire ; voyant qu'elle con- » tinuait, je lui criai, *Robe*, elle fit signe que » oui ; ensuite elle ramassa une pierre, la mit » dans son jupon, qu'elle nous montra de nou- » veau, en élevant la pierre de l'autre main. » *pierre*, lui criai-je encore. Sa joie fut extrême » en étant sûre que nous la comprenions enfin ; » unissant sa robe à la pierre, elle fit plusieurs » fois avec vivacité le mouvement de se couper » le col, et se mit ensuite à danser et à applau-

» dir. Cette singulière pantomime nous causait » une émotion impossible à exprimer, puisque » nous osions penser qu'elle nous apprenait la » mort de *Robespierre*.

» Dans le moment où nous étions ainsi entre » la crainte et l'espoir, nous entendîmes un grand » bruit dans le corridor, et la voix formidable du » porte-clef, qui disait à son chien, en lui allon- » geant un coup de pied, allons, marcheras-tu » S.... Robespierre? Cette phrase énergique nous » prouva que nous n'avions plus rien à craindre, » et que la France était sauvée.

En effet, peu d'instans après, vous vîmes en- » trer nos compagnons d'infortune, qui nous » donnèrent les détails de ce grand événement. » Nous étions au 9 thermidor!..

» On me rapporta mon lit de sangle, sur le- » quel je passai la meilleure nuit du monde; je » m'endormis, après avoir répété à mes amies, vous le voyez, je ne suis pas guillotinée, et *je* » *serai reine de France.* Lorsque je fus impéra- » trice, je voulus tenir ma parole, je demandai » madame de Girardin pour dame d'honneur, » l'empereur ne le voulut pas, parce qu'elle » était *divorcée* (1).

(1) L'empereur se relâcha plus tard de cette sévérité.

» Voilà, mesdames, l'exacte vérité sur cette » prophétie si célèbre. La fin m'inquiète peu ; » je suis ici calme et retirée ; je ne me mêle nul- » lement de politique, je fais le plus de bien » que je puis ; ainsi j'espère mourir dans mon » lit. Il est vrai que Marie-Antoinette !.....» Ici Josephine s'arrêta, et l'on s'empressa de changer de conversation.

Puisque je viens de parler de l'horrible genre de mort auquel étaient destinés tous ceux qui, à cette époque, étaient assez malheureux pour avoir une existence dans le monde, je vais dire quelques mots de l'homme estimable dont le nom a acquis une si facheuse célébrité. M. Guillotin, médecin instruit, avait inventé deux ans avant l'instrument de supplice qu'il pensait devoir abréger les souffrances des coupables condamnés à mort par des lois sévères, mais justes. On s'empara de son invention pour *expédier* plus d'infortunés (ce fut l'expression d'un membre de la convention).

M. Guillotin, que j'ai connu dans sa vieillesse, ne pouvait se consoler de ce qu'il appelait une

Madame de Girardin fut nommée dame d'honneur de la reine de Naples (madame Joseph.) Elle était destinée à appartenir à une princesse bonne et aimable.

tache involontaire dans sa vie. Sa vénérable figure portait l'empreinte d'une tristesse profonde ; et ses cheveux, parfaitement blancs, témoignaient tout ce qu'il avait souffert. Il voulut soulager l'humanité, et contribua, sans le prévoir, à la destruction d'un grand nombre d'individus. Si leur mort eût été moins prompte, peut-être le peuple se fût-il fatigué plus vîte de ces exécutions, auxquelles il courait comme à un spectacle.

CHAPITRE XXXI.

Fragment de la relation d'un voyage de l'Impératrice en 1808. — Son arrivée à Étampes. — Présent extraordinaire. — Opinion de l'Empereur sur les Orléanais. — M. de Riccé. — M. de Varicourt. — Bayonne, fête que reçoit l'Empereur. — Don Pedro de las torrès. — Mademoiselle Guillebeau.

Voici quelques notes de Joséphine sur le voyage à jamais célèbre qu'elle fit avec l'empereur, à l'époque des premiers troubles d'Espagne.

J'ai pensé que mes lecteurs seraient bien aises de voir sous quel point de vue Sa Majesté envisageait les lieux qu'elle parcourait. Je n'ai rien changé à son stile.

« Nous partons ce soir de Saint-Cloud pour visiter toute la partie occidentale de la France.

» Je tracerai quelques notes au crayon.

» A une lieue et demie d'Étampes, nous avons été arrêtés par une troupe de jeunes

gens des deux sexes, qui nous ont offert, les uns des cerises, les autres des roses. L'empereur a fait arrêter dans leur village, et a mandé le maire et le curé. Le premier est un paysan goguenard, qui a raillé ses habitans sur la nature des présens. Il est certain, a dit l'empereur, que quelques beaux qu'ils soient, un épis et un raisin eussent été plus rares. En voici trois de chaque façon, a répliqué le magistrat campagnard, leur date est du 29 avril; avouez, sire, que ce n'est pas mal travailler. La nature est bénie dans ce canton, a dit l'empereur, en me présentant le bouquet: prenez, madame, et n'oublions jamais ceux que la Providence n'oublie point. La Providence, a ajouté le curé, bénit toujours les hommes laborieux, parce qu'ils accomplissent la plus importante de ses lois. Voilà, a répliqué l'empereur, en faisant fouetter les chevaux, voilà des gens qui réunissent les fleurs et les fruits, l'utile et l'agréable; Ils méritent de réussir (1).

(1) Je copie exactement ces notes, sans me charger d'expliquer comment en avril il pouvait y avoir du blé et des raisins en maturité.

A Orléans.

La garde nationale était sous les armes, et les autorités en grande tenue. A ses sourcils froncés, j'ai vu que l'empereur n'était pas content. Il m'est pénible, a-t-il dit, d'avoir à payer par des sévérités les témoignages d'allégresse; mais ce n'est pas au peuple que j'ai des reproches à faire; j'en adresse aux autorités. Elles administrent mal; elles n'administrent point. A quoi ont été employées les sommes que j'avais accordées pour le canal? Il faudra en recommencer le compte, qui ne me satisfait point. Pourquoi, sur les bordereaux de vente, y a-t-il eu deux mille arpens des ordinaires de 1805 et 1806, totalement supprimés? J'en exige la réintégration. Les domaines nationaux sont en baisse depuis dix-huit mois : c'est l'époque de votre gestion, M. le préfet; de ce moment, les transactions ont été difficiles; d'où vient celà? Je n'ignore pas qu'il existe ici deux opinions aussi opposées au Gouvernement qu'elles le sont entre elles. Je ne veux pas qu'on leur fasse la guerre; mais s'il en résulte des faits, et que ces faits soient des crimes, poin de pitié.

» Après cette mercuriale, l'empereur a repris un ton moins austère, et il a causé. Il s'est entretenu familièrement avec l'évêque, avec le maire, avec le président de la Cour impériale, même avec le préfet. Ce dernier a essayé de se justifier; mais si l'on peut combattre des faits, comment les détruire? Il est trop certain que, dans ces départemens du Loiret, les jacobins, et les émigrés, tour à tour, ont été protégés. Il faut une administration ferme et neutre qui ne protège que les bons, qui ne fasse peur qu'au factieux, et assure enfin une tranquille liberté par le règne des lois (1).

(1) Les vœux de Joséphine sont en partie exaucés; les Orléanais étant essentiellement spéculateurs, la stagnation du commerce est pour eux la plus grande calamité; les progrès de l'industrie et des arts les touchent peu. Ils se plaignent encore, comme ils le faisaient sous la république, le consulat et l'empire. Avides de bénéfices, ils ne sont jamais satisfaits de ceux qu'ils font, et aspirent toujours à un nouvel ordre de choses, qui pourrait peut-être amener des résultats plus brillans et plus prompts pour eux. Si le Gouvernement changeait, ils gronderaient de même. Tel est leur caractère.

Cependant la sage administration dupréfet (M. le vicomte de Riccé), les exhortations de leur ancien évêque, M. de Varicourt, dont la mémoire est justement en vé-

A Bordeaux.

» Il y a ici deux esprits bien distincts et en sens inverse de ceux qui dominent dans la presque totalité de la France. Là, le peuple aime la révolution, et les classes privilégiées seules s'opposent à ses progrès, ou plutôt arrêtent ses résultats. Les résultats de la révolution sont des institutions fortes, libérales, et que le temps, qui use tout, achève au contraire de consolider. Pour fonder ces institutions sur les ruines des partis, il a fallu un conquérant devenu législateur, et ce législateur continuant d'être conquérant. Tout se lie dans la restauration d'un État. Enchaîner les factions en métamorphosant leurs passions en intérêts communs, ce serait peu; ce ne serait au plus que la moité de la besogne, si à ces intérêts on n'attachait pas les voisins. Pour être maître chez soi, pour y être heureux et glorieux, il ne faut pas craindre que les voisins mettent le feu à votre habitation ou à la leur; il ne faut

nération, a ramené une grande partie des mécontens; et tout porte à croire que cette ville, qui fut presque toujours fidèle en dépit de sa manie de fronder, reprendra les sentimens qui l'animaient autrefois.

pas avoir à redouter des procès pour un mur mitoyen. Comment donc les forcer à être sages? En les forçant d'abord à être soumis; puis, après avoir reconnu et constaté votre supériorité, leur tendre une main toute à la fois fraternelle et protectrice, dont la tutelle les rassure sans les humilier. De cette position respective naîtront la confiance, le respect et l'amour. Mais, si dans l'intérieur des habitations, quelques égoïstes, au lieu de se livrer à la défense commune, à la consolidation de l'établissement commun, leur dérobaient leurs ressources pour les consacrer à de petits calculs privés, croit-on qu'ils ne seraient pas les ennemis du plan général qui dérangerait leur plan particulier? Trop bornés pour voir au-dessus d'eux, trop imprévoyans, trop peu pénétrans pour percer l'avenir, ils sacrifieraient tout au présent, au présent qui dévore l'avenir, quand, privé de prévoyance et d'économie, il ne l'assure pas. Cette doctrine, qui est celle dont l'empereur fait l'application à la France, a été accueillie par cette France dévouée, qui a compris qu'un moment de transition, d'épreuves et de réparations n'était, et ne pouvait être l'époque des jouissances. On sème aujourd'hui, me disait l'em-

pereur, dans les larmes et dans le sang; on moissonnera la gloire et la liberté. Voilà ce que l'égoïsme mercantile empêche de comprendre à Bordeaux. Au rebours du reste de l'empire, le peuple est ici l'ennemi des institutions nouvelles : il n'y voit qu'un obstacle, non au commerce, mais à son commerce. Que lui importe le bonheur de demain? c'est le gain d'aujourd'hui qu'il lui faut.

» Quelquesfaits ontconfirméces observations. En allant à la comédie, les applaudissemens ont été rares parmi la foule; dans l'intérieur de la salle, ils étaient multipliés et continus.

» Le coup-d'œil du port est magnifique : tous les vaisseaux étaient pavoisés et tiraient de minute en minute. A leurs salves, répondaient celles du fort. Toute cette population agitée, et malgré son mécontentement, joyeuse; cette variété de cris, de chants, de mouvemens et de costumes, présentaient un spectacle ravissant. Nous avons remarqué surtout une danse basque composée de trois cents jeunes gens des deux sexes, petites vestes brunes, pantalons bleus, ceintures rouges, chapeaux de de paille relevés avec rubans et bouquets, qui, au son des instrumens, des castagnettes

et du tambourin, s'élançaient, s'enlaçaient, tournoyaient et sautaient avec autant de prestesse que d'élégance.

» Demain nous partons pour Bayonne.

A Bayonne.

» A deux lieues de cette ville, on a donné à l'empereur un spectacle digne de lui. Sur le revers d'une montagne adoucie en différens endroits de sa pente, est assis un de ces camps que la providence de la patrie a crées pour la retraite de ses défenseurs. Il se compose de sept jolies habitations, de formes et d'aspect différens, toutes isolées, entourées d'un verger en plein rapport, d'une basse-cour bien peuplée, et auxquelles, à différentes distances, est attachée une quantité plus ou moins grande d'arpens labourables, que la diversité des terrains a fait ensemencer de céréales variées. L'un des flancs de la montagne est hérissé de roches coupées d'une manière bizarre, et auxquelles pendent de longues plantes saxatiles, avec leur verdure nuancée et leurs fleurs de toutes couleurs. L'autre côté de la colline semble tapissé de riches étoffes, dont les cultures

colorées par leurs produits rappellent l'idée. Une forêt toujours verte couronne la crête de cette fabrique, dont une petite rivière, coulant tranquillement dans un lit étroit, profond et verdoyant, arrose le pied. Un pont élégant, jeté sur cette rivière, facilite la communication du camp à la ville; et quelques tentes dressées sur la rive, du coté de Bayonne, servent à la fois de défense aux habitations et d'ornemens à la prairie. C'est-là, c'est en avant de ces tentes, que les vétérans qui les occupent ont donné à l'empereur une petite fête à la fois champêtre et militaire. Les femmes, les filles, les jeunes enfans de ces braves en faisaient le plus doux ornement, comme eux-mêmes en font le plus beau. Au milieu des faisceaux d'armes, on voyait des arbustes tout couverts de fleurs; et tandis que la montagne retentissait du mugissement des troupeaux, les échos reproduisaient, en les multipliant, les chants guerriers d'une milice enivrée de recevoir son chef. L'empereur a mis le comble à l'enthousiasme qu'elle éprouvait, en s'asseyant à une table toute militaire et toute pastorale, et en buvant avec les braves, qui tous avaient risqué leur vie pour lui.

» Des toasts ont été portés à tout ce qui fait l'honneur du nom français : à la patrie, à la gloire, à la liberté! Je n'ose dire les attentions dont j'ai été l'objet. Elles me touchent vivement, parce que je les regarde comme le reflet de la vénération que la France a vouée à l'empereur.

» A Bayonne, un personnage important attendait l'empereur : c'est don Pedro de Las-Torres, envoyé particulier de don Juan-Escoïquitz, gouverneur du prince des Asturies. A la suite des événemens d'Aranjuez, ce dernier a été proclamé sous le nom de Ferdinand VII; mais le vieux roi Charles, auquel la terreur avait arraché une abdication, proteste aujourd'hui contre cette abdication. Le nouveau monarque prétend que son père, mené par la Reine, jouet elle-même du prince de la Paix, n'a jamais eu, ni pu avoir de volonté. Cependant, la nation allarmée se divise entre ces deux chefs. Si les uns reprochent à Charles d'avoir livré ses volontés à don Manuel Godoï (le prince de la Paix), les autres imputent à Ferdinand de n'en connaître d'autres que celles de don Juan Escoïquitz. Le premier, fier et impertinent comme un favori, opprime son

maître et humilie la nation; l'autre, *doucereux* et patelin, trompe à la fois la nation et subjugue son élève. Tous deux ont fait et font encore les malheurs de l'Espagne.

» Qu'y a-t-il de plus déplorable en effet, que la situation respective des gouvernans et des gouvernés? Les uns sans confiance, les autres sans amour. Au milieu de ces factions, qu'on peut appeler parricides, il s'en glisse une troisième qui calcule leur mésintelligence, la favorise peut-être, et veut faire triompher la liberté. Mais l'ignorante et superstitieuse Espagne est-elle apte à revoir ce bienfait? Avec ses nobles superbes, ses prêtres fanatiques, son peuple paresseux, comment exécuter une entreprise qui suppose l'amour de l'égalité, la pratique de la tolérance et une héroïque activité?

» Voilà ce que l'empereur aura à examiner. Il est réclamé par tous les partis comme médiateur ; il arrive au milieu d'eux, sans les connaître, et n'éprouve, comme homme, qu'une parfaite indifférence. Sa politique éclairée prendra conseil de la nécessité ; et, dans ce grand démêlé, dont on veut le rendre juge, il conciliera ce qu'il doit aux intérêts de la France, avec ce qu'exige le salut de l'Espagne.

» Ce don Pedro de las Torres n'a pas été envoyé sans dessein. Don Juan, son patron, savait qu'il possède, à quelques lieues de Bayonne, une vaste métairie, dans laquelle il élève de nombreux troupeaux de mérinos. C'est-là que, sous un prétexte plausible, nous avons été conduits. A la suite d'un festin d'une champêtre magnificence, nous avons fait, à pied, le tour de l'habitation. Au fond d'une gorge verdoyante et bornée de tous côtés par des roches tapissées de mousse et de fleurs, tout à coup, nous a comme apparu une chaumière pittoresque, légèrement suspendue sur une saillie de rocher, et autour de laquelle étaient épars sept à huit cents moutons de la plus belle espèce. Nous n'avons pu retenir un cri d'admiration; et, sur les complimens que l'empereur adressait à don Pedro, ce seigneur lui a déclaré que ces troupeaux nous appartenaient. Le roi, mon maître, a-t-il ajouté, connaît le goût de sa majesté l'impératrice pour les exploitations rurales; et comme cette espèce de brebis, peu connue en France, pourrait être le principal ornement, et par suite la principale richesse d'une ferme, il la supplie de ne pas se priver d'une chose tout à la fois si

utile et si agréable à sa nation. Don Pedro, a répondu l'empereur d'un ton sévère, l'impératrice ne peut agréer un présent que de la main du roi; et votre maître ne l'est point encore. Attendez, pour le lui offrir, que votre nation et moi ayons prononcé. Le reste de la visite a été fort cérémonieux.

» Nous habitons le château de Marrac; il vient de s'y passer une aventure qui m'a été fort désagréable, ne pouvant souffrir tout ce qui peut ressembler à une violence de l'empereur, dont tant de gens augmentent les défauts et les fautes, et cherchent à atténuer tout ce qu'il peut faire de bien. Ce que je vais conter fournira matière à une foule de contes qui m'affligent d'avance.

» J'ai amené ici comme dames du palais la duchesse de Bassano et la comtesse de Montmorency, et pour lectrice la belle demoiselle Guillebeau (1): nouvellement nommée lectrice,

(1) Mademoiselle Guillebeau était fille d'un banquier dont les affaires avaient mal tourné. Extrêmement belle, elle fut remarquée par l'empereur à un bal de la ville. Il s'informa de la position de ses parens, promit de leur être utile, et la nomma lectrice de l'Impératrice. Sa

enivrée de sa faveur, elle avait pris un ton d'impertinence fort déplacé avec ces deux dames; elles se plaignaient à moi, de manières auxquelles elles n'étaient point habituées. Je les engageai à pardonner des torts, causés par une fortune inespérée et une grande jeunesse. Je promis de gronder mademoiselle Guillebeau. En effet, je lui fis quelques représentations qu'elle reçut assez bien, en me promettant de s'y conformer. Je ne sais comment l'empereur fut instruit de cette petite tracasserie; mais elle lui déplut à tel point, qu'il ordonna à mademoiselle Guillebeau de retourner immédiatement à Paris avec MM. de Beaumont et Monaco. Je voulus lui donner au moins une femme de chambre, afin de rendre ce voyage précipité moins inconvenant; mais l'empereur, avec humeur, me pria de faire *strictement* exécuter ses ordres. Je fus donc forcée de voir

sœur fut placée en cette qualité chez la princesse Élisa, qui lui fit faire un mariage brillant.

Mademoiselle Guillebeau, lectrice de l'Impératrice, avait épousé M. Sourdeau, consul à Tanger, et non à Smyrne comme le dit la *Contemporaine*. Elle est morte il y a peu de temps.

partir cette jeune personne, seule avec ces deux messieurs. Elle ne cessa de pleurer pendant toute la route. Elle n'a jamais, depuis cette époque, repris son service près de moi. »

Je n'ai pu me procurer la fin de ces notes ; mais le peu que j'en ai recueilli prouve combien l'impératrice voyait juste, et à quel point elle chérissait l'empereur; ce que l'on s'obstine à nier, en répétant avec assurance, qu'elle n'aimait que la souveraine puissance où il l'avait élevée. Ceux qui tiennent ces discours n'approchaient probablement jamais S. M. Je l'ai toujours vue pénétrée de reconnaissance pour Napoléon, et prête à lui prouver son tendre attachement, par tous les sacrifices qui eussent dépendu d'elle.

CHAPITRE XXXII.

Inconcevable désordre dans la maison de S. M. — Sa colère à ce sujet. — M. de Monaco. — Détails relatifs à monseigneur le duc d'Enghien. — La machine infernale. — Les généraux Macdonald et Nansouty. — Institution de la Légion-d'Honneur. — Mot de Moreau à ce sujet. — Madame de Nansouty

L'Impératrice entra un matin, presque en colère, chez madame d'Arberg, qui était malade. Nous étions si peu habitués à la voir sortir de sa douceur ordinaire, que nous fûmes tous surpris de son agitation ; elle nous conta qu'elle venait de discuter violemment avec le premier maître-d'hôtel, qui prétendait qu'il était impossible d'avoir à Navarre moins de *vingt-deux tables* servies séparément, parce qu'il y avait une hiérarchie dans la classe inférieure, bien plus sensible que dans le salon de sa majesté. Concevez-vous, mesdames, rien

de pareil au gaspillage auquel je suis en butte ? Comment, les cuisiniers ne veulent pas manger avec les filles de cuisine et les marmitons ? les frotteurs avec les feutiers? les dames d'annonce ne dînant pas avec moi, vos femmes-de-chambre ne croyent pas de leur dignité de dîner avec les leurs; enfin, l'étiquette d'antichambre me ruine. Madame d'Arberg, il faut absolument mettre ordre à cela.

Celle-ci promit d'y apporter tous ses soins; elle ne put obtenir que la réduction de six tables; il y en eut toujours *seize*, ce qui était énorme, les valets de pieds et les gens de l'écurie n'étant pas nourris.

La consommation de bois était inconcevable à Navarre. Il s'y brûlait vingt-une voies de bois par jour en hiver, et douze voies de charbon. Nos chambres étaient d'une grandeur démesurée; et les cheminées, restées comme avant la révolution, hautes et larges, de manière à s'y placer tout debout. On y mettait des arbres entiers; l'impératrice nous engageait à ne pas nous laisser geler; mais malgré des feux immenses, on était transi de froid, excepté au rez-de-chaussée, habité par Sa Majesté; des tuyaux de chaleur, qui partaient de poëles posés dans les caves, y entretenaient une température douce et égale.

L'impératrice était constamment occupée des moyens de rendre le séjour du palais agréable, et craignait toujours que l'on n'osât pas demander ce qui pouvait être utile. Elle était fort contrariée que le mobilier fût si laid et si peu commode. Mais elle l'avait acheté sans le voir; ayant une entière confiance dans M. Pierlot, elle n'avait fait aucune difficulté de s'en rapporter à lui. Le marché fut conclu pour la somme de cent mille francs, et lorsqu'elle arriva pour prendre possession, elle ne trouva que des fauteuils déchirés, des tables brisées et des rideaux en lambeaux. Il fallut faire venir de Paris des charrettes pleines de meubles; mais il manquait encore beaucoup de choses, que l'on achetait peu à peu. L'appartement de Sa Majesté était joli, mais sans luxe, et entièrement neuf.

M. de Monaco, aujourd'hui duc de Valentinois, s'était fait arranger le sien avec plus de recherche qu'aucune autre personne de la maison. Il était craint de tous ceux qui dépendaient de lui. Ses subordonnés l'appelaient toujours *mon prince* : ce qui était fort blâmé, puisqu'il n'avait droit qu'au titre de *comte*, accordé par l'empereur. Lorsqu'il partait pour Paris, il était dans une voiture de Sa Majesté, attelée de six

chevaux, précédée d'un piqueur et d'un courrier. Madame d'Arberg et M. de Beaumont étaient infiniment plus modestes, quoiqu'ayant les premières charges. L'impératrice se moquait de cette fierté ridicule, mais ne prenait pas la peine de lui rappeler que sa famille n'avait plus la permission de battre quelques pièces de monnaie, ni de mettre trois hommes sous les armes. Elle se contentait de rire de ces petits travers, rachetés par une parfaite connaissance de tout ce qui tenait à son service. Elle savait qu'il souffrait de blessures graves reçues dans différentes batailles où il s'était distingué; ce motif suffisait pour obtenir son indulgence, et lorsque plus tard elle fut forcée de l'éloigner d'elle, comme je le dirai, elle fut réellement affligée.

Punir était pour elle un véritable chagrin, dans les petites choses on abusait souvent de cet excès de bonté; heureusement il ne pouvait en être ainsi pour les grandes, grâce à madame d'Arberg, qui avait acquis sur son esprit un ascendant mérité. Lorsqu'il ne suffisait pas pour empêcher ce qui était contre les intérêts de Sa Majesté, madame d'Arberg écrivait à l'empereur, qui toujours était de son avis; parce

qu'il connaissait toute la faiblesse de l'impératrice lorsqu'il s'agissait de ses affaires personnelles, ou d'un coupable à châtier. Quelquefois elle se fâchait d'être contrariée ainsi dans ses volontés, mais peu après, elle sentait combien elle avait tort de témoigner de l'humeur à une personne qui lui était dévouée ; alors, tout ce que la grâce a de plus persuasif était employé pour dissiper le nuage passager qui avait altéré la sérénité de madame d'Arberg. Celle-ci savait gré des frais de Joséphine pour lui faire oublier une légère injustice, et les deux *amies* s'aimaient plus que jamais. Ce n'est, je le répète, qu'à madame d'Arberg, que Sa Majesté a du l'ordre parfait établi dans sa maison.

On causa devant l'impératrice de l'événement à jamais déplorable qui plongea la France dans la douleur, et ternit la gloire de Napoléon... Nous étions en petit comité, et elle parla avec une profonde tristesse de l'impuissance où elle avait été de l'empêcher. « L'empereur fut cruel- » lement conseillé, dit-elle; de lui-même il n'au- » rait pas eu l'idée d'un tel projet ; une fois ar- » rêté, rien ne pouvait s'opposer à son exécu- » cution, dans la crainte qu'avait l'empereur » d'être taxé de faiblesse ; mais je suis persuadée

» qu'il a gémi plus d'une fois d'avoir été *trop vite*
» obéi. Il y a des choses que *je dois taire*, pour
» ne pas livrer à l'infamie les noms des vrais
» auteurs de la mort de M. le duc d'Enghien ;
» l'*histoire parlera*, et la vérité sera connue.
» C'est au reste le général Moreau qui a été la
» cause innocente de toute cette sanglante aven-
» ture.

» Napoléon, en causant avec lui, le ques-
» tionnant sur les Bourbons, lui demanda si
» dans cette famille il se trouvait un homme de
» guerre. — Oui, général; ils sont tous braves !
» Le duc d'Enghien est, de plus, un excellent
» officier, adoré du soldat; c'est un digne re-
» jeton de la branche de Condé. — A-t-il de
» l'ambition?—Je l'ignore; mais à la manière
» dont il se bat, il semble aspirer à une gloire
» qui ne peut se borner à servir loin de sa pa-
» trie. » « Cet éloge, ajouta l'impératrice, in-
» quiéta l'empereur; il y revint plusieurs fois.
» Pour le calmer, on lui proposa un crime. Je
» détesterai toujours ceux qui l'y ont poussé :
» *ils ont été ses plus grands ennemis !* »

Elle nous assura que M. de Caulaincourt ignorait absolument quels étaient les ordres dont il était porteur, ce ne fut qu'à Ittenheim qu'il les

apprit ; il fut désespéré en arrêtant le duc d'Enghien :il était si surveillé, qu'il ne pouvait reculer, il fallait obéir ; mais ayant un attachement d'enthousiasme pour son maître, il le croyait incapable d'une action qui pût affaiblir l'admiration générale qu'il excitait; aussi, lorsque Napoléon lui dit, dans son cabinet, que le duc d'Enghien était fusillé, M. de Caulaincourt tomba sans connaissance.

Joséphine et le général Berthier étaient présens ; ce fut ce dernier qui, pour éviter les questions, fut chercher ce qu'il fallait pour le faire revenir. Sa douleur fut extrême, et il accusa *durement* l'empereur qui l'avait chargé de cette cruelle mission. Elle avait dû être confiée à M. Auguste de Colbert qui, très-heureusement pour lui, était à l'Opéra. Il n'avait pas dit chez lui où il allait, on ne put le trouver; et Napoléon, pressé de faire exécuter des ordres qu'on lui représentait devoir assurer son repos, voyant M. de Caulaincourt sur son chemin, lui donna cette funeste commission. Il y a eu pour lui, dans toute cette affaire, une incroyable fatalité. Tout ce que je viens d'écrire est presque le *mot à mot* de ce que nous dit l'impératrice.

Nous la questionâmes aussi sur le 3 nivôse. La machine infernale était si bien calculée, que Napoléon dut son salut à l'extrême vitesse avec laquelle il fut mené par son cocher, qui était ivre. Madame Murat, dont la voiture devoit suivre immédiatement celle de son frère, fut préservée par un motif tout contraire.

Le général Lauriston contait une histoire amusante, voulant en entendre la fin, ces dames ne se pressèrent pas; deux ou trois minutes s'écoulèrent, et comme on entrait sur le Carrousel, l'explosion eut lieu. Toutes les glaces de la voiture de madame Murat furent cassées. Elle était grosse de son fils aîné; elle éprouva une si affreuse frayeur, que cet enfant vint au monde fort délicat. C'est à cet événement que l'on attribue les attaques d'épilepsie auxquelles il est sujet. L'explosion eut lieu entre le passage des deux voitures.

Napoléon continua sa route, et se rendit à l'Opéra, où l'on exécutait pour la première fois le superbe *Oratorio de la Création du monde*(1). Il fut accueilli par des applaudissemens vifs et unanimes. Son inquiétude sur le sort de sa

(1) Par Haydn.

sœur fut extrême, car elle n'arriva qu'un quart d'heure après lui ; son indisposition ayant forcé de retourner aux Tuileries. On savait déjà dans la salle la cause du bruit extraordinaire qu'on avait entendu; madame Murat fut reçue avec enthousiasme.

Tout Paris fut révolté d'une pareille entreprise, qui menaçait non-seulement la vie de la famille Bonaparte, mais qui dévouait à une mort certaine une foule d'individus. A chaque instant on apprenait de nouveaux détails sur cette affreuse catastrophe ; les victimes se comptaient par centaines. Des arrestations sans nombre eurent lieu ; et la police, déjà sévère, le devint à un point si extrême, que l'on n'osait presque parler dans les rues. Je suis persuadée que plusieurs personnes inculpées dans ce procès ignoraient totalement par quel moyen on devait se défaire du consul.

Georges Cadoudal, homme dévoué, décidé à mourir pour affranchir sa patrie de l'usurpation, et rendre le trône à son souverain légitime, ne put cependant se décider à être un assassin. Déguisé en invalide, attendant sur le Pont-des-Arts le passage de Bonaparte, qui s'y rendait souvent pour examiner les travaux, il eut un jour la

possibilité d'exécuter son projet, puisque le consul lui parla long-temps; son poignard était prêt, il manqua de résolution. Cette hésitation coûta des larmes à plus de deux cents familles.

L'impératrice, aimant le général Moreau, et sachant combien il était chéri de l'armée, trembla que sa condamnation ne fut aussi prononcée; le tribunal n'osa pas étendre jusqu'à lui sa sévérité. L'exemple des généraux Macdonald et Nansouty (1), qui, en pleine audience,

(1) L'empereur conserva long-temps une impression défavorable de ces deux généraux; ils furent sans emplois, et prouvèrent par la manière dont ils se conduisirent plus tard à l'armée combien il était malheureux qu'un mouvement d'humeur eût éloigné deux hommes si distingués. Lors de la formation de sa maison, l'Impératrice demanda que madame de Nansouty fut dame du palais. Son mari est trop pauvre, répondit l'empereur. Sire, c'est son éloge que vous prononcez; il n'a tenu qu'à lui de s'enrichir en Hanovre, il ne l'a pas fait.—Tant pis pour lui, je l'y avais envoyé pour cela. Je veux autour de moi de jolies personnes qui embellissent ma cour par leurs figures et leur luxe. Il fut impossible de le faire changer d'avis. Madame de Nansouty ne fut point dame du palais.

Quelques années après, rendant justice aux talens remarquables du général Nansouty, à son caractère plein de noblesse, l'empereur l'attacha à sa personne, comme premier écuyer.

n'avaient pas craints de donner à leur ami captif des témoignages publics d'une tendre affection, a été suivi par beaucoup d'autres frères d'armes. Il fallait ménager ceux dont on avait besoin à tout instant, pour obtenir, à force de gloire, ce que refusait la justice et le bon droit. On se contenta donc d'exiler un grand capitaine, persuadé que la légèreté française le ferait promptement oublier. On sait que les gendarmes devant lesquels il passait pour se rendre sur le banc des accusés, lui portèrent toujours les armes.

Quelque temps avant ce funeste événement, lors de l'institution de la Légion-d'Honneur, on fut dire à Moreau qu'il était certain qu'on lui donnerait le grand cordon. « Je ne connais » d'autre Légion-d'Honneur que l'armée, ré» pondit le général; et il y a long-temps que » j'en fais partie. Je ne mérite pas le ruban dont » vous parlez, plus que tous mes compagnons » d'armes, ainsi je ne l'accepterais certaine» pas. Je n'aime pas les priviléges. »

On rendit ces mots à Napoléon, qui, dès cet instant, entrevit qu'il trouverait un censeur pour les projets qu'il formait dans l'avenir; il ne lui pardonna point une opposition qu'il ne

rencontrait dans aucun autre. Ceux qui sollicitèrent la décoration et l'obtinrent en voulurent à Moreau, d'une conduite qui condamnait la leur; mais ceux qui ne l'eurent point se rangèrent à son opinion, ce qui forma une sorte de parti, que les ennemis de sa brillante renommée présentèrent au consul, comme pouvant devenir dangereux. C'est ainsi que Joséphine interprêtait la zizanie établie entre deux hommes faits pour s'admirer mutuellement.

CHAPITRE XXXIII.

L'Impératrice parle du temps de sa pauvreté. — Mesdames Dumoulin et Montmorin. — Madame Tallien. — Lettre de Joséphine. — Trait d'ingratitude de la marquise de ***. — Réponse charmante de madame Tallien. — Madame de Boufflers. — M. de Sabran. — Mademoiselle Thermidor Tallien. — Mots de Tallien.

L'Impératrice parlait souvent du temps où elle avait connu la misère; elle se souvenait toujours avec reconnaissance des services qu'elle avait reçus à cette époque. Celui qui l'avait touchée le plus, et sur lequel elle revenait avec un sensible plaisir, lui avait été rendu par madame Dumoulin, femme fort riche, et très-obligeante. Lors de la disette, madame de Beauharnais dînait tous les jours chez cette excellente personne qui réunissait chez elle un petit nombre d'amis dont la fortune était peu considérable ; chacun apportait son pain, qui alors était un objet de luxe.

Madame Dumoulin, sachant que madame de Beauharnais était plus pauvre encore que les autres, la dispensa de cet usage, ce qui fit dire à celle-ci qu'elle recevait positivement *son pain quotidien*. Madame de Montmorin, aussi de cette société, prit beaucoup d'intérêt à celle qu'il était impossible de ne pas aimer, et lui procura des robes et des jupons, dont elle manquait. Elle fut depuis traitée par l'impératrice avec une bienveillance qui dut lui prouver que S. M. avait de la mémoire.

Elle parlait souvent aussi de son amitié pour madame Tallien. L'empereur ne voulut jamais permettre à Joséphine de la recevoir aux Tuileries; mais je crois bien qu'elle la vit en secret à la Malmaison. Elle était obligée de mettre du mystère à ces visites, qui eussent déplu à Napoléon ; s'il les apprit, il le laissa ignorer, content que l'impératrice ne lui désobéit point en public. L'intimité de ces deux femmes célèbres datait de loin. Voici une lettre de l'impératrice qui donnera une idée de sa gaîté, dans un temps où sa position n'était point heureuse.

A madame Tallien.

» Il est question, ma chère amie, d'une magnifique soirée à Thélusson; je ne vous demande pas si vous y paraîtrez. La fête serait » bien languissante sans vous. Je vous écris pour » vous prier de vous y montrer avec ce dessous » fleur de pêcher que vous aimez tant, que je » ne hais pas non plus; je me propose de porter » le pareil. Comme il me paraît important que » nos parures soient absolument les mêmes, je » vous préviens que j'aurai sur les cheveux un » mouchoir rouge, noué à la créole, avec trois » crochets aux tempes. Ce qui est bien hardi » pour moi, est tout naturel pour vous, plus » jeune, peut-être pas plus jolie; mais incomparablement plus fraîche. Vous voyez que je » rends justice à tout le monde. Mais c'est un » coup de parti : Il s'agit de désespérer le *trois* » *Bichons* et les *Bretelles anglaises* (1). Vous comprenez l'importance de cette conspiration, la » nécessité du secret et l'effet prodigieux du résultat. A demain, je compte sur vous. »

(1) Noms de société. On désignait sous le dernier une jolie anglaise, appelée depuis madameB . V. ***

Madame Tallien a rendu un immense service à la France, en contribuant à sa délivrance. Elle eut un grand crédit, dont elle se servit pour arracher à la mort une foule de personnes. Voici un trait qui prouvera jusqu'où elle porta le dévouement et l'obligeance.

Madame la marquise de ***, fut cachée dans le boudoir de madame Tallien pendant *trois semaines*, sans que sa femme de chambre même fut dans la confidence; elle la servait comme aurait pu le faire une personne habituée aux emplois les plus répugnans. Elle était alors dans tout l'éclat d'une incomparable beauté, l'objet des adulations les plus outrées, et générales. Elle dérobait à sa table de quoi nourrir sa prisonnière, ou rapportait quelques provisions du dehors, qu'elle cachait avec soin sous son schall.

Après des précautions et des peines inouies, elle eut le bonheur de rendre la liberté à madame la marquise de ***, et de lui faire restituer une partie de ses biens. Pendant quelque temps la reconnaissance de l'obligée fut extrême; elle la témoignait avec empressement et ne craignait pas d'importuner par de fréquentes demandes *son amie, sa bienfaitrice.*

Bonaparte s'empara du pouvoir, madame Tallien perdit le sien, et en même temps fut privée de la présence de la personne sur laquelle elle devait compter comme sur une sœur. Elle fut fort sensible à une si révoltante ingratitude, et s'en plaignit à un ami, qui, la voyant affligée, fut chez madame la marquise de *** pour l'engager à trouver un prétexte à son absence, et lui conseiller de revenir chez la femme qui lui avait sauvé la vie «Comment donc? mais c'est bien mon pro-» jet, monsieur, j'ai l'horreur des ingrats. Je dois » beaucoup à madame Tallien, et suis prête à » le lui prouver en allant chez elle. Cependant » elle doit sentir que je dois quelques ména-» gemens à ma famille, et par égard pour ma » réputation je suis obligée à une réserve qui » me coûte. Demandez-lui quelles sont les » heures où je puis la trouver seule, je m'em-» presserai de m'y rendre. » L'homme officieux qui, sans y être autorisé, s'était permis la démarche dont il retirait si peu de fruit, voulut achever la mission qu'il s'était donnée, il rendit compte à madame Tallien des intentions de madame de ***. « Dites-lui, répondit madame Ta-» lien, que je suis désolée de ne pouvoir la re-» cevoir; mais que je ne suis jamais seule, étant

» entourée constamment de ceux auxquels j'ai » eu le bonheur d'être utile. » Madame de *** se le tint pour dit ; elle ne revint pas dans la maison, qui avait été son asile pendant un temps où la mort était presque toujours le prix de la pitié.

S'il est affligeant de citer de pareils traits, il est consolant d'avoir à leur opposer une conduite honorable. Madame de Boufflers, femme de l'un de nos plus spirituels chansonniers, eut à se louer de madame Tallien ; elle fut toujours chez elle assidûment, et contribuait par son esprit à l'agrément d'une conversation aimable, elle était accompagnée de son mari et de son fils, M. Elzéar de Sabran, dont j'ai déjà parlé. Ils refusaient les invitations qui auraient pu les empêcher de se rendre chez madame Tallien. La conduite de cette famille si généralement estimée, fut approuvée de tout le monde ; la reconnaissance ne doit se cacher dans aucune occasion ; c'est s'honorer soi-même, que de chercher à relever l'objet auquel on la doit (1)

(1) L'impératrice conservait avec soin une collection de lettres de madame Tallien, et de plusieurs personnages marquants. C'est elle je crois qui de nos jours, a mis à la mode les collections d'autographes.

L'impératrice paya l'éducation de mademoiselle Tallien, dont le nom de baptême était *Thermidor.* Elle est maintenant madame la comtesse de Pelet, et son esprit est, dit-on, aussi agréable que celui de sa mère, aujourd'hui la princesse de Chimay.

M. Tallien, en apprenant le mariage de cette dernière, dit : « Elle aura beau faire, elle sera » toujours madame Tallien. Ce nom marquera » toujours plus que celui de princesse *de Chimère.*

J'ai vu en ce genre un recueil très-curieux; il contient entre autres, une lettre de Lucien Bonaparte, datée des prison d'Aix, où l'on venait de l'enfermer comme *terroriste.* Mesdames Letézia et Élisa Bonaparte joignirent leurs supplications à celles de Lucien, dans deux lettres différentes.

Ces autographes, dont madame la comtesse de Bradi est en possession, doivent être publiées par elle, avec de courtes notices. Amie de madame de Bradi, mes éloges pourraient paraître exagérés, si je disais tout ce que je pense de son talent; je crois pourtant qu'il m'est permis d'assurer que personne ne saurait, plus qu'elle, donner de l'intérêt à la publication d'un semblable recueil. Je me console de ne pas me livrer à ce que m'inspire mon amitié pour madame la comtesse de Bradi, en songeant que ses ouvrages étant dans les mains de tout le monde, le mérite de cette personne si modeste et si parfaite est apprécié comme il doit l'être.

CHAPITRE XXXIV.

L'impératrice désire connaître la source de la fortune de M. Portalès. — Aventure de la pêche aux harengs. —Les fils de M. Portalès. — Présent de leur père. — Madame Guizot. — Madame la comtesse de Grabowska.

L'IMPÉRATRICE désira savoir comment M. Portalès, père de celui qui était son écuyer, était parvenu à acquérir une fortune si considérable, ayant commencé, comme on sait, par être porte-balle. Elle apprit les détails suivans, qui sont assez curieux pour trouver place dans mes souvenirs. Tout ce qui a rapport à un homme de bien devient intéressant.

M. Portales était de Neufchâtel, en Suisse, né d'une famille honnête, mais peu aisée, il obtint de son père une petite somme avec laquelle

il acheta une foule d'objets à l'usage des paysans. Il parcourut ainsi les campagnes; vivant avec une extrême frugalité, il augmentait son commerce à mesure que son gain le lui permettait.

Témoins de son intelligence, de sa probité à toute épreuve, de sa fidélité à remplir ses engagemens, et de la pureté de ses mœurs, quelques négocians s'intéressèrent à lui, lui confièrent des marchandises, et étendirent ainsi tellement les moyens d'exercer son industrie, qu'il fut obligé bientôt après de prendre un cheval pour porter le magasin, devenu trop lourd pour ses épaules.

Quelques années s'écoulèrent encore, et le petit marchand prit une cariole dans laquelle il se rendait à toutes les foires, gagnant toujours modérément, mais ne faisant que des spéculations certaines. Lorsque toutes les avances qui lui avaient été faites furent remboursées, il travailla avec ses propres fonds, et bientôt après, il se trouva à la tête d'une fortune qui ne pouvait que s'accroître, sa réputation lui facilitant tout ce qu'il entreprenait. Les choses en vinrent au point, que nulle part on ne terminait une affaire importante sans qu'il ne s'y trouvât. Il prit des commis, une maison de

banque, mais n'en fit pas plus de dépense pour lui personnellement.

S'il était content d'un jeune homme travaillant chez lui, il lui donnait une part dans ses entreprises. Avoir étudié le commerce sous M. Portalès, était partout une recommandation puissante ; on trouvait immédiatement les moyens de s'établir convenablement. C'est à lui que plusieurs banquiers ont dû leur fortune, entre autres M. Hottinguer.

Avant la révolution, M. Portalès était toujours à Amsterdam, pour la conclusion des grands marchés de la compagnie. Lorsque par hasard quelque événement retardait son arrivée, on l'attendait assez généralement un jour ou deux. Une fois, par hasard, on acheta sans lui la pêche entière de harengs, qui est dans ce pays une chose fort importante, puisqu'on en expédie dans toutes les parties du monde. M. Portalès arrive comme on vient de conclure ; tous ses collègues s'excusent de ne l'avoir pas compris dans cette opération. « Oh! il n'y a pas de » mal, messieurs, leur dit-il, une autre fois vous » ne ferez pas de même, j'en suis sûr. » Sans perdre de temps, lui et quelques commis courent chez tous les fabricans de bariques, de ton-

neaux, etc., et les achètent tous. Les harengs arrivent, on va pour faire l'acquisition de barils pour les encaquer, partout on reçoit pour réponse que M. Portalès a tout pris et tout payé. Cependant les barques se succédant dans le port, on ne sait que faire de l'immense quantité de harengs qui se décharge sur les quais, et l'on est forcé d'avoir recours à l'accappareur de tonneaux. Il gagna cent pour cent dans cette affaire, qu'il racontait avec grand plaisir comme une espièglerie de jeunesse, qui avait été une leçon pour tous les négocians; ils ne firent plus rien sans lui.

Il épousa une femme qui avait ses goûts; il en eut trois fils, auxquels il fit donner une éducation parfaite dont ils ont tous profité. Un seul eut la *vocation* de la carrière qu'avait suivi son père. L'aîné ne quitta pas Neufchâtel. Le second se fixa à Paris, où il dépensait beaucoup d'argent par sa passion pour les arts, qu'il cultive et protège; ce n'était que pour complaire à son père, qu'il s'occupait de tenue de livres, comptes courans, etc. Il préférait mille fois visiter les ateliers de nos grands peintres et de nos sculpteurs, parcourir l'Italie pour admirer les ruines de tous les monumens, rappelant tant

de glorieux souvenirs, s'entourer de poètes et de musiciens. En un mot, il faisait le commerce en amateur, et s'occupait en artiste de tout ce qui élève et charme le cœur et l'esprit. Le plus jeune déclara vouloir être militaire ; rien ne put le détourner de cette volonté inébranlable. Il fit avec éclat les campagnes les plus périlleuses de l'empire, obtint de l'avancement ; et, lorsque fatigué de gloire, il désira un peu de repos, il fut nommé écuyer de Joséphine.

Ces deux derniers fils demandaient sans cesse de l'argent à leur père qui, impatienté de fournir autant à ce qu'il appelait des *niaiseries*, assembla un jour ses trois enfans et après un long sermon sur la nécessité d'économiser, de songer à l'avenir, il leur dit, qu'ennuyé d'être toujours avec eux la bourse à la main, il préférait leur donner une bonne fois de quoi les mettre à même de se passer de lui pour long-temps. « Tenez, ajouta-» t-il avec humeur, voilà un porte-feuille conte-» nant neuf millions en billets; partagez cela éga-» lement entre vous, et que je n'entende plus par-» ler de vous jusqu'à ma mort. »

Celui qui distribuait avec tant de facilité une somme énorme, était chez lui d'une avarice incroyable, n'ayant qu'une cuisinière et un do-

mestique pour soigner son unique cheval. Ses enfans étaient obligés de le faire prévenir lorsqu'ils voulaient dîner avec lui, parce qu'ils n'auraient strictement pas trouvé de quoi manger. En rentrant dans sa chambre il quittait sa redingote, de peur d'user les manches en écrivant; il n'était éclairé que par une seule chandelle; enfin tout ce que l'on conte de ridicule sur Harpagon, peint précisément ce que faisait M. Portalès. Ce même homme cependant n'hésita jamais à avancer à ceux qu'il jugeait digne de sa confiance 30, 40 mille francs, et à leur ouvrir un crédit chez ses correspondans. Il aimait passionnément sa ville natale, et jugeant combien un hospice était nécessaire pour la classe indigente à laquelle il songeait toujours, il fit venir un architecte, pour dresser le plan de l'établissement de ce genre le plus commode, acheta le terrain, et fit bâtir l'*Hôpital Portalès* qui lui coûta 900 *mille francs*, y compris les fonds déposés pour servir la rente qui devait payer les employés et les médicamens.

Une route de Neufchâtel à Saint-Gall fut trouvée indispensable; mais les cantons de Neufchâtel et de Saint-Gall n'étaient pas assez riches pour l'entreprendre, quoiqu'elle dût animer

beaucoup leur commerce ; M. Portalès se chargea seul des frais. Il est assurément permis de vivre chez soi avec la plus grande parcimonie, lorsque l'on emploie ses économies en *pareilles fantaisies*. La Suisse eut aussi son Beaujon. Leurs biens, acquis par le travail, furent en partie destinés au soulagement des malheureux. De tels hommes sont rares ; on ne les imite guères ; mais du moins, on vaut assez pour admirer leur noble conduite.

M. Portalès n'approuvait nullement ses fils d'avoir voulu ennoblir un nom révéré dans toute l'Europe. « Je suis le premier commerçant du » monde, disait-il à Joséphine, ils seront les » derniers comtes de France ! j'aime mieux mon » titre que le leur. » Il a laissé une fortune considérable, malgré de nombreux legs aux églises et aux pauvres de son pays. Je ne l'ai point connu ; je tiens tous ces détails de la bouche de l'impératrice, qui avait pour lui la vénération la plus profonde ; elle ne s'appesantissait autant sur l'avarice que l'on reprochait à M. Portalès, que pour avoir le plaisir de parler aussi de ses nombreux bienfaits. Lorsqu'elle avait de l'affection pour quelqu'un, elle éprouvait un grand bonheur à s'entretenir des qualités qui avaient fait naître ce sentiment.

C'est ainsi qu'elle nous parla de l'admirable conduite de M. Turpin de Crissé, son chambellan, qui, par son talent si connu pour la peinture, avait fait vivre en émigration sa mère et sa sœur. Seules, elles firent connaître ce qui fût resté toujours ignoré, s'il n'eût dépendu que de M. de Turpin. Loin de s'enorgueillir de ce qu'il faisait, il était surpris et embarrassé chaque fois que l'on en disait quelque chose devant lui. Trouvant tout simple de s'imposer des privations pour en éviter aux objets de sa tendresse, il ne pouvait concevoir qu'on pût y faire attention, et citait immédiatement des exemples de dévoûment de ce genre, pour tâcher d'en atténuer le mérite.

Il parla particulièrement de mademoiselle de Meulan (depuis madame Guisot) qui, d'une santé faible et délicate, ne prenait presque pas de repos, afin de livrer à l'impression les articles qu'elle faisait pour être insérés dans le *Publiciste*, journal fort à la mode il y a vingt ans, pour tout ce qui était relatif à la littérature. Il fallait lire les ouvrages dont elle rendait compte, écrire, corriger les épreuves, et trouver le temps d'instruire ses jeunes frères, et une sœur dont elle était la seconde mère; conduire le ménage, calculer toutes

les dépenses, puisqu'une fortune considérable était perdue, et qu'il fallait travailler pour faire face à tout. Jamais un reproche, une plainte ne firent sentir à sa famille, combien elle était fatiguée des devoirs qu'elle s'était imposés. Elle refusa plusieurs partis brillans, dans la crainte de ne pouvoir plus être utile aux êtres qui lui étaient chers. Ce n'est que lorsque le sort de tous fut assuré qu'elle songea au sien : M. Guisot lui fit trouver le bonheur dont elle était si digne, et dont elle a joui trop peu.

L'impératrice cita un autre trait remarquable de piété filiale, celui de mademoiselle de Bethisy (1) qui, pour tâcher de sauver quelques débris de la fortune de ses parens émigrés, rentra seule en France, à l'âge de seize ans, s'établit garde-malade de sa bonne vieille tante, madame Dumoulin, amie de Joséphine, fit des démarches nombreuses pour faire lever le séquestre, parvint à rentrer en possession de quelques biens, dont elle envoyait les revenus à son père, qu'il partageait avec son fils, le comte de Bethisy, mort dernièrement, gouverneur des Tuileries. Madame Dumoulin, tou-

(1) Comtesse de Grabowska.

chée des soins si tendres de sa nièce, qui refusait tous les amusemens qui lui étaient offerts, pour tenir compagnie à une femme agée, toujours souffrante, lui laissa, par son testament, *tout son bien.* Mademoiselle de Béthisy renonça sur-le-champ aux *deux tiers* de ce dont elle héritait en faveur de son père et de son frère.

Un pareil désintéressement n'est-il pas suffisant pour faire connaître cette personne, dont tout le monde loue l'esprit, parce qu'il lui est impossible de le cacher; tandis qu'il faut deviner toute la bonté de son cœur? Elle ne parle jamais d'elle, ni du bien qu'elle fait, ni des sacrifices nombreux qu'elle s'est imposés pour sa famille; elle fut toute sa vie occupée des moyens de plaire à ses parens, qui ont été loin, dit-on, de reconnaître comme ils le devaient tout ce qu'elle a fait pour eux. On prétend qu'une préférence marquée pour leur fils a été pour Mme de Grabowska une continuelle source de chagrins. Une pareille ingratitude me semble si peu naturelle, que j'aime mieux ne pas y croire, et espérer qu'au contraire madame de Grabowska a été aimée par eux comme elle devait l'être. J'ai du moins la certitude que ses deux fils lui font trouver tout le bonheur qu'elle

à cherché à répandre sur la vie de ses parens : leur excellente conduite à l'armée, leur esprit, leurs talens, sont la juste récompense des soins donnés à leur éducation.

CHAPITRE XXXV.

Le prince Kourakin. — Son Portrait. — Présent qu'il fait au célèbre Dubois. — M. de Czernicheff. — Quelques détails sur lui. — Les princes de Saxe-Cobourg, Mecklenbourg-Swerin, Guillaume de Prusse. — MM. de Bassano, Cadore, Chaptal, et Portalis.

L'IMPÉRATRICE voyant que ma mère et moi commencions à trouver que nous étions bien longtemps loin de mon père, nous donna une de ses voitures pour aller passer un mois à Paris; elle nous fit promettre de revenir à Navarre ensuite, pour n'en partir qu'avec elle, lorsqu'elle irait à Malmaison, où elle nous priait d'être quelque temps.

Nous profitâmes de ses bontés pour venir

passer tout février à Paris. Nous fûmes reçues par tout le monde avec une bienveillance beaucoup plus grande que de coutume, et engagées à tous les beaux bals. Ayant été près de deux mois entiers près de S. M., nous étions sans cesse questionnées sur elle avec un intérêt qui prouvait combien on se rappelait le bien qu'elle avait fait, et surtout celui qu'elle avait désiré faire. J'étais un peu ennuyée d'être ainsi continuellement obligée de *répondre* quand je voulais *demander*. L'hiver avait été brillant; beaucoup de mariages s'étaient faits pendant mon absence, et au lieu de pouvoir me remettre au courant, il fallait instruire les autres de tout ce que l'on faisait à Navarre. Au bout de huit jours, nous eûmes satisfait la curiosité des désœuvrés, et je me livrai au plaisir d'observer à mon tour, afin d'amuser l'impératrice par le récit des changemens survenus dans la société.

Ce qui occupait le plus toutes les femmes étaient les fêtes données par le prince Kourakin, digne d'être français par sa galanterie et le bon goût qu'il déployait dans ces occasions. Hôtel superbe, ameublement recherché, table servie avec un luxe sans exemple, tout était bien chez lui hors sa personne; gros, horriblement laid,

sa figure paraissait d'autant plus choquante, qu'il était toujours en habit de drap d'or couvert de diamans. Je ne l'ai jamais vu en frac (1). Cette parure lui donnait l'air dans un salon où il était le seul vêtu ainsi, d'un acteur prêt à monter sur le théâtre, pour jouer le rôle d'un Turcaret ridicule. Une fois accoutumé à son bizarre et désagréable extérieur, il était difficile qu'il ne plût pas, par un esprit fort aimable et une manière parfaite de parler aux femmes; qualité à laquelle la plupart des grands seigneurs de cette époque ne nous avaient pas habituées. Il suivait chez lui l'usage russe, qui fait ouvrir le bal au maître de la maison avec la femme la plus marquante de la société. Ordinairement le prince Kourakin conduisait madame la duchesse de Bassano *pour la Polonaise*, espèce de marche, par laquelle commencent toutes les fêtes à Pétersbourg.

Le prince Kourakin fut horriblement brûlé chez le prince de Schwarzenberg. On le foula aux pieds, et ses blessures, très-graves, demandèrent pendant plusieurs mois les soins de no-

(1) On prétend que le matin il portait chez lui, une robe de chambre de bazin, sur laquelle étaient attachés tous ses ordres en diamans.

tre célèbre Dubois, qu'il récompensa avec sa magnificence ordinaire (1).

Ses chevaliers d'ambassade étaient tous agréables et d'une politesse recherchée; mais ils étaient écrasés par le brillant comte de Czernicheff, auquel une tournure plus extraordinaire encore qu'agréable, avait donné une réputation de beauté que ne méritait nullement sa figure tout à fait tartare. Un nez applati, des yeux relevés à la chinoise, presque fermés par un clignottement perpétuel, une grande bouche, un teint brun mêlé de jaune, ne pouvaient jamais former un joli visage; mais son extrême élégance, sa taille très-serrée du bas, une belle jambe, des cheveux très-noirs, frisés de manière à faire croire qu'ils bouclaient naturellement; un ton parfait, de l'instruction, un empressement continuel pour les femmes, et surtout sa qualité d'étranger l'avait rendu l'homme à la mode. On le croyait uniquement occupé du désir de plaire; tandis que son seul but était de servir son souverain, qu'il chérissait, en cherchant à découvrir les plans de Napoléon, afin

(1) Par le don d'une magnifique tabatière contenant une forte somme en billets de banque.

de pouvoir les faire échouer. Sans titre aucun à l'ambassade, il était presque craint du prince Kourakin. Il était favori d'Alexandre, et fut plusieurs fois chargé de missions verbales des deux empereurs; ce qui prouvait la confiance qu'il inspirait, quoique fort jeune.

Je lui ai entendu dire depuis que c'est beaucoup plus au milieu des bals qu'il avait acquis la connaissance de tous les projets relatifs à la campagne de Russie que dans les bureaux de la guerre ; et que, tout en dansant, il entendait à merveille ce qui se disait dans les différens groupes devant lesquels il se trouvait. En valsant, il avait soin de s'arrêter toujours auprès de quelques personnages marquans, qui, le supposant tout à la danse, laissaient échapper quelques mots, qui lui servaient de fil pour le conduire dans le labyrinthe d'où il fallait sortir avec honneur, pour justifier l'opinion que sa cour avait de lui. Il ne se *constituait amoureux* que des femmes de ministres ou de grands fonctionnaires, afin d'obtenir quelques éclaircissemens de leur indiscrétion, qu'il excitait adroitement en flattant leur amour-propre. Il ne fut jamais, je crois, capable d'éprouver une autre passion véritable que celle de l'am-

bition. Il prétendait qu'il valait mieux passer pour être aimé d'une jolie personne sans que cela fût, que de l'être réellement sans qu'on le sût ; ce qui donne parfaitement la mesure de sa sensibilité.

Excellant dans tous les exercices du corps, il était surtout remarquable par son adresse au pistolet, et par sa manière de danser la *mazurk*, qui fit fureur pendant un hiver.

M. Czernicheff vint à Paris, pour la première fois, en 1806, il n'avait que dix-huit ans, il était expédié en courrier auprès de Napoléon. Le jour de son arrivée, il fut amené par M. Demidoff à un magnifique bal donné par la loge de Saint-Joseph, qui rivalisait avec celle de Sainte-Caroline. Le hasard ayant laissé une place près de ma mère, il la prit très-cavalièrement, entra en conversation d'une manière fort singulière. Vous ne me connaissez pas, madame? — Non, monsieur. — Je suis Czernicheff; je suis arrivé ce matin de Saint-Pétersbourg ; je suis venu en quatorze jours ; et ce qu'il y a de charmant, c'est que je suis parti en sortant d'une fête, et que j'arrive tout exprès pour danser à celle-ci. Cela est fort amusant, mais n'est guères en rapport avec l'importance

du motif de mon voyage. Figurez-vous, madame, que j'étais très-amoureux à Pétersbourg; mon empereur le savait, quoique je crusse mon secret bien gardé. En rentrant du bal du grand-maréchal, je trouvai l'ordre de me rendre tout de suite chez l'empereur. Lorsque j'entrai, il me demanda si je lui étais assez dévoué pour partir, malgré ma passion. — Oui, sire. « Eh bien, mon cher Czernicheff, » faites vos paquets, vous allez à Paris, vous » verrez Napoléon, qui vous recevra immédia» tement; vous lui direz ce que contiennent les » dépêches que voici, vous allez les lire attentive» ment avant de monter en voiture, et lorsque » vous saurez par cœur ce qu'elles renferment, » vous les brûlerez. Il est convenu avec l'em» pereur des Français que dorénavant vous serez » notre intermédiaire. Je connais votre atta» chement pour moi, votre esprit, votre dis» crétion, ainsi, votre fortune est faite, adieu. » Je rentrai chez moi, je suivis les instructions de notre Alexandre; on attelait la voiture; pendant que je lisais ces importans papiers, mon valet de chabre préparait mes malles; je partis, voyageai nuit et jour; j'arrive aujourd'hui, je vois Napoléon demain, et je repars

ensuite pour rendre une réponse reçue de vive voix. Convenez, madame, que je suis expéditif? — Oui, lui répondit en riant ma mère, qui n'avait pu placer un mot, et surtout d'une réserve digne d'un diplomate. — Oh! soyez sûre, madame, que je ne dirai jamais que ce qui ne pourra nuire aux intérêts de mon maître. — J'en suis persuadée ; mais enfin vous ne me connaissez pas, et vous me faites vos confidences. — C'est que vous avez l'air d'une excellente personne. Dites-moi un peu, qui est cette jolie petite demoiselle qui danse en face de nous? — C'est mademoiselle G... — Ses yeux feraient en vérité fondre toutes les glaces du nord. Et cette belle femme qui parle à M. Demidoff? — C'est madame de Graville. — Elle me plaît beaucoup, et je vais me faire présenter à elle. En effet, il quitta ma mère aussi brusquement qu'il l'avait abordée.

Le lendemain il eut son audience de Napoléon, qui fut si satisfait de son esprit, qu'il lui fit présent d'une magnifique boîte de pistolets de la manufacture impériale de Versailles.

A ce premier voyage on jugea M. Czernicheff un franc étourdi ; et l'on fut fort surpris plus tard de le voir revenir avec une tenue et des ma-

nières toutes différentes. C'est, dit-on, à lui, qu'est dû le fatal résultat de la campagne de Russie, pour laquelle l'empereur avait conçu des plans admirables; il fut obligé de les changer promptement, lorsque M. de Czernicheff fut en possession de tous ses secrets. De là tous les malheurs que nous eûmes à déplorer. Il fut comblé des faveurs d'Alexandre, et il a, je crois, conservé toutes ses places près de l'empereur Nicolas. Son ambition doit être satisfaite; mais je ne sais s'il ne doit pas se reprocher quelquefois d'avoir si mal payé les Français de l'accueil si flatteur qu'il reçut d'eux (1).

(1) M. de Rovigo, dans ses mémoires, dit que M. de Czernicheff était encore en France lorsque l'on sut qu'il était possesseur de papiers importans; que le télégraphe aurait pû transmettre l'ordre de l'arrêter, mais qu'on ne le fit pas pour lui éviter trop d'humiliations. Je crois me rappeler que sa tête fut mise à prix, et qu'il eut deux heures d'avance sur le télégraphe.

Il n'est pas probable que l'on fut assez indulgent pour laisser échapper un homme comme lui, qui s'était rendu si coupable, surtout lorsque l'on sait la sévérité juste, mais extrême, qui fut déployée pour son complice. Je crois que tout simplement la police, moins

C'est à ce bal de Saint-Joseph que je vis réunis une foule de princes étrangers, qui briguaient l'honneur d'un regard de Napoléon, Ceux de Saxe-Cobourg, Mecklenbourg-Swerin, Guillaume de Prusse, etc.

Le prince Léopold était alors fort jeune, beau et d'une timidité excessive. Il ne prévoyait pas la haute fortune qu'il a faite depuis; mais il osait peut-être espérer le bonheur. Il l'a perdu pour toujours!... Son caractère était doux. Le voyant presque tous les soirs chez une russe de mes amies, je fus à même de juger de la simplicité de ses manières; il n'avait rien de brillant, rien qui put faire soupçonner, qu'il fixerait le choix de la plus grande princesse de l'Europe. Il semblait avoir bien plus les qualités d'un bon bourgeois que celles d'un homme appelé à gouverner les autres.

Son frère, le prince régnant, avait pris toute la noblesse et la fierté de la famille; sa belle

adroite que M. de Czernicheff, perdit un peu de temps, ou fut instruite trop tard.

Ce qui est positif, c'est que j'ai revu M. de Czernicheff, en 1814, et qu'il a dit qu'il n'avait échappé que par une activité miraculeuse au sort qui le menaçait.

figure était digne, froide, impérieuse, et on y lisait l'habitude de commander ; je préférais l'expression de douceur de celle du prince Léopold.

Ils ont tous deux été bien différens dans leur intérieur; l'un a rendu sa femme fort malheureuse, il a fallu se séparer; tandis que l'autre gémit encore de la perte irréparable qu'il a faite!

Dans le monde, toutes ces petites altesses étaient les meilleures personnes que l'on pût imaginer; infiniment plus polies que la plupart des grands personnages de la cour, tout étonnés de se trouver en si bonne compagnie, et qui, pour cacher leur embarras, affectaient avec les princes une aisance voisine de l'impertinence. Il faut excepter de ce nombre MM. de Bassano, de Cadore, Chaptal, Portalis, qui pouvaient être cités comme des modèles de bon ton et d'esprit.

CHAPITRE XXXVI.

Retour à Navarre. — Départ pour Malmaison. — Présent de *contrebande* fait par S. M. — Description du château de Malmaison. — Appartement de l'Empereur. — Détails sur son cabinet.

Revenue à Paris, j'étais tout étonnée de ne plus être entourée du luxe auquel je m'étais habituée, je l'avoue très-facilement; cependant alors, comme aujourd'hui, je sentais tout le bonheur d'être *chez soi;* et je ne regrettais rien près d'amis que je préférais à toute la pompe et les plaisirs de la cour de Navarre. Ce que j'aimais surtout dans ce lieu, c'était Joséphine; c'était elle que je regrettais, et je pensais avec joie au moment où je la retrouverais.

Nous retournâmes près d'elle comme nous l'avions promis; il ne se passa rien de remar-

quable pendant le mois que nous restâmes encore en Normandie.

Les préparatifs du retour à Malmaison se firent enfin ; l'impératrice, voulant éviter d'être haranguée dans toutes les villes où elle devait passer, nous déclara que nous partirions dans sa voiture avec quelques personnes de sa maison, et qu'elle ne quitterait Navarre que le lendemain. Nous exécutâmes ses ordres, et trouvâmes toutes les autorités en grands costumes, ayant l'écharpe, le chapeau à plumet ; les troupes étaient sous les armes, les jeunes filles habillées de blanc tenaient des bouquets ; enfin tout était prêt pour la réception de sa majesté. On fut fort déconcerté d'apprendre qu'elle était passée la veille *incognito* (ce que nous étions chargés de dire). Nous reçûmes dans la voiture tous les bouquets qui lui étaient destinés ; comme heureusement nous ne pouvions lui porter les harangues, nous fûmes dispensés de les entendre. Nous nous rendîmes à Paris, pour faire quelques emplettes obligées pour notre toilette, qui devait être beaucoup plus recherchée à Malmaison qu'à Navarre, puisque Sa Majesté recevait toutes les personnes du service de Napoléon et de

Marie-Louise. Nous devions rester huit jours à faire nos apprêts, et aller ensuite rejoindre l'impératrice.

J'étais de nouveau très-effrayée du genre de vie que nous allions mener, et j'étais sûre que je regretterais plus d'une fois le beau lieu que nous quittions. Je connaissais peu les grands dignitaires qui allaient me passer sous les yeux; et j'étais sûre que, n'ayant aucune place près de Joséphine, je serais examinée avec curiosité par toutes les femmes qui viendraient à Malmaison.

Je n'ai jamais pu concevoir que l'on eût du plaisir à être ainsi observée par des indifférens, qui saisissent promptement les défauts et les ridicules; un amour-propre excessif peut seul faire supporter sans crainte un pareil examen. Il n'y avait pas à reculer, il fallait subir cette inquisition inévitable; et, pour me consoler, je pensais que je pourrais l'exercer aussi. Je me préparai donc au double rôle d'observée et d'observatrice; et pour que le premier ne fût pas trop désagréable, je mis à sec ma modeste bourse de demoiselle, en achetant les parures qui pouvaient m'aller le mieux.

Nous nous rendîmes le jour convenu près de Sa Majesté, et je fus bien contrariée de m'être si fort pressée de dépenser tout ce que j'avais d'économies, puisqu'aussitôt notre installation dans l'appartement qui nous était destiné, je vis entrer deux valets de pieds chargés de pièces d'étoffes, de mousselines et de percales, envoyées par l'impératrice. Nous fûmes immédiatement la remercier; elle nous dit que nous aurions bien dû nous attendre à ce petit dédommagement, pour l'ennui que nous avions éprouvé, de passer tout un hiver à la campagne; que d'ailleurs elle aurait le plus grand plaisir à me voir parée de choses dont elle ne pouvait se servir, puisqu'elles étaient de *contrebande*, et qu'elle serait désolée de les brûler; en effet, il y avait plusieurs choses de l'Inde. Cette attention si aimable prouve à quel point sa majesté était occupée de ce qui pouvait être utile ou agréable à ceux qu'elle honorait de sa bienveillance.

Le château de Malmaison n'est point grand, tout y est sacrifié au rez-de-chaussée, qui, sans y être magnifique, est cependant fort convenable pour un prince. Napoléon y avait un appartement commode, et il restait en outre

plusieurs pièces très-bien distribuées pour de brillantes réceptions; le vestibule, le billard, le salon, la salle à manger sont charmans; et la galerie était sans aucun doute une des plus belles choses que l'on pût voir, lorsqu'elle était pleine de superbes tableaux et de statues admirables, puisqu'elles étaient de Canova.

L'impératrice, ayant conservé pour l'empereur un attachement qui tenait du culte, n'avait point permis que l'on dérangeât une chaise du logement occupé par lui; et au lieu de l'habiter, elle avait préféré être fort mal logée au premier. Tout était resté exactement dans le même état que lorsque l'empereur avait quitté son cabinet, un livre d'histoire, posé sur son bureau, marqué à la page où il s'était arrêté, la plume dont il se servait, conservait l'encre qui, une minute plus tard, pouvait dicter des lois à l'Europe; une mappemonde, sur laquelle il montrait aux confidens de ses projets les pays qu'il voulait conquérir, portait les marques de quelques mouvemens d'impatience, occasionnés peut-être par une légère observation. Joséphine seule s'était chargée du soin d'ôter la poussière qui souillait ce qu'elle appelait ses *reliques*, et rarement elle donnait la permission d'entrer dans ce sanctuaire.

Le lit romain de Napoléon était sans rideaux, des armes de sa chambre suspendues aux murailles, et quelques pièces de l'habillement d'un homme éparses sur les meubles. Il semblait qu'il fut prêt à entrer dans cette chambre, d'où il s'était banni pour toujours.

Le rez-de-chaussée, d'une extrême magnificence, contenait une foule de tables de mosaïques de Florence, de pendules en lapis et en agathe; des bronzes d'un travail précieux, et des porcelaines de Sèvres, données par l'empereur. Le meuble du salon était en tapisserie, c'était l'ouvrage de l'impératrice; le fond en soie blanche, et le double *J* enlacé en roses pompons; quand il y avait peu de monde on le couvrait de housses de gros de Naples gris. L'appartement de Joséphine était d'une simplicité extrême, drapé de mousseline blanche. Il est vrai que la toilette d'or, offerte par la ville, était comme le cachet de la personne qui l'habitait; rien n'eut été digne de rivaliser avec la richesse de ce meuble; aussi était-il là tout-à-fait isolé. Plusieurs fois sa majesté voulut l'envoyer à la vice-reine, le prince Eugène s'y opposa devant moi. C'était un don personnel qu'elle avait reçu à l'époque du sacre. Lors du

divorce, Napoléon la lui envoya, ainsi que le déjeûner d'or, et plusieurs autres choses d'une grande valeur, qu'elle avait négligées d'emporter.

La ménagerie était alors fort peu nombreuse; il fallait, pour l'entretenir convenablement, faire une dépense considérable, que sa majesté préfèra économiser.

On a beaucoup parlé de ses fantaisies, qu'elle satisfaisait toujours, disait-on, avant de consulter si elle pouvait s'y livrer sans s'endetter. Aux Tuileries, peut-être était-elle ainsi, n'ayant autour d'elle que de vils adulateurs, et pas un ami, qui osât lui donner un avis, ou lui faire même la plus légère observation. Il est possible qu'elle ait alors suivi son goût pour tout ce qui était beau, grand et dispendieux; elle était impératrice régnante; et ce qui, dans toute autre position, eût été une prodigalité inutile et coupable, pouvait être excusable dans une souveraine, qui devait d'autant plus encourager les arts, que la France avait pendant long-temps été privée de tout ce qu'ils offrent d'enchanteur.

Les artistes, persécutés comme les nobles et les riches, songeaient à leur sûreté; et loin de chercher à faire briller leurs talens (dont

ils se fussent enorgueillis avec raison, quelques années plus tôt, et qui, plus tard, devaient contribuer à rendre à notre belle patrie sa supériorité sur les autres nations), se cachaient avec soin, et se contentaient de travailler dans la solitude. Pour faire retrouver à ces hommes découragés par le malheur, l'énergie et l'exaltation, indispensables à la création de chefs-d'œuvres, il fallait non-seulement bien payer leurs ouvrages, mais encore entourer leurs auteurs de tous les égards dus au mérite; c'est ce que fit Joséphine. Heureux de ses suffrages, Gros, Girodet, Guérin, reprirent leurs pinceaux; Spontini, Méhul, Paër, Boieldieu, leur lyre; Fontanes, Arnault, Andrieu, Lemercier, leur plume.

Descendue du trône, elle changea entièrement de conduite: confiante dans la tendre affection de plusieurs personnes, qui avaient préféré la suivre dans sa retraite, que rester au centre de la faveur et des grâces, elle écoutait leurs conseils et les suivaient. Je l'ai vue plusieurs fois renoncer à des projets nourris pendant plusieurs mois, sur le seul calcul qui lui était fait d'une dépense considérable. C'est ainsi quelle se priva du palais qu'elle devait

faire élever à Navarre, celui qui existait étant beaucoup trop petit. L'empereur lui avait promis d'en payer la moitié. Le devis de M. Berthaut se montant à *trois millions*, elle ne voulut plus en entendre parler, et se résigna à être fort mal logée. Aimant les fleurs avec passion, elle voulut avoir des serres qui pussent en tout temps lui en fournir de rares et de belles; et pour ne pas diminuer les sommes consacrées au soulagement des pauvres, ou aux présens destinés aux personnes qu'elle aimait, la ménagerie fut supprimée, excepté les kangarous et quelques perroquets, tous les animaux furent donnés.

Le parc de Malmaison était charmant, et supérieurement tenu; mais on ne put jamais réussir à avoir des eaux claires, parce qu'elles étaient factices, et retenues dans des lits de glaise. Des arbres étrangers, des fleurs partout, des gazons d'une beauté rare, rendaient ce séjour délicieux. L'impératrice avait fait bâtir une superbe bergerie près de l'étang qui touche au bois deButard (1); et devait aussi y faire construire une étable pour des vaches suisses, qui

(1) L'étang de Saint-Cucuphar.

eussent été soignées par une famille des environs de Berne, qui devait trouver là le repos, qui la fuyait dans son pays. Son histoire est trop confuse dans ma tête pour la raconter. Je ne veux dire que ce dont j'ai été témoin, ou ce que j'ai su d'une manière positive. Seulement je sais que cet épisode eût fourni une nouvelle preuve de l'excellence du cœur de Sa Majesté, ce qui me fait regretter de l'avoir écouté avec distraction, puisque je suis privée d'en parler avec détail.

CHAPITRE XXXVII.

Plan des journées à Malmaison.

Dès le premier jour de mon arrivée à Malmaison, je regrettai vivement Navarre. Dès neuf heures il fallait être parée et coiffée, afin de descendre de bonne heure au salon, où se rendaient avec empressement tous les sénateurs, les conseillers d'état et les personnes des maisons de l'empereur, de l'impératrice Marie-Louise, et des princesses. Elles arrivaient en toilette; nous étions donc obligée d'être de même pour les recevoir. Tous les hommes étaient en uniforme ou avec le costume de leur charge; ceux attachés à Joséphine avaient repris

l'habit de chambellan, d'écuyer, etc. Cette étiquette était peu agréable, surtout pour moi qui n'en avais jamais éprouvé l'ennui.

Nous étions assises en cercle, causant avec nos voisines, mais ne pouvant travailler. Lorsque l'on était voisine d'une femme spirituelle et bonne, cela était tolérable; si, comme cela arrivait plus souvent, on était placée près d'une dame antichée de son titre, de ses diamans et de sa nouvelle fortune, la place n'était pas tenable. Plusieurs fois je suis montée dans ma chambre, pour pouvoir m'occuper; presque toujours, un quart-d'heure après, un valet de pied venait me chercher de la part de Sa Majesté, qui tenait à ce que nous restassions avec elle, afin que sa cour parût nombreuse.

Le déjeûner était servi comme à Navarre. Il y avait ordinairement dix ou douze étrangers invités d'avance ou retenus après la visite qu'ils faisaient tout exprès de grand matin. En sortant de table, on rentrait dans le salon; l'impératrice causait une heure environ, en se promenant dans la galerie. Il fallait s'arrêter devant chaque tableau examiné la veille, l'avant-veille, et tous les jours précédens,

écouter les observations que l'on savait par cœur, entendre les jugemens des nouveaux venus, faits à tort et à travers, les juges quelquefois ignorant les traits d'histoire représentés par nos grands maîtres. On entrait ensuite dans le billard, où les parties offraient peu d'intérêt, étant d'avance gagnées par les personnes les plus marquantes de la société; le dénouement prévu ôtait tout plaisir à la galerie, qui pouvait parier à coup sûr, d'après la qualité du joueur.

Il arrivait à la file une foule de personnes, auxquelles l'impératrice trouvait moyen d'adresser des paroles pleines d'obligeance et de grâce; elles prouvaient que S. M. n'avait rien oublié de ce qui concernait ceux qu'elle voyait. Lorsque le temps le permettait, on allait visiter les serres; on prenait tous les jours la même allée pour s'y rendre, on causait des mêmes choses, la conversation roulant sur la botanique, sur le goût de Sa Majesté pour cette science *si intéressante*, sur sa prodigieuse mémoire, qui lui faisait nommer toutes les plantes; enfin, on disait presque toujours les mêmes phrases, à la même heure, ce qui ren-

dait ces promenades ennuyeuses et fatiguantes. Dès que je mettais le pied dans cette jolie allée, que j'avais trouvée charmante le premier jour, les baillemens s'emparaient de moi avec une violence que j'avais peine à maîtriser pour répondre et soutenir un entretien fastidieux par sa monotonie. Après avoir examiné jusqu'aux étamines de la fleur la plus rare, nous allions admirer les cygnes noirs (infiniment moins beaux que les blancs; ces derniers ont le malheur d'être plus communs). Il était convenu que ces oiseaux, dont le plumage rappelle celui du dindon, étaient magnifiques; on entendait encore là le récit du chambellan de service sur la difficulté de les naturaliser; il assurait gravement qu'ils ne pouvaient s'acclimater qu'à Malmaison.

Après être rentrées, les personnes venues le matin étaient congédiées, par l'arrivée des calèches de Sa Majesté, qui indiquaient qu'elle allait sortir. Rarement elle retenait les dames pour se promener avec elle; ainsi qu'à Navarre, elle désignait celles de sa maison qui devaient la suivre. Nous montions dans les autres équipages; on traversait le parc, et

pendant deux heures on arpentait le bois du Butard ; nous n'allions jamais d'un autre côté. Nous rentrions faire une toilette plus recherchée pour le dîner, auquel étaient toujours invitées douze ou quinze personnes. En sortant de table, l'impératrice se mettait au jeu; le reste de la société faisait de la musique dans la galerie, ou jouait au billard. Il venait régulièrement beaucoup de monde de Paris; à onze heures on servait le thé, des glaces et des gâteaux ; à minuit Sa Majesté se retirait, et nous montions dans nos chambres. Le lendemain nous recommencions, et à moins d'événemens extraordinaires, chaque jour se ressemblait exactement.

Rien n'était plus triste que ce genre de vie *amphibie*, si je puis m'exprimer ainsi. Nous n'étions pas assez solennels pour une cour, et beaucoup trop guindés, trop gênés pour former une réunion agréable. Chacun s'observait; pas la moindre intimité n'était possible ; toujours en représentation, on ne trouvait pas un instant pour causer avec les gens qui plaisaient; et au lieu de ces intéressantes lectures, de ces aimables entretiens de Navarre, il fallait supporter régulièrement l'ennui de cette foule

de lieux communs en usage dans le monde, qui ne laissent après eux, pour souvenir, qu'un vif regret d'avoir passé son temps à les dire ou à les écouter.

CHAPITRE XXXVIII.

Memoires de M. de Beausset. — Le cardinal Maury. — Mot de lui. Sa gourmandise. — Mesdemoiselles Delieu. — Leur caractère. — Crescentini. — Madame Rilliet-Hubert. — Ecole militaire de Saint-Germain. — Présens faits à M. de Turpin par l'impératrice. — Catacombes de Paris. — M. de Turpin. — M. de Thury. — M. Emmanuel-Dupaty.

M. de Beausset, dans ses mémoires, parle beaucoup de la sincère affection qu'il avait vouée à l'impératrice, et de celle qu'elle lui portait. Je ne sais trop jusqu'à quel point ses récits peuvent être vrais, car je n'ai pas, comme lui, fait des trous aux portes pour voir et entendre ce qui se passe; mais il est *positif* que je ne l'ai vu *qu'une fois* en six semaines venir à Malmaison avec sa femme, grande, et presque aussi grasse qu'il était gros. Pour qu'apparemment tout fût semblable entre ces deux époux, madame avait

une robe de velours du même rouge que l'habit de monsieur; c'est ce qui m'a fait souvenir d'une visite qui n'avait par elle-même rien de remarquable; car un préfet du Palais n'occupait pas une charge assez importante pour fixer l'attention d'une personne habituée, comme je l'étais alors, à voir des généraux, des maréchaux, des ducs, des princes et des souverains!

M. de Beausset fut froidement reçu par Joséphine, qui trouvait peut-être sa visite un peu tardive (il y avait trois semaines que nous étions à Malmaison). Il eut la maladresse de dire dans la conversation que l'empereur lui avait demandé s'il était venu. « C'est probablement cette » question, observa l'impératrice d'un air sé» rieux, qui m'a valu l'avantage de vous voir. » Elle ne l'engagea ni à dîner ni à déjeûner pour un des jours suivans, comme elle faisait ordinairement. Après mon départ, peut-être a-t-il été plus heureux, et aura-t-il regagné la bienveillance qu'il devait être si fâché d'avoir perdu.

Le cardinal Maury était du nombre des plus assidus à faire leur cour. J'éprouvais un grand désir de connaître cet homme si célèbre par son esprit, et surtout la fermeté de sa conduite, lorsqu'il y avait tant de danger à manifester une

opinion comme la sienne. Je pensais que sa figure devait être expressive, sa conversation brillante. Pour la centième fois de ma vie je fus tout à fait *désapointée;* je ne vis qu'un gros homme sans noblesse, abîmé sous le poids d'une réputation qu'il avait cependant détruite en partie.

Il était habituellement peu occupé de ce qui se passait autour de lui, causait avec l'impératrice quand elle lui adressait la parole sur des sujets très-insignifians; il n'était même plus l'ombre de *l'abbé Maury*, qui répondait avec tant de sang-froid à ceux qui criaient qu'il fallait le mettre à la lanterne : *Eh bien! quand j'y serai, en verrez-vous plus clair?* Absorbé maintenant par une ambition que la Barrette n'avait pu satisfaire, il ne sortait de l'espèce de rêverie où il était plongé, que pour dévorer (c'est le mot) une quantité de petits gâteaux, et pour avaler avec rapidité une foule de verres de punch et de glaces. Sa Majesté riait de cette gloutonnerie peu mesurée et encore moins convenable; lorsqu'elle savait qu'il devait venir le soir, les officiers doublaient la dose de tout ce qui formait habituellement la collation. Voilà tout ce que j'ai recueilli de mon empressement à me trouver avec lui. Il vaut mille fois mieux

ne pas approcher tant ceux que l'on admire ; en les connaissant davantage, on risque de voir l'enthousiasme qu'inspire une belle conduite faire place à un sentiment de regret pénible, en acquérant la triste certitude qu'il est rare de mériter entièrement une grande renommée.

L'impératrice fit venir à Malmaison deux jeunes personnes intéressantes par de grands malheurs non mérités, et un beau talent pour la musique. Mesdemoiselles Délieu, filles d'un banquier qui avait manqué (à Rouen, je crois), trouvèrent, dans la bienfaisance de Joséphine, une réparation touchante d'un tel désastre. Instruite de la position plus que gênée de cette famille, qu'elle avait vue à son passage en Normandie, elle se chargea de l'éducation de l'aînée, et plus tard de celle de la seconde. Les meilleurs maîtres leur furent donnés, et elles en profitèrent assez bien pour prouver leur reconnaissance à leur auguste protectrice en devenant de charmantes personnes.

Il est impossible d'entendre une voix plus douce, plus pure, plus étendue que celle de mademoiselle Annette ; une méthode parfaite, jointe à ce don de la nature, la rendit une

des cantatrices les plus agréables de Paris. (1) La seconde chantait moins bien ; mais ayant un contralto très-franc, elle secondait sa sœur d'une manière délicieuse dans des duos, dits avec un ensemble rare. Ces demoiselles logeaient toutes deux au château, ne dînaient point à la table de Sa Majesté ; servies dans leur chambre, elles ne descendaient que lorsqu'elles étaient demandées pour faire de la musique. Dans le commencement de leur séjour, elles étaient si douces, si modestes et si tristes, que je les pris dans une amitié d'autant plus vive, que les dames les traitaient avec un *air de protection*, qui me semblait humiliant pour elles. Ma mère et moi nous nous occupions seules d'elles dans les intervalles des morceaux ; nous n'y avions pas grand mérite, puisque nous étions comme elles sans aucune place ; mais elles auraient peut-être dû nous savoir gré d'agir dif-

(1) Crescentini lui donna des conseils. Cet homme célèbre ne refusa jamais de rendre un service. Ses nombreux amis trouvaient en lui toutes les qualités aimables ; il n'employa son crédit auprès de l'Empereur que pour eux, et obtint souvent des grâces qui eussent été refusées à tout autre. En un mot, son beau talent n'était pas ce que l'on devait admirer le plus en lui.

féremment que le reste de la société. C'est ce qu'elles firent d'abord; plus tard, mieux traitées, elles prenaient le thé avec Sa Majesté. Le vice-roi leur faisait de beaux présens; peu à peu elles devinrent plus froides avec nous, qui ne pouvions avoir que des égards, et se firent les complaisantes des dames attachées à Sa Majesté, dont elles avaient à peine obtenu un regard à leur arrivée. Nous cessâmes de leur témoigner autant d'intérêt, et vers la fin du voyage de Malmaison, nous ne nous parlions que pour les choses relatives à la musique. Elles furent toujours traitées différemment que mademoiselle de Castellane et moi. Nous recevions du vice-roi et de sa mère de fréquens présens sans nulle valeur, tandis qu'on offrait à ces demoiselles des bijoux précieux et des diamans. C'était payer leur talent.

A la mort de Joséphine, n'ayant plus de ressources, elles passèrent en Angleterre, où elles obtinrent un brillant succès, en donnant des concerts dans des salons particuliers, qui leur étaient prêtés par de grandes dames, se déclarant *leurs patronnes;* c'est prendre l'engagement de tout tenter pour faire réussir ceux que l'on protège. Mesdemoiselles Delieu ga-

gnèrent, dit-on, une somme considérable. Elles revinrent en France, et firent des mariages avantageux. Elles étaient dignes de la fortune qu'elles ont faite, par leurs soins pour leur famille, à laquelle elles consacraient le fruit de leurs travaux. Des sœurs et une mère surent apprécier toute la bonté de leur âme. Leurs petits torts envers nous ne peut m'empêcher de rendre hommage à leur admirable conduite, pour tout ce qui leur appartient.

L'impératrice avait beaucoup vu, pendant son séjour à Genève, madame Rilliet-Hubert, dont j'ai déjà parlé; la sachant désolée du départ d'un de ses fils, qui voulait absolument suivre la carrière des armes (la seule qui lui convînt), S. M. lui promit de le recommander vivement au général commandant l'école militaire de cavalerie établie à Saint-Germain. Aussitôt qu'elle fut à Malmaison, elle nous pria d'aller voir M. Rilliet, afin de savoir comment il s'y trouvait. Liées avec son excellente mère, nous fûmes heureuse de pouvoir saisir une occasion de lui être agréable, et de lui prouver notre reconnaissance pour la manière charmante dont nous avions été accueillies par elle à Genève. Nous nous rendîmes à Saint-Germain dans

une voiture de Sa Majesté, ce qui applanit toutes les difficultés que l'on éprouvait pour entrer. On était ordinairement fouillé, afin d'éviter que les élèves reçussent rien du dehors. Venus de la part de Joséphine, dont le nom était partout révéré et chéri, nous ne subîmes pas cette désagréable cérémonie, heureusement pour M. Alfred Rilliet, auquel nous portions quelques provisions envoyées par Sa Majesté. Son ardeur guerrière était toujours la même; mais il eût mieux aimé être soldat qu'élève à cette école, où ils étaient tous fort mal. Le château, long-temps inhabité, était humide, au point que l'eau coulait des couvertures lorsqu'on les tordait; la nourriture détestable, et le pain de munition d'une qualité inférieure à celui de l'armée. Nous promîmes de rendre compte de tout cela à Joséphine, et nous fîmes espérer que sa bonté trouverait un moyen d'adoucir ce pénible noviciat de gloire. Si encore on avait pu s'essayer au feu et courir quelques bons dangers, M. Rilliet se fût consolé; mais on se battait sans lui, et c'était là son plus grand chagrin.

Nous dîmes à Sa Majesté combien on était mal à l'école; elle écrivit sur-le-champ au gé-

néral, pour lui demander d'accorder une permission par semaine à M. Rilliet. « Je ne puis » faire changer son régime, nous dit-elle; il » faut qu'il mange de la vache enragée avant » d'avoir le bonheur d'aller se faire couper bras » et jambes; mais au moins il fera bonne » chère pendant douze heures tous les huit » jours; cela lui donnera de la patience. »

Il vint en effet régulièrement à Malmaison. Les chefs, voyant l'intérêt soutenu que lui témoignait l'impératrice, lui procurèrent quelques adoucissemens à son ennuyeuse position, comme, par exemple, de dîner quelquefois avec eux. Il a mérité la faveur de la meilleure des femmes, par la manière dont il s'est toujours conduit à l'armée.

M. de Turpin, lorsqu'il venait à Malmaison, s'y rendait dans un cabriolet fort laid et en mauvais état; l'impératrice le sut, et, sans l'en prévenir, elle en fit acheter un charmant, ainsi qu'un fort beau cheval. Un matin, au moment où il disait à son domestique de faire avancer son modeste équipage pour retourner à Paris, il vit s'approcher celui qui lui était destiné par Sa Majesté. Il ne put se tromper sur le propriétaire auquel il appartenait, car ses

armes étaient peintes sur les paneaux , et se trouvaient en cuivre sur les harnois. Non-seulement Joséphine donnait ce qui pouvait plaire le plus, mais elle ajoutait à ses présens toute la grâce qui la distinguait.

Elle avait commandé à M. de Turpin un tableau représentant une vue de Suisse, dont il avait fait le croquis sous ses yeux. Ce magnifique paysage fut apporté à l'impératrice, qui en fut enchantée. Après l'avoir fait admirer par toutes les personnes qui arrivaient, elle s'approcha de l'auteur, et l'entraînant dans une embrâsure de fenêtre : « ceci est pour vous, » dit-elle, en lui mettant dans la main les billets » de banque formant le prix convenu. Ceci est » pour votre bonne mère ; mais si je n'ai pas » deviné son goût ; dites-lui bien que je ne serai » pas choquée qu'elle change ce faible gage de » mon amitié pour ce qui pourra lui convenir ; » elle verra du moins le désir que j'ai de lui prouver tout le plaisir que me cause l'ouvrage de » son fils. » Ce qu'elle offrait ainsi était un diamant de six mille francs.

Quelle noble manière d'accorder une graticafition à un homme qui n'avait que son talent et sa place de chambellan, plus honorable que

lucrative ! C'est en récompensant ainsi que l'on obtient l'affection et le dévouement que l'argent seul ne peut attirer.

Je fus un jour à Paris pour visiter les catacombes. Cette partie avait été arrangée avec plusieurs femmes de mes amies ; et je croyais que ce voyage souterrain me pénétrerait des mêmes sensations que la description des catacombes de Rome faite par Delille ou M. de Châteaubriand ; j'y pensai huit jours d'avance. Arrivée, avec mes compagnes, dans ce séjour de la mort, que je me figurais devoir être si solennel, si religieux, je fus toute surprise de trouver mon cœur froid, de ne sentir autre chose que l'étonnement, de ne pas éprouver une seule émotion. La régularité de ces murs d'ossemens, si symétriquement arrangés, si bien alignés, éclairés par nos lanternes, me parut un contre sens, car je n'y vis qu'une décoration de mélodrame ou une espèce de fantasmagorie. C'est sans doute une idée louable d'avoir recueilli ces dépouilles affreusement profanées ; mais l'exécution me semble absolument manquée. On n'est point ému aux catacombes ; ces autels grecs, ces colonnes composées de têtes de morts sont repoussantes, et voilà tout ; en un

mot, le dégoût est là le seul sentiment que l'on éprouve. M. de Thury n'aurait-il pas mieux fait de cacher dans des monumens simples et nobles ce qu'il a arraché au vandalisme de la révolution? Quelques inscriptions touchantes tirées de nos poëtes, des proverbes religieux et des fragmens de pseaumes eussent été des inscriptions convenables. Il aurait fallu, je crois, les traduire en français, pour que toutes les classes et tous les sexes pussent les comprendre. La mort frappant indistinctement les hommes les plus forts et les femmes les plus faibles, les savans et les ignorans, ne devrait-on pas tâcher de mettre à la portée de tous, les pensées qui peuvent en adoucir l'horreur?

Ce qui me toucha le plus dans ce lieu fut le fort du Port-Mahon, sculpté par un invalide, qui obtint la permission de demeurer dans ces souterrains, en commutation d'une peine plus forte. N'ayant que son coûteau pour outil, il l'employa vingt-deux ans à représenter le lieu témoin d'un de ses plus beaux faits d'armes. Ainsi cet infortuné, flétri par une peine infamante, enterré pour ainsi dire vivant, conservait encore le souvenir de la gloire, et n'avait de

consolation dans son affreuse position que de s'en occuper sans cesse! On dit cet ouvrage informe d'une exactitude parfaite.

M. Emmanuel Dupaty, dont l'esprit est toujours aimable, était avec nous; il ne se démentit pas au milieu des tristes objets dont nous étions entourés, et improvisa avec une inconcevable promptitude les vers suivans. Je les ai recueillis, et suis charmée de pouvoir offrir au public une nouvelle preuve de la facilité d'un de nos poëtes les plus agréables.

A peine aux portes de la vie,
Pourquoi descendez-vous au séjour de la mort?
La route des plaisirs, que vous offre le sort,
Au printemps de vos jours, doit seule être suivie!
Du flambeau sépulchral, les lugubres reflets,
Ne répandent sur vous qu'une faible lumière;
Vos charmes sont perdus au séjour funéraire;
Et les morts n'ont point d'yeux pour contempler vos traits!
Ils ne pourront louer ce qu'en vous on admire :
On devient insensible aussitôt le trépas;
La beauté sur les morts a perdu son empire,
Et quand vous paraîtrez, leurs cœurs ne battront pas!
Si la mort peut offrir par ses métamorphoses
Une leçon utile, attendez quelque temps;

Vos pieds sont encor faits pour marcher sur des roses,
Et non pour se heurter sur de froids ossemens.
Croyez-moi, remontez pour toujours sur la terre,
Et s'il faut renoncer à la clarté du jour,
Ne perdez jamais la lumière,
Qu'en mettant sur vos yeux le bandeau de l'amour.

CHAPITRE XXIX.

Retour à Malmaison. — Visite de l'empereur. — Manière dont il est reçu par l'impératrice. — Le grand duc de Wurtzbourg. — Son talent pour le chant. — Gageure avec le vice-roi. — Promenade à Longchamps. — Accident arrivé au vice-roi. — M. de Cazes. — Le roi de Naples.

De retour à Malmaison, je fus bien contrariée d'apprendre que l'empereur y était venu le matin. Tout le château avait été en mouvement par cette visite inopinée, qui fit un extrême plaisir à Joséphine. Par une délicatesse digne d'elle, elle reçut Sa Majesté dans le jardin. Ils s'assirent tous deux sur un banc circulaire qui était placé devant la fenêtre du salon, mais à une assez grande distance, pour qu'il fût impossible d'entendre un mot de cette conversa-

tion qui dut être si intéressante. Toutes ces dames, cachées derrière les rideaux des croisées, tâchaient de deviner, sur l'expressive physionomie de Joséphine et les gestes de Napoléon, de quels sujets ils s'occupaient. Deux heures s'écoulèrent ainsi; enfin l'empereur prit la main de l'impératrice, la baisa et monta dans sa calèche, qui était devant la porte du parc. Joséphine l'accompagna; et à son air heureux le reste de la journée, il fut facile de penser qu'elle était satisfaite de tout ce qui lui avait été dit. Elle répéta plusieurs fois que jamais elle n'avait vu l'empereur plus aimable, et qu'elle éprouvait un vif regret de ne pouvoir rien faire pour cet *heureux de la terre* (terme dont elle se servit). Quelque mois plus tard, cette épithète ne convenait plus à Napoléon !.... le bonheur l'avait trahi: sa gloire seule lui restait!...

L'impératrice nous annonça la prochaine arrivée du grand duc de Wurtzbourg, oncle de de Marie-Louise. Il est fort bon musicien, mademoiselle, dit-elle, en s'adressant à moi; vous chanterez avec lui. Mais, madame, vous croyez donc possible que mademoiselle achève un morceau avec lui? reprit le vice-roi; sachant combien

elle est rieuse, j'en doute fort. — Moi, monseigneur, rire en faisant de la musique avec le frère de l'empereur d'Autriche! Votre altesse impériale ne peut supposer que j'ose manquer ainsi à ce que je dois à son rang. — Je vous assure que vous rirez. — Oh! je suis bien sûre que non. — Eh bien, parions une *breloque* (1), mademoiselle. — Je le veux bien, monseigneur, mon *charivari* sera donc augmenté. — Patience, nous verrons.

Le surlendemain toute la maison fut ornée de fleurs, les housses des meubles ôtées, les allées ratissées, etc., pour attendre le grand duc: il devait passer toute la journée avec Sa Majesté, qui, sachant combien le chant italien lui plaisait, avait donné ordre de faire venir, le soir, quelques acteurs des Bouffes.

Nos toilettes furent soignées, et nous fûmes dans le salon une heure plutôt, pour recevoir Son Altesse impériale, qui avait promis d'être arrivé à dix heures; il fut d'une exactitude ex-

(1) Bijou fort à la mode à Malmaison. L'impératrice et le vice-roi en donnaient beaucoup de charmantes. J'en avais une collection précieuse venant d'eux; elle m'a été volée, avec beaucoup d'autres choses que je tenais de la bonté de S. M.

trême; il était en uniforme blanc et rouge, tenue autrichienne dans toute sa rigueur. Grand, pâle, maigre, sérieux, se tournant tout d'une pièce, ayant dans ses gestes une raideur extraordinaire; cette figure sèche, laide, désagréable, me parut si peu comique, que je me réjouis d'avance du gain de ma gageure.

La journée se passa en promenades à la serre, en calèche; le grand-duc, toujours près de l'impératrice, répondait par monosyllabes et n'offrait rien dans ses manières qui me semblât ridicule. A déjeûner et à dîner il eut un fauteuil, et s'assit à la droite de Sa Majesté; il mangea et but beaucoup, parla peu; je continuai à me persuader qu'il n'y avait rien de plaisant dans cette altesse, et que je n'aurais pas la moindre peine à m'empêcher de rire. Voilà bien la jeunesse, doutant toujours de ce qu'on lui dit, et préjugeant de ses forces! Je payai cher cette confiance dans mon empire sur moi-même.

A huit heures l'impératrice fit passer le grand duc dans la galerie, en lui disant que sachant qu'il était mélomane, elle lui avait arrangé un petit concert. Madame est bien bonne, car je suis *fou* de la musique, répondit-il avec un calme

parfait; je suis tout-à-fait passionné pour elle. L'accent germanique au dernier degré que j'entendais pour la première fois (cette phrase étant la seule qui eût été prononcée tout haut par Son Altesse), le sang-froid qui contrastait avec les paroles de S. A. I., me firent sourire; je fis cependant bonne contenance, ayant toujours ma *breloque* en perspective.

On s'instale dans la galerie, le piano est ouvert, Porto et Tacchinardi chantent avec leur talent ordinaire un beau duo. Madame Gazani et moi exécutons un joli nocture d'Azioli, et l'impératrice prie ensuite le grand duc de vouloir bien me désigner un morceau que je puisse dire avec lui. Il indique *Pandolfetto* de Paësiello. Je le savais parfaitement, et fus ravie du choix, imaginant que je m'en tirerais moins mal que d'un autre dont je serais moins sûre. Nous nous dirigeons vers le piano; au moment où je m'apprête à commencer mon solo, le grand duc m'arrête, en me disant, avec beaucoup de politesse : « Pardon, mademoiselle, » vous comptez donc chanter la partie de femme? » — Mais, oui, monseigneur. — Oh! mais ce n'est » pas possible, car c'est précisément celle que je » fais toujours. Soyez assez bonne pour prendre

» celle de l'homme. » Toute étourdie de cette proposition, je balbutié. Le vice-roi prend la parole, et assure que je suis assez bonne musicienne pour que ce changement me soit indifférent; sa mère se joint à lui, et me voilà, bon gré malgré, obligée de chanter la basse-taille.

Mon amour-propre en souffrance me donna tant d'humeur, que je fus sûre d'avoir gagné; j'eusse assurément dans ce moment préféré le contraire. Ce maudit duo commence; mais à peine une mesure est-elle exécutée, que ma grognerie disparaît et que le sourire me gagne avec une rapidité effrayante. Que l'on imagine une une voix de fausset sortant de ce long corps du grand duc, des yeux levés au ciel à tout instant, des mines agaçantes et coquettes sur ce visage ordinairement impassible, une expression de sentiment très-prononcée, et surtout cet accent allemand, donnant à l'italien toute la dureté de la langue hongroise, et l'on concevra la révolution subite qui s'opéra dans mon humeur. Je fis pendant une minute d'heureux efforts pour m'empêcher d'éclater; mais au mot *graciozetto*, la figure de Son Altesse devint si singulière, que je sentis que je ne

pourrais plus me contenir, et quittant précipitamment le piano, je feignis d'avoir un violent saignement de nez, et fus dans le billard donner un libre cours à ma gaîté.

Le vice-roi vint m'y joindre pour réclamer sa créance, et pour me dire que j'avais pris le même moyen qu'une dame dont je ne me rappèle pas le nom. Au voyage précédent du grand duc, elle s'était trouvée dans le même embarras que moi, et en était sortie en prétextant une semblable indisposition.

Après avoir bien ri, il fallut cependant rentrer dans la galerie. Chaque fois que je faisais un pas de ce côté, je me représentais la figure de S. A. I., et j'étais forcée de retarder mon retour près d'elle. Enfin j'y arrivai, et, avec une extrême obligeance, le prince me demanda de mes nouvelles, en ajoutant : « Il faut que » Sa Majesté fasse trop chauffer sa galerie, car » voilà plusieurs fois que je suis témoin de » semblables accidens. » Sa bonhomie m'eût fait repentir de m'être moquée de lui, s'il avait dépendu de moi de faire autrement; mais en vérité je n'avais pas été maîtresse de rendre fausse la prédiction du vice-roi.

Longchamps s'approchait. Joséphine de-

manda à mesdemoiselles Castellane, de Mackau et à moi, s'il nous serait agréable d'y aller. Avec toute la sincérité de notre âge, nous répondîmes que oui. Elle ordonna à M. de Monaco de faire préparer pour le beau jour sa plus jolie calèche, afin que nous y fussions d'une manière convenable. Elle nous fit présent de charmans chapeaux blancs à plumes, et nous partîmes à quatre chevaux conduits à la d'Aumont, par des jockeys à la livrée de l'empereur; deux piqueurs nous précédaient et deux autres nous suivaient. Arrivées aux bois de Boulogne, nous attirâmes tous les regards, tant par l'élégance de l'équipage, la nôtre, que par la singularité de voir en public une voiture de Joséphine; elle se distinguait de loin par un énorme parasol de taffetas blanc qui s'élevait du milieu de la calèche, et servait d'impériale. Mesdemoiselles de Mackau et de Castellane étaient très-jolies, et madame Gazani fort remarquable; aussi obtenions-nous beaucoup de succès. J'étais ravie de ne pas suivre la file, et de parcourir avec rapidité le bois de Boulogne, dans le milieu de l'allée où les princesses et les ambassadeurs pouvaient seuls aller. Tous les jeunes gens à cheval se précipitaient sur nos

pas, sans doute dans l'espoir de voir Sa Majesté.

Le vice-roi à cheval vint nous parler; il nous suivit long-temps la main appuyée sur la portière, et penché du côté de la voiture pour que nous entendissions mieux ce qu'il disait. La Selle était apparemment mal attachée, car tout d'un coup nous vîmes le prince par terre. Nous fûmes fort effrayées, heureusement il n'eut aucun mal; et il fut le premier à rire de sa mésaventure, qui n'avait, disait-il, pas d'inconvénient, puisque dans le moment de sa chûte, il n'y avait près de nous que d'ignobles fiacres, où sûrement il ne connaissait personne: « Autrefois, ajouta-t-il, je me fusse » estimé heureux d'être salué par une personne » assez favorisée du sort pour se trouver dans » cette voiture, car j'étais trop pauvre pour y » monter: ce qui vous prouve, mesdemoiselles, » qu'il ne faut jamais désespérer de rien. » Ainsi que Joséphine il parlait souvent de sa mauvaise fortune, sans le moindre embarras: ce qui faisait trouver bien juste celle si éclatante à laquelle il était parvenu.

Nous revînmes à Malmaison ravies de notre course triomphale. Sa Majesté parut aise que l'on se fût empressé autour de la voiture, dans

l'espérance qu'elle y serait. « On ne m'oublie » donc pas entièrement, dit-elle ! On a bien » raison ; car j'aime les Français, et j'ai fait ce » que j'ai pu pour le leur prouver. Si j'avais eu » plus de crédit, j'aurais fait davantage ! » Elle n'a en effet négligé aucune occasion de donner aux infortunés, d'intercéder pour eux, d'obtenir la grâce des condamnés, et de placer les hommes estimables.

Un jour, au moment où nous allions monter en landau pour aller, comme de coutume, au bois du Butard, on remit à Sa Majesté une lettre de *Madame mère.* « Qui m'a apporté cette » lettre? — Madame, c'est M. de Caze, qui attend » les ordres de Votre Majesté. — Je les donnerai » à mon retour de la promenade. » M. de Caze attendit en effet dans la salle des huissiers. Il était alors secrétaire des commandemens de Madame mère, ce qui ne lui donnait pas les entrées dans le salon de l'impératrice ; elle parla de lui en voiture, à ce que me dit ma mère qui y était avec elle, de son esprit, et assura qu'il irait très-loin. Il a vérifié cet horoscope.

Le roi de Naples vint un matin. L'impératrice avait plusieurs fois reçu la visite de toute la famille impériale, et pas la sienne ; aussi ne

l'attendait-elle pas. Par quel hasard, sire? furent les premiers mots qu'elle lui adressa. « Madame, » je n'osais venir voir Votre Majesté, craignant » que l'empereur ne l'approuvât pas. Je gémis- » sais de la contrainte que je m'imposais, car » vous ne pouvez douter du respectueux atta- » chement que j'ai voué à Votre Majesté. » Elle ne répondit rien. « Étant à Saint-Cloud, pour- » suivit-il, mes chevaux étaient attelés pour me » mener à Paris; l'empereur le vit, et me dit » que sûrement je partais pour Malmaison. » Heureux de ce que je regardai comme une » permission, je me précipitai dans ma voiture, » et me suis empressé de me rendre ici. — Je » suis bien sensible aux bontés de l'empereur, » sire, et je vous prie de vouloir bien le lui » dire. » Joséphine changea aussitôt d'entretien. Elle fut froide et circonspecte avec le roi de Naples.

Lorsqu'il fut parti, l'impératrice nous dit qu'elle ne l'aimait pas. « Il est trop *servile* avec » l'empereur pour être sincèrement dévoué à » sa personne : s'il se trouve jamais en position » de le trahir, il le fera. » Elle a vécu assez pour voir se réaliser ses pressentimens sur lui. Elle avait dans l'esprit un tact qui lui faisait ju-

ger promptement, et presque toujours bien, les personnes qu'elle prenait la peine d'étudier. Elle fit des ingrats, sans doute, parce qu'elle n'étudiait plus les caractères dès qu'on était malheureux; mais elle ne fut jamais dupe de fausses démonstrations d'attachement, ni de vertus d'emprunt. Son entourage, depuis son divorce, prouvait avec quel discernement elle savait *choisir* quand elle en était la maîtresse. A un ou deux individus près qui lui avaient été imposés, tout ce qui composait son intimité réunissait les qualités les plus attachantes.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

